




Le Monde Illustré

Album Universel



M. U. Chéca

HOTEL TADOUSAC

De Niagara à la Mer

Paquebots palais rapides de Toronto jusqu'aux Mille-Iles. Montréal, Québec, Murray Bay, Tadousac et points sur la fameuse rivière Saguenay.

Le voyage sur la rivière Saguenay est enchanteur et unique

Ecrivez pour plus amples informations à

THOS. HENRY,

Gérant du Traffic, MONTREAL



FRTZI SCHEFF

Si vous voulez être forte, robuste et pleine de santé,

La chose est très facile. Il n'est pas nécessaire de vous soumettre à un régime fatigant ou tout au moins ennuyant; il n'est pas nécessaire de vous soumettre à la réclusion. Il vous est possible

de rester forte et robuste, de conserver votre jeunesse et même d'augmenter votre résistance à la fatigue en prenant trois petits verres de VIN ST MICHEL, tous les jours.

Le remède est simple, peu coûteux et même agréable. Vous avez tort de ne pas l'essayer au commencement de l'hiver quand vous entrevoyez comme un supplice inévitable une foule de soirées où vous vous amuseriez si bien si vous possédiez encore votre vigueur d'autrefois.

Le Vin St-Michel

est en vente dans toutes les pharmacies et les débits de vins.

BOIVIN, WILSON & CIE,
Dépositaires MONTREAL

Atelier DE Photo-Gravure

The Montreal Photo-Engraving Company

Ce titre acheté de l'hon. T. Berthiaume, est la propriété de "l'Album Universel", 51, rue Ste-Catherine Ouest



CET atelier est installé dans le même local que "l'Album Universel", au No 51, rue Ste Catherine Ouest, coin de la rue St Urbain.

Toutes sortes de travaux de photo-gravure et de gravure entrepris et garantis pour l'élégance et le fini.

Demi-tons et dessins en ligne sous le plus court avis.

Nous avons à notre disposition un outillage complet, fort coûteux, qui nous permet de travailler les procédés des couleurs de toutes sortes: trois couleurs, procédé "Day", grain, etc.

Spécialité: "Catalogue" qui exigent le meilleur goût et la plus grande attention.

Venez nous voir, ou téléphonez, Bell Est 2145 et vous aurez satisfaction pour les prix comme pour le goût artistique de nos travaux. Les commandes par la poste sont promptement exécutées.

Que l'on veuille bien prendre note que M. G. Lyons, connu comme l'un des meilleurs photo-graveurs de ce pays, est le contremaître de notre atelier.

The Montreal Photo-Engraving Co'y,
51, Rue Ste-Catherine, Ouest
Coin de la Rue Saint-Urbain, MONTREAL

E. MACKAY, Propriétaire.

SUCCURSALE DE QUEBEC

LEGER, BROUSSEAU, Agent 13, RUE BUADE, QUEBEC

Le Département de Photo-Gravure de "l'Album Universel"

"Belmont Retreat"

J. M. Mackay, M. D. C. M.

PROPRIÉTAIRE ET SURINTENDANT MÉDICAL



Institut Privé pour la Guérison de l'Ivrognerie

Boite Postale 201
Québec, Qué.

QUEBEC,
Canada

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par

E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.

L'Honorable G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.

51, rue Sainte-Catherine-Ouest.

Téléphone EST 4415

Coin de la rue St-Urbain

PRIX DE LA REVUE

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawai et les Iles Philip-pines.

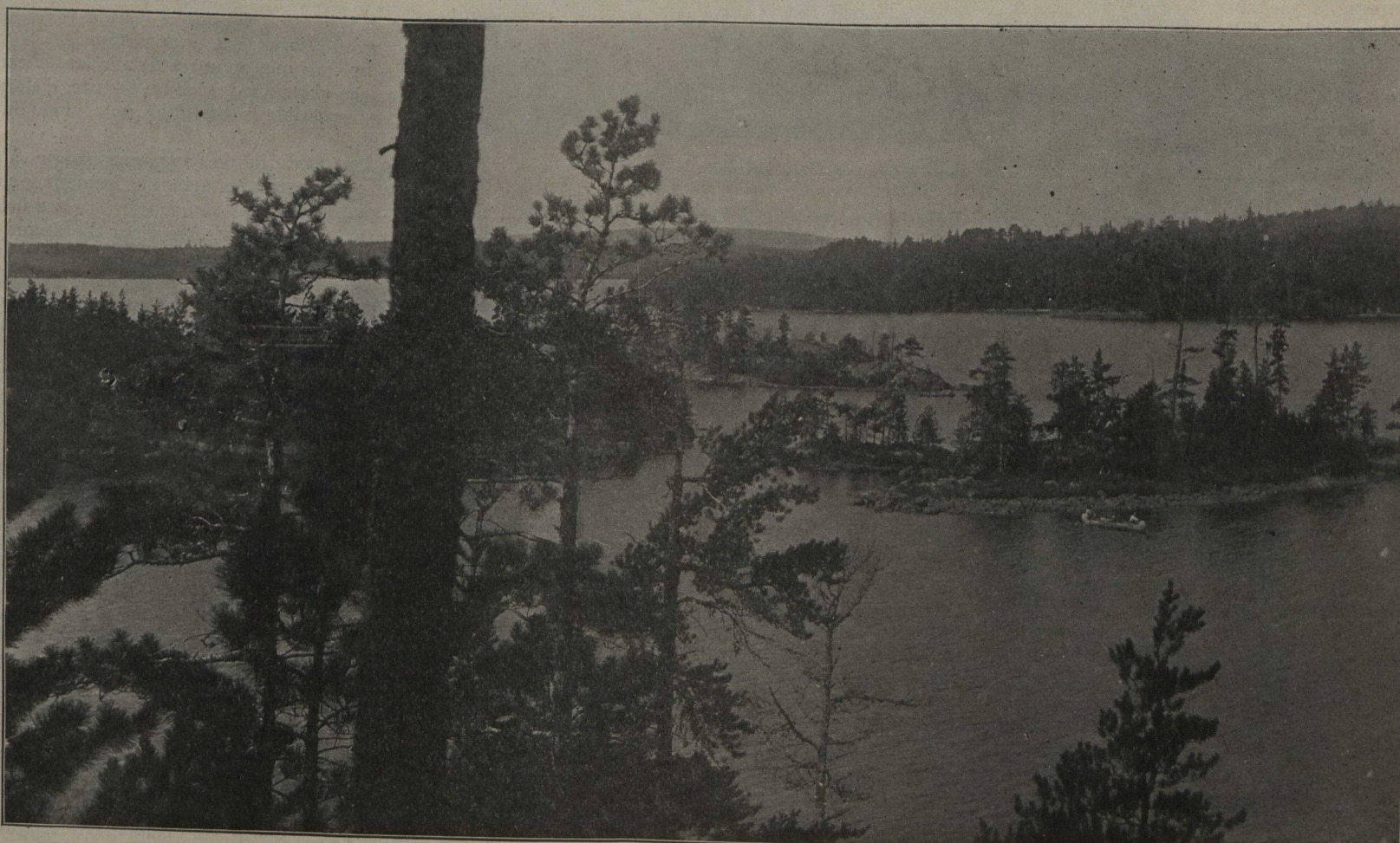
Au numéro: 5 cents

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.

LE CANADA PITTORESQUE



Sur les bords du lac "Lady Evelyn", Témiscamingue, P. Q. Ligne du C. P. R. (L'attente des retardataires).



Le lac "Lady Evelyn", Témiscamingue, P. Q. Ligne du C. P. R.

Sommaire du No 1159, du 14 Juillet 1906

Planche hors texte: Le Canada pittoresque — Paris, par l'hon. G. A. Nantel (fin) — Propos de Montréalais — Le parler canadien, par Lionel Montal — L'ouvrière canadienne, par Jeanne — Choses d'Europe — Echos d'Amérique — Nouvelle: C'est toi qui l'as voulu! Nouvelle canadienne, adaptée de l'anglais d'après H. Van Dyke, par E. Ste Marie Perrin — Les merveilles de la science: Les incubateurs de bébés — A travers la mode — La vie au foyer — Pour nos jeunes amis — A la poursuite du caribou, par Mlle Hélène de Harven (fin) — Feuilletons: Sans famille; La guerre noire — Musique: Mélodie par Anton Rubinstein, pour flûte ou violon et piano — Deux pages humoristiques — Les grands musiciens — Causerie médicale: L'hygiène de la beauté; l'hygiène de la jeune fille — Nouvelle: Drame dans un salon, par Masson Forestier — Cartes postales illustrées — Recettes du déjeuner: La poule au pot, etc.

PARIS

IV

(SUITE ET FIN)

UNE RUE DU VIEUX PARIS — TROTTOIRS — INVENTION MODERNE — NAPOLEON III ET HAUSSMAN, LE TRANSFORMATEUR DE PARIS — COMMENT ON TROUVA LES MILLIONS NÉCESSAIRES — ORGANISATION DES GRANDS SERVICES

Et n'est-ce pas de la perfection d'ensemble et de détail du plan définitif de Paris qu'est sortie cette longue série de travaux gigantesques, de nature variée à l'infini, qui aboutirent sans beaucoup de longs tâtonnements, sans aucune confusion et sans trop de déceptions financières, à ce tout merveilleux d'harmonie et de parfait dans l'exécution qui fait dire qu'il n'y a qu'un Paris au monde.

Quelle leçon que ce début, que cette ouverture de programme! Combien sont dans l'erreur, — erreur profonde, ruineuse, déconcertante pour des lustres, pour des siècles, — les administrateurs de villes appelées à de grands avenir, qui ne commencent pas par tracer le plan minutieux de leur champ de travail afin de passer avec une sûreté de vue qui ne bronche pas, à ce second plan qui n'est qu'un décalque du premier, je veux dire le programme bien défini des travaux d'exécution.

Ce plan du vieux Paris qui portait en embryon celui du Paris moderne, Haussman le fit graver au cinq millième, en grandes feuilles, monter sur pieds à roulettes, et placer bien en vue au milieu de son cabinet. "Bien souvent, je me suis livré devant ce tableau fidèle, à des méditations fructueuses".

* * *

Outil à souhait sous le rapport de la triangulation, du levé et du nivellement de la ville, ayant sous la main un corps de géomètres d'ordre supérieur, Haussman pouvait attaquer vers 1854, ses grands travaux de voirie.

Je n'entrerai pas dans les détails: je l'ai dit, il faudrait y mettre des volumes pour l'histoire et la description des entreprises conçues par Napoléon III et Haussman ensemble, exécutées par Haussman avec le concours des deux plus illustres de ses collaborateurs, Belgrand pour le service des eaux et des égouts, Alphand pour les parcs, promenades et plantations.

Je ne citerai des "Mémoires" de Haussman que les traits généraux des conceptions et des méthodes de ces grands créateurs, pour le bénéfice des contribuables, et aussi, oserai-je le dire, des administrateurs de nos bonnes villes, qui, fort occupés d'affaires diverses, n'auraient pas le temps de se livrer à des études spéciales sur les façons d'opérer de Haussman et de ses aides.

* * *

Les travaux de voirie de Haussman furent divisés en trois réseaux qu'il fit adopter avec grand-peine par les corps législatif et municipal; les corps législatifs au nom de l'Etat qui, en général, payait la moitié du coût des améliorations et le corps municipal nommé par l'Etat, qui en définitive acceptait en grognant, car quoique non responsables au peuple, les Pères de la Cité serraient la poigne et avaient une peur endiablée de ce peuple de Paris où l'on aime fort à chanter, il est vrai, mais où l'on sait faire danser aussi au refrain de la "Carma-

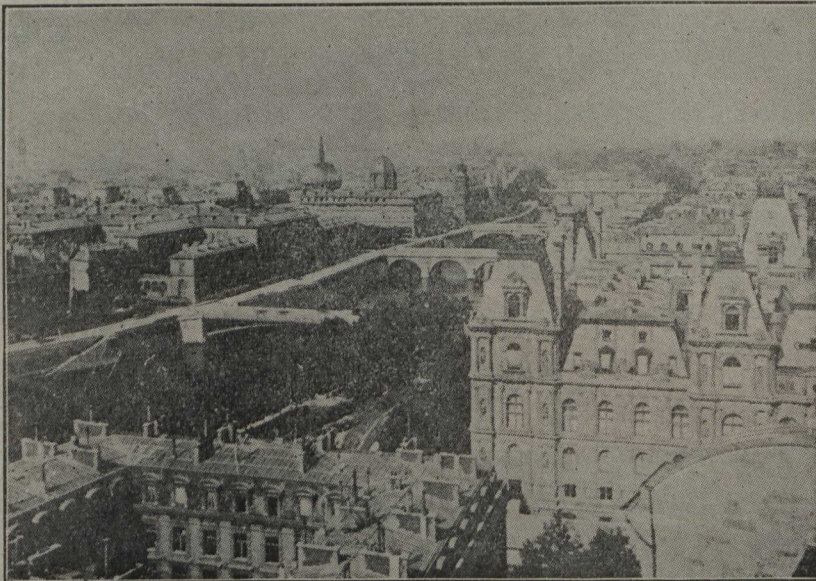
gnole" et du "Ça ira". Mais l'empereur était alors puissant et quand il disait à son Préfet: il faut passer ici, à travers tout Paris, du nord au sud, de l'ouest à l'est, on passait quoi qu'il en coûtât en expropriations ou en constructions et réfections de toutes sortes.

Le Louvre et les Tuileries, le Carrousel, entourés de rues sales et déshonorées, de bicoques suintant la crasse et le vice, furent dégagés d'abord et apparurent, du côté des grands jardins et de la cascade, dans toute leur majestueuse splendeur.

Le peuple de Paris battit des mains et se prit à maugréer contre ceux qui lui avaient caché jusque-là le Paris Royal, le Paris de Philippe-Auguste, de Charles V, de Louis XI, de Charles VIII, de Louis XII, de François Ier, de Henri IV, etc.!

Les grands percements menés à bonne fin, avant 1853, avaient été le boulevard de Strasbourg et la rue des Ecoles, et quand Haussman quittait l'hôtel de ville en 1869, il avait éventré Paris du nord au sud pour ouvrir le boulevard de Sébastopol qui traversait la Seine et changeant son nom en celui de boulevard Saint-Michel — Saint-Miche disent les Latins du quartier — atteignait le Luxembourg et la rue de Medicis; il avait dégagé la place de l'Etoile qui était hors de l'enceinte de Paris, en 1858, et en avait fait le centre d'aboutissement de douze avenues baptisées des noms les plus illustres de la France, et qui servent comme de fleurons à la couronne de gloire napoléonienne posée sur son arc de Triomphe; il avait donné un accès facile et direct pour le commerce de la rive gauche à la gare du Mont Parnasse ou de l'ouest en ouvrant la rue de Rennes; régularisé le rond point des Champs Elysées, développé le faubourg Saint-Germain sur toute son étendue actuelle, donné son nom à l'une des artères les plus riches et les plus actives de la vie parisienne, le boulevard Haussman non encore achevé qui devait joindre le rond point de l'Etoile au boulevard des Italiens, et le seul monument qui porte le nom du "transformateur" de Paris et rappelle son oeuvre au souvenir des Parisiens oubliés.

Il avait encore créé les parcs Monceaux, Montsouris et Buttes Chaumont, mais fait surtout les



Vue panoramique.—Les sept ponts

Bois de Boulogne et de Longchamps flanqués d'hippodromes qui, nouveaux Derbys, sont le rendez-vous de toutes les élites sociales et sportives.

Enfin, Haussman, de 1853 à 1870, avait coûté à Paris, seulement pour les grands travaux du service d'architecture et des beaux arts figurant au bilan général de la transformation de Paris, sous son édilité, 282,792,696 francs; autant à l'Etat, mais à l'un et à l'autre il avait donné, sous forme de plus-value dans la propriété, d'augmentations dans le commerce, l'industrie, des milliards en capital dont l'intérêt se perçoit en contributions, impôts et redevances de toutes sortes que le peuple paie sans murmurer parce que Paris est devenu la poule aux oeufs d'or de ses habitants, de toute la France.

Et Haussman est mis doucement à la porte avec ses 6,000 francs de retraite, dont il a besoin pour vivre, quand la calomnie l'a représenté la main dans les plats, dans tous les tripotages découlant des milliards payés en expropriation!

Brazza lui, après avoir donné un empire à la France fut non moins disgracié par la politique, mais on lui servit 15,000 francs de retraite, je crois, laquelle lui pesait sans doute et prit fin par la mort du pensionnaire au service de la France, toujours!! J'aimerais bien savoir ce qu'eût payé Londres à son Haussman et Westminster à son Brazza!

* * *

Haussman fit mieux que transformer Paris: administrateur, ingénieur et artiste à la fois, il lui révéla le beau de la rue, des bois, des promenades;

il le dota d'une administration qui le maintient, en dépit de la politique, dans de saines méthodes, il fut le fondateur d'une école continuée par Alphand, par Belgrand dont l'oeuvre spécialisée se poursuit encore.

E. Nantel

PROPOS DE MONTREALAIS

Je vois dans un grand journal la grosse affaire dont est menacée la capitale du pays de Montréal: des échevins grognons et, d'ailleurs, nourrissant l'horreur des livres et des gens qui y perdent leur temps, en veulent à la Bibliothèque Civique que j'oserais nommer municipale si je ne craignais la colère des parrains qui l'ont baptisée "civique".

Pourquoi, soit dit en passant, n'a-t-on pas traité de civique, la gazette de M. de Montigny, qu'une commune répulsion pour tout ce qui est écrit pousse à une commune fin par voie de strangulation aussi savante — curieux contraste! — qu'échevinale?

Pourtant, je ferais une distinction entre les écritures de "La Gazette Municipale" — Livre d'Or de la municipalité — et les livres de la Bibliothèque: la Gazette consigne fidèlement les gestes de nos échevins, décrit leurs postures diverses, les graves aussi bien que les hilarantes, et, enfin, enregistre toutes les affaires de la cité, depuis les grosses jusques aux plus petites, comme par exemple ce que nous payons pour de l'eau qui ne nettoie rien et dont on ne boit qu'aux très dernières extrémités; cependant que les livres de la Bibliothèque Civique ne disent absolument rien de nos échevins.

La Gazette raconte les fastes de notre histoire civique; elle cite des noms d'échevins parlant, d'échevins votant, et il y a des millions dans le nom, comme disait l'autre; donc la Gazette survivra, en tout état de cause, c'est mon opinion, dirai-je, pour parler à la façon du vénérable doyen des journalistes franco-canadiens.

Et puis pour quoi, pour qui des livres, grands dieux! et une bibliothèque?

Un administrateur de journal, probe et consciencieux, mais tenant d'un régime vieilli, s'étonnait de surprendre souvent les rédacteurs à la lecture, et il s'en plaignait amèrement un jour à ses patrons en leur disant: "Mais ce D., il ne travaille pas, il passe son temps à lire"!

Imaginez donc qu'on prenne des employés municipaux dans l'action de lire, même en dehors des heures réglementaires de bureau! Ce serait perte de temps et superfluité d'abord, un rond de cuir n'ayant rien à apprendre qu'à roncouirer fidèlement. Et puis, n'y a-t-il pas dans cet acte d'un subordonné, s'affichant avec un livre, sous la vue de monsieur l'échevin, quelque chose d'ironique, une moquerie, un cas offensant, quoi! à l'endroit d'un supérieur qui ne lit jamais?

Aussi bien — la prudence étant la mère de la sûreté et l'occasion faisant le larron — a-t-on pris le plus grand soin, tant pour détourner la tentation des employés que pour confirmer les échevins dans leur sage abstention de toute lecture, d'éloigner autant que possible la Bibliothèque Civique de l'Hôtel-de-Ville.

Le bon médecin de campagne soigne à "l'aqua pura"; il prescrit la farine de froment sous le nom des poudres les plus fameuses; il traite à la camomille, à la verge d'or, à la fleur d'oranger. Et les statistiques nous apprennent — que n'apprend pas la statistique! — que ces médecins — altruistes autant que modestes — tuent en moindre proportion que leurs célèbres et savants confrères de la Haute-Faculté.

Imaginons, ô mes concitoyens de Montréal! ô mes frères de la contribution directe et indirecte! ce qu'on en paierait pour les services d'échevins épris de lecture et d'ingénieurs, maîtres et contre-maîtres de travaux, férus de science technique à peu près quelconque!

Bénissons donc le Ciel, mes amis, dans ce bienfait d'une installation de livres civiques au Monument National, et prions-le qu'il détourne à jamais de nos têtes le fléau d'une collection sise à ou près de l'Hôtel-de-Ville.

Il est, hélas! trop vrai qu'un échevin a demandé à son collègue s'il savait où reposer les livres de la Bibliothèque Civique.

Pourquoi, entre collègues, se poser ainsi des questions indiscrettes?

La réponse ne se fit pas attendre, topique, foudroyante, dantonnesque: — Peu importe, où sont les livres, pourvu qu'on ne les lise pas!

L'échevin provoqué fut applaudi vivement: sa réplique, en effet, était sage et tout à fait dans le fil de la tradition.

JEAN LANTILISEUR,
du pays de Montréal.

LE PARLER CANADIEN

ET L'ÉTUDE DE NOTRE HISTOIRE

Je reviens encore à l'étude de notre histoire au risque de vagabonder quelques chevauchées en dehors de mon sujet. Mes articles auront toujours assez d'unité si je puis réussir à faire entendre comme la conservation de la langue française et de ses droits politiques n'est pas étrangère au maintien et au développement de la fierté nationale.

Encore que quelques-uns de nos groupements sociaux donnent parfois dans la stupidité de l'anglomanie, nous pouvons affirmer néanmoins que la presque universalité de nos compatriotes ne travaillent pas consciemment à leur anglicisation. Le danger réside plutôt dans une sorte de passivité morale qui nous fait subir sans récrimination la suprématie du snobisme anglo-saxon. En nous palpant bien, nous nous reconnaissons une tendance d'atavisme à nous regarder comme la race inférieure. C'est un travers et une inclination qui n'échappent pas à l'observation pénétrante des étrangers.

"Le Canada français porte encore le poids de la conquête", écrit Monsieur André Siegfried dans "Le Canada, les deux races". . . . "Superbes dans la défense de leurs droits politiques, les membres de notre race se sont laissés aller à reconnaître trop volontiers la prédominance que leurs rivaux s'attribuent d'autorité, partout ailleurs qu'au Parlement. Nombreux, sont, parmi les Français du Canada, ceux qui s'inclinent sincèrement devant la supériorité anglo-saxonne: ils n'aiment pas les Anglais, c'est entendu; mais ils les admirent, les imitent parfois et souvent leur laissent prendre sans résistance la direction générale de la vie sociale et économique".

Le mal, assurément, n'est pas d'admirer nos rivaux dans leurs qualités solides et pratiques; il pourrait être de nous confiner dans un rôle de plagiaires en prenant à leur moeurs ce qui étant bon pour eux, pourrait pour cela même se trouver mauvais pour nous qui n'avons pas reçu le même génie atavique. Il est surtout de nous résigner à une infériorité démentie par l'histoire et qui n'est pas davantage dans le tempérament de la race dont nous sommes les fils.

Ah! notre histoire, si nous la savions mieux, comme elle redressait toutes les échines! Il n'y a pas tant de honte à s'entendre appeler "race de vaincus" si seulement l'on se rappelle que les ancêtres dont nous sommes les descendants, sont tombés au lendemain de Sainte-Foy. Nous ne serions pas les premiers à nous proclamer inférieurs, fût-ce dans l'ordre économique et dans le monde des affaires si nous prenions garde que nous sommes les rejetons d'une patrie qui en même temps qu'elle enfantait Bossuet, donnait le jour à Colbert.

Une vérité qu'il n'est plus possible de cacher, ce sont les baisses et les hausses de la fierté nationale correspondant à la plus ou moins grande diffusion de l'esprit canadien par l'histoire. L'époque où les Canadiens-français se sont peut-être le plus fièrement affirmés comme peuple, c'est hors de conteste celle de l'union des deux Canadas, de 1840 à 1867. C'était aussi l'époque où Garneau révélait ses compatriotes à eux-mêmes et plaçait pour jamais sa race au premier rang pour le courage, la valeur et la noblesse; c'était le temps fortuné où la pléiade des plus vigoureux talents profondément imbus de l'idée patriotique poussaient à l'efflorescence de toute une littérature nationaliste.

Après 1867, la manie de l'exotisme s'empare de nous. Sous les débordements de la littérature de France, nous nous faisons graduellement une mentalité toute française; nous perdons contact avec les choses de notre histoire, avec les exigences de la vie quotidienne, avec l'âme profonde du peuple; nous devenons comme des arbres déracinés sur le sol national, et alors c'est l'abaissement des moeurs publiques, c'est la dégénérescence politique, c'est l'envahissement progressif d'une doctrine nouvelle, le "conciliatorisme" qui vient rompre en visière avec les superbes intransigences de jadis.

Mais voici que depuis quelques années, à la faveur d'un mouvement où la jeunesse n'est peut-être pas tout à fait étrangère, un véritable retour se fait à l'histoire canadienne. Dans les collèges, l'histoire du pays — il n'y a pas si longtemps, la plus négligée et peut-être, ayons le courage de le dire, la plus cordialement détestée — s'étudie avec zèle, presque avec passion. Notre association catholique de la jeunesse canadienne-française n'a pas été pour rien dans le mouvement. Je me souviens encore des catégoriques et fières résolutions qu'elle faisait adopter au soir de la clôture de son premier congrès. L'auditoire applaudit ses revendications des droits de la langue française, l'orientation nette et logique qu'elle définissait au patriotisme canadien-français, et ses appels à l'étude de l'histoire de la patrie canadienne. Un vétéran des luttes politiques, esprit

élevé et coeur resté chaud malgré la froide étreinte de la vieillesse, disait ce soir-là au sortir de la salle académique de l'Université Laval: "Jamais le sentiment canadien-français n'a vibré au pays d'une note plus élevée et plus franche".

Et voici que depuis lors un souffle nouveau passe dans les têtes de la jeune génération; et n'était la peur de pronostiquer trop à l'avance, nous pourrions peut-être prévoir, à certains symptômes, la résurrection prochaine de notre ancienne fierté.

Quelques corrections.:

Lame — ne pas dire: "allumelle de couteau", mais lame de couteau.

Almanach des adresses — ne pas dire: "directory ni directoire".

Argent comptant — ne jamais dire: "cash".

Assertion — ne jamais dire: "avancé".

Article de fond — ne pas dire: "éditorial, ni article éditorial".

LIONEL MONTAL

L'ouvrière canadienne

"ELLE est la parure des villes, cités, faubourgs", a dit G. Hamon en parlant de l'ouvrière de France. Mais cet éloge ne s'applique pas seulement à la française, il s'applique également à la canadienne. Car Québec et Montréal, par exemple sans l'ouvrière, seraient bien aussi tristes, aussi maussades que Paris sans la silhouette du légendaire trottin.

Quoique nous n'ayons pas de classe ouvrière proprement dite, celle que nous désignons ordinairement par ce mot possède des légions de: modistes, employées, usinières, etc. Laborieuses comme des abeilles, on les rencontre dès le matin, marchant menu, sautant un ruisseau, se hâtant vers le travail, le déjeuner pris de bonne heure, se souriant dans les vitrines, mises simplement mais avec goût.

Rien d'intéressant comme le va et vient de ces demoiselles à l'heure où la ville s'éveille. Celle-ci se dirige vers l'usine dont les grands murs gris se profilent là-bas, dépassant toutes les autres constructions. Chemin faisant, elle ramasse une compagne et se met à babiller avec elle comme une pie. Une autre les rejoint puis une autre, une autre et lorsqu'elles sont arrivées à l'usine, elles se trouvent près d'une douzaine. C'est ici qu'on entre: une porte basse donne accès à un ascenseur qui vous grimpe à un troisième étage, le bas de l'édifice est réservé aux machines. Quelques jeunes filles sont déjà là. Elles sont assises chacune devant une machine à coudre mue par l'électricité. Une contre-maîtresse se promène dans les rangs. Peu à peu de nouveaux groupes montent; des bonjours s'échangent. Ces machines à coudre, parallèlement alignées, reconnaissent leur maîtresse et la saluent par une trépidation de joie, l'ouvrage commence.

Ouvrage fatigant pour les jeunes poitrines qu'il courbe tout le jour. A midi seulement, on s'arrête. Celles qui ne demeurent pas trop loin vont goûter chez elles; les autres mangent sur le pouce des provisions qu'elles ont apportées, puis le grondement des machines reprend pour durer jusqu'à six heures. A chaque morceau — blouse, jupe ou manteau — qu'on a cousu, la contre-maîtresse donne un jeton. Le samedi on reçoit tant par jeton. Le gain d'une usinière varie entre six et dix piastres par semaine.

Je n'ai jamais longé les murs de brique ou de pierre d'une usine sans plaindre celles qui enferment leur jeunesse là-dedans. Des fenêtres qui ressemblent à des meurtrières, un air appauvri et une chaleur étouffante, l'été; c'est comme une prison. Pourtant si on entre, on entend rire et babiller en sourdine. Ici on confectionne de la lingerie, ailleurs on fait des chaussures, on fabrique des conserves, que sais-je? l'industrie moderne exploite des terrains si divers!

Et celles qui lui doivent le pain sont si nombreuses! Quand une usine ferme ses portes, le soir, on dirait un fleuve humain qui se déverse dans les rues adjacentes. Fillettes en jupe courte, jeunes filles au minois pâli, elles se divisent en groupes, rejoignent leurs soeurs, leurs amies, n'ayant toutes qu'une pensée à cette heure: retrouver le logis où les attend le repos.

Les boutiquiers assis sur le devant des portes, les flâneurs de la rue, regardent ce défilé, l'air rêveur. A chaque coin de rue, quelques jeunes filles se détachent des groupes: "Bonsoir, mesdemoiselles". "Bonsoir, bonsoir". Un adieu gentil et rapide et c'est tout avant de se quitter. On ne peut pas s'attacher à des compagnes qui changent à chaque semaine.

Voilà la journée d'une usinière. Si par exception, son "cavalier" lui propose de passer la soirée au théâtre, la belle jeunesse reprend immédiatement le dessus, elle oublie toute fatigue, se fait jolie avec une cravate, un ruban un rien et va pleurer sur les infortunes de Carmen ou de Mignon, oubliant les siennes qui mériteraient parfois des larmes.

Voici une grande blonde qui file d'une allure légère et souple. C'est une demoiselle de magasin, appartenant à une grande maison de nouveautés. "Une fine mouche" en qui perce l'ambition de vendre. Toute la journée, la demoiselle de magasin fait l'article aux clientes, place et déplace des cartons. Elle persuade une dame obèse que cette étoffe ne la grossira pas. Elle fascine une autre avec une soie rouge qui doit faire merveille pour le teint; se faisant aimable pour toutes, même pour celles qui n'achètent pas et cachant toujours sous un sourire empressé la lassitude de ses nerfs et l'ennui de son coeur.

Voici une blanchisseuse. Vieille et l'air misérable hélas! Avant de faire ce métier, on essaye de tout. Voici une demoiselle de librairie dont la journée ressemble à celle de la demoiselle de magasin. Mais voyez donc cette gamine pas plus haute que ça est qui vous regarde les passants d'un petit air d'importance. Tenez, je crois que si elle l'osait, mademoiselle Renée, fière d'apporter quelques sous à la maison, dirait à tous: "Moi, j'occupe l'emploi d'enveloppeuse; c'est-à-dire que continuellement j'enveloppe et je ficelle des paquets de toutes les dimensions, réléguée dans un coin, près de l'ascenseur, avec d'autres fillettes, qui, comme moi, fautes de pouvoir remuer les jambes, remuent la langue. "Toujours du tapage dans ce coin là, vous savez. "Vous belles dames, qui sortez des magasins avec de fins paquets que vous n'avez pas honte de porter de vos mains gantées, vous ignorez qu'on peut enfermer un art là-dedans, et que ce n'est pas tout de suite qu'on acquiert le tour qui est l'ambition de toutes les enveloppeuses".

"Quand je serai grande, je serai demoiselle de magasin, c'est mon rêve".

Dans cette jolie fille qui se courbe un carton au bras, vous avez reconnu une couturière. Subir les caprices de Madame, deviner ses exigences, rapporter vingt fois une robe, voilà un lot qui ne lui enlève rien de sa gaieté naturelle. Les couturières sont quelquefois de véritables artistes. Elles ont le sens des belles lignes et par une coupe savante, savent cacher ou tout au moins atténuer les défauts plastiques de leurs clientes. Aussi jouissent-elles d'une grande considération auprès des mondaines qui leurs doivent une bonne part de leurs succès. On ne parle pas de créer, d'inventer ici, nous sommes trop habitués à tourner les yeux vers l'étranger pour la manière de nous habiller. Les couturières se bornent donc à copier les modèles de Londres et de Paris en attendant que notre orgueil se réveille, nous voulions une mode nationale qui donne libre essor au goût canadien.

Et les modistes? Comme les couturières, ici, elles sont obligées de reproduire les modèles importés, mais en fait de chapeaux, l'éclectisme est grand, elles peuvent se permettre plus de fantaisie et même donner à leurs ouvrages une note très personnelle. L'automne et le printemps quand la saison bat son plein, on ne rencontre que des cartons et des sacs à chapeaux portés par les apprenties. Pendant ce temps les garnisseuses cousent, chiffonnent, se hâtant fiévreusement dans des ateliers quelquefois grands comme la main. L'acheteur qui arrive au salon où les fleurs, les plumes et les ailes d'oiseaux s'étagent dans la lumière, ne se doute pas de l'atelier sombre et exigü qui le suit. Tout le luxe est réservé aux clientes dans ces maisons. On se contente d'un coin pour garnir. Et c'est là que se font les chapeaux, ces chefs-d'oeuvre que l'artiste ne signe pas, comme dit René Bazin. Car ces demoiselles sont des artistes aussi par le caprice, le goût, l'imagination. Elles ne réussissent pas toujours à modeler la paille et à fixer les fleurs de velours et de soie selon leur désir parce que leur coeur est souvent lourd et leur pensée trop lointaine pour que les doigts puissent la suivre. Qu'elles soient heureuses! les chapeaux qui sortent de leurs mains sont légers comme leurs rêves. La joie leur inspire des harmonies de couleurs.

Il y a encore celles que j'oublie, celles que j'ignore et qui entrent dans la grande confrérie du travail. Cette fraternité ne vous lie-t-elle pas toutes du reste ouvrières multiples et diverses midinettes à la grâce gamine? Vos pieds sont las le soir et vous recommencez le lendemain la tâche de la veille; votre existence cache souvent des dessous douloureux et vous riez; vous usez vos forces à entretenir le luxe des riches et vous ne songez pas à les envier. C'est là une des caractéristiques de notre ouvrière. Elle ignore les utopies des socialistes, satisfaite de la position qu'on lui fait en notre pays, se confiant à Dieu lorsque le fardeau devient trop lourd, plus chrétienne que la grande dame qui oublie ses devoirs dans le plaisir. Admirable fille dont la vaillance inspire le respect et qui constitue l'une des figures les plus attrayantes de nos villes.

JEANNE

Choses d'Europe

En Angleterre

Le scandale des viandes américaines fait, naturellement, l'objet de tous les commentaires. La presse de Londres a oublié très vite et très volontiers les enquêtes accusatrices tenues sur le compte des fournisseurs de l'armée sud-africaine, pour se rabattre sur la malhonnêteté yankee qui dépasse, il va sans dire, tout ce qu'on a vu et tout ce qu'on peut voir de plus "damnable" sous la calotte des cieux.

Le "Morning Post" entre autres, écrit: "D'un côté nous voyons une corporation monstre combattant pour son privilège d'empoisonner le monde par ses produits délétères; de l'autre côté un peuple alarmé et révolté insistant pour que la santé du public soit protégée à tout prix et quelles que soient les pertes éprouvées par des intérêts privés. Si les Etats-Unis — l'Amérique comme on dit là-bas — avaient réellement un gouvernement du peuple par le peuple, le résultat de la lutte ne serait pas lent à se produire, mais comme dirait Kipling: "tel gouvernement n'existe pas" et il est encore trop tôt pour affirmer que le "Beef Trust" sera ou pourra être forcé de se faire plus décent et plus hygiénique qu'il ne lui conviendra de l'être.

"Le monde entier qui veut savoir ce qu'il mange, va surveiller ce duel entre le peuple américain et le plus inique de ses trusts, avec un intérêt soutenu et minutieux".

* * *

On a remarqué avec surprise qu'à l'occasion de la fête du roi, aucun honneur, aucune décoration n'a été accordée aux membres libéraux de la Chambre des Communes. Faut-il en accuser le bon vouloir du roi? faut-il plus tôt s'en prendre à la tactique du cabinet qui se serait refusé à faire les recommandations nécessaires?

* * *

Le Révérend Père Vaughan, frère de feu le cardinal Vaughan, a créé toute une sensation dans le grand monde en critiquant vertement la conduite de ce qu'on appelle le "smart set".

Le Père Bernard Vaughan ne jouissait pas d'une très grande célébrité pendant la vie du cardinal dont la renommée le tenait quelque peu à l'ombre, mais c'est un homme d'une grande vertu, doué d'une puissance oratoire considérable et occupant une haute position sociale.

Ses attaques contre les infamies provoquantes et contre les folies sans nom du "smart set" ne sont pas sans précédent mais cette fois, elles ont produit leur effet, ce qu'on attribue à la personnalité même du prélat, ou bien encore, à un sentiment de lassitude et de dégoût parmi les victimes de ce monde inculte et possesseur irresponsable de grandes fortunes.

Quoiqu'il en soit les dénonciations du Père Vaughan ont exercé une influence indéniable sur la société de Londres.

* * *

L'Irlande souffre à la fois du mal de la dépopulation et du fléau de la congestion.

Les districts pauvres, comme les comtés de Galway et de Mayo, regorgent de population et la loi des Terres n'apporte aucun soulagement, les Landlords persistant à réserver leurs meilleurs terrains pour les pâturages.

M. Bryce a reconnu la gravité de cette situation et il vient de nommer une commission royale chargée de tenir une enquête sur tout ce qui a rapport à cette question. Mais comme Lord Roseberry, il comprend qu'en vue de conflits futurs, la partie riche, puissante, dans la cause, doit être convaincue par la preuve la plus complète possible pour qu'elle se rende aux justes demandes du gouvernement.

* * *

Un journal français, "La Petite République", prétend connaître exactement les termes du traité abyssinien passé entre la France, l'Italie et l'Angleterre, maintenant le "statu quo" et la porte ouverte. On espère que cela permettra l'achèvement, retardé depuis si longtemps, du chemin de Adis-Ababa. Il était temps, ajoute la dépêche, car Ménélik devenait impatient et menaçait de recourir au capital allemand pour bâtir la ligne lui-même, ce qui, apparemment, aurait pu amener des complications et conduire à un nouvel Algésiras.

* * *

Londres est menacée de n'avoir pas de "season" d'été et on accuse de ce méfait les automobiles qui, en dépit de la brume, s'acclimatent de plus en plus dans la cité.

Les gens ne veulent plus vivre à Londres; ils ont des maisons à la campagne et ne viennent à la ville que pour quelques heures accordées aux plus pressantes affaires. Ils retournent le plus tôt possible chez eux en automobiles, c'est-à-dire en quelques quarts d'heures quand, par le train, ils mettaient des heures à faire le trajet. Le résultat est qu'on ne tient plus maison et qu'on se loge à l'hôtel pendant la très courte saison des affaires: les logements de ville ne se louent pas et une véritable crise menace les propriétaires.

On rapporte que le quartier fashionable de Kensington est à peu près abandonné et les maisons se suivent qui portent l'écriteau "Maison à louer".

Mais pendant que certains propriétaires maudissent l'automobile, d'autres attribuent à une cause bien différente le dépeuplement de Londres. Les taxes et les contributions de toute nature sont tellement élevées dans la capitale de l'empire britannique que les personnes qui ont de grandes maisons et un revenu restreint ne peuvent plus les payer. On rapporte, à ce sujet, le propos d'une grande dame de Londres: "J'ai un bail à long terme, disait-elle, et ne puis m'en débarrasser. Les taxes et les contributions me ruinent. Il n'y a plus à avoir de serviteurs. Si je le pouvais je m'en irais vivre dans un hôtel".

Cette situation, qu'elle soit due à la cherté des impôts, à l'automobile ou au gouvernement libéral, comme les Tories ne manquent pas de le dire, est très grave parmi une énorme agglomération d'êtres humains comme Londres. Il est certain que diverses causes sont en train de transformer l'état des fortunes et aussi de la société des grandes villes en faveur de la bourgeoisie, c'est-à-dire de toute cette classe habituée à se suffire à elle-même ou, au moins, à se faire servir modestement.

* * *

En France

Le grand événement, non inattendu, il est bien vrai, mais qui ne peut manquer, étant donné la brutalité des chiffres, de frapper l'opinion française, voire même l'opinion du monde, c'est la déclaration officielle du déficit du budget de 1907, dont le total est, en dépenses, de 4,010,000,000 de francs soit \$802,000,000.

Le budget de l'empire s'élevait à la moitié de cette somme et les républicains du temps, leurs descendants qui gouvernent aujourd'hui, le qualifiaient d'extravagant.

Il y a à peine 25 ans la 3ème République elle-même dépensait \$240,000,000 seulement.

On se demande, avec étonnement, comment un soi-disant gouvernement démocratique a pu atteindre ce sommet de la prodigalité administrative. Les rois avaient de fortes listes civiles, pendant que le Président ne touche que \$120,000 par année!

S'inspirant de l'idée socialiste et partageuse qui fait le fond de sa doctrine politique, le gouvernement de la 3ème République accapare autant de services qu'il le peut et comme sa gestion coûte, au bas mot, 50 pour cent de plus que la gestion des individus ou des corporations privées, des sommes énormes sont payées en traitements inutiles et en faux frais de toutes sortes que sait si bien créer l'ingéniosité des employés publics.

Tout le monde ne peut être gagnant à ce jeu et bien que l'on compte déjà en France, sans parler des armées de terre et de mer, non plus que des instituteurs et des employés de chemins de fer de l'Etat, plus de 600,000 fonctionnaires, il reste encore bien des millions de citoyens et de citoyennes qui ne vivent pas aux dépens de la "Princesse". C'est à ceux-là que Jaurès et Guesdes veulent tendre la main et apporter le soulagement d'un partage ou plutôt d'un chambardement général.

En attendant le partage universel, suite du suffrage universel tel qu'on le pratique en France, on se demande si le budget français pourra longtemps supporter l'effort que des besoins intenses de patronage politique lui imposent.

Il est bon de rappeler aussi un côté piquant de ce budget de la 3ème République: depuis 1870 la France a dépensé 42 milliards de francs pour son armée et sa marine. On conçoit assez bien le cri du "poulo" contre la guerre et contre l'armée qui ont absorbé ainsi le plus clair des revenus publics et des impôts du contribuable. Mais que penser des farouches républicains qui faisaient un crime au régime impérial des dépenses de l'armée tenue, pourtant, en un état d'activité et sur un pied de guerre bien autres que ceux d'aujourd'hui.

* * *

Il convient de pas passer sous silence le discours de M. Briand, ministre de l'Instruction Publique, à Roanne.

M. Briand a été, comme on s'en souvient, le rapporteur de la loi sur la séparation; c'est un homme

de talent, mais d'autant de passion sectaire que de talent. Ses discours à la Chambre ont eu souvent l'honneur ou, au moins, la distinction de l'affichage. C'est un socialiste qui est allé plus loin que bien d'autres, étant dans les rangs des combattants, et qui a dû mettre son drapeau rouge dans sa poche, une fois promu à l'état-major qui gouverne le 3ème République.

Se sentant comme Clémenceau, menacé par le collectivisme et craignant pour l'existence même de la 3ème République, par conséquent de l'assiette au beurre, M. Briand, toujours comme Clémenceau, a voulu définir sa situation et bien faire comprendre aux Jaurès et aux Guesdes que si leurs doctrines ont quelque valeur, en bas, parmi le peuple à chauffer, elles ne sauraient servir aux arrivistes d'un ministère pourtant socialiste dans les trois quarts de ses membres.

Encore comme Clémenceau M. Briand s'est justifié, au nom de la raison d'Etat — aussi forte en démocratie qu'en monarchie, et tout autant de bon service à un Briand qu'à un Richelieu — d'avoir répudié ses professions de foi antérieures. Il a parlé en homme politique, soucieux de ses responsabilités et non en réformateur socialiste prêchant un état de société désordonné et impossible.

M. Briand s'est attiré par là les éloges des réactionnaires et en général des citoyens raisonnables dont le nombre est encore imposant et qui comprennent de mieux en mieux que si les doctrines collectivistes l'emportaient, c'en serait fait de la république et de la France elle-même.

* * *

Au moment où j'écris ces lignes, la décision du Pape n'est pas encore prise, — au moins n'est-elle pas connue, — au sujet des instructions à donner au clergé français à la suite des délibérations de sa dernière réunion plénière.

C'est pourtant la croyance générale, s'accroissant de plus en plus, que le Saint-Siège ayant réprouvé la loi et le principe qu'elle consacre d'une spoliation des biens de l'église gallicane par la Révolution et d'une main mise sur l'organisation du culte catholique par l'Etat, va persister dans cette attitude de réprobation et n'acceptera pas les associations cultuelles.

Le clergé français est très profondément divisé sur la ligne de conduite à observer dans cette matière mais on affirme cependant que le jugement du Pape sera accepté par tous comme jugement final, sans appel. "Roma locuta, causa finita".

* * *

En Russie

La grande question est de savoir combien de temps va durer encore la crise, le "deadlock", entre la Douma et le gouvernement. Goremykin n'est déjà plus un facteur quelconque dans la présente situation. Mais quelques-uns de ses collègues, plus combatifs que le premier ministre, conseillent au Tsar, assure-t-on, de dissoudre la Douma. Ils appuieraient leur avis sur le fait que, d'après eux, le Parlement n'est plus un corps législatif mais simplement une assemblée révolutionnaire où se trament toutes sortes de complots contre le bon ordre public et contre la dynastie régnante. Ils soutiennent en outre que l'on peut encore se fier à l'armée.

Les démocrates constitutionnels, ou le parti modéré qui veut se contenter des réformes nécessaires sans recours aux voies révolutionnaires combat à la fois le parti bureaucrate représenté par le cabinet Goremykin et le parti radical qui veut tout raser, tout rénover de fond en comble, par les moyens les plus draconiens.

Les démocrates gagnent, lentement mais sûrement, du terrain; ils comptent arriver avant longtemps à l'exercice du véritable gouvernement responsable sous une monarchie constitutionnelle.

Le Tsar, tiraillé des deux côtés, attend et fait preuve du plus grand calme. Il a convoqué les officiers supérieurs de l'armée et de la marine pour discuter la grosse question du mécontentement qui règne dans les quartiers militaires et les moyens d'y remédier.

Les chefs du parti des paysans recommandent la patience, jusqu'au mois d'août prochain, limite extrême qui séparerait du recours aux "grands moyens" de la Révolution russe. On procéderait alors, de force, au partage, ou plutôt, n'est-ce pas? au pillage et à l'incendie des domaines et des châteaux de la cour et de la noblesse.

Espérons que le parti de de Witte reprendra bientôt les rênes du pouvoir pour faire entendre raison aux Grands Ducs et à la cour qui ne veulent rien concéder de leurs antiques privilèges et pour avoir raison, de par la loi et de par la force militaire, au besoin, du parti des agitateurs prêts à ruiner l'empire pour assurer le triomphe de leurs chimériques visées.

NEMO.

ECHOS D'AMÉRIQUE

Nombreuses noyades

CHACQUE année, avec la belle saison, se multiplient les noyades. Généralement, ce sont des citadins des deux sexes qui payent de leur vie les imprudences qu'ils commettent sur de frêles canots qu'ils manoeuvrent de façon malhabile.

Encore ces jours derniers, la macabre liste des victimes de l'onde, s'est allongée, et hélas! elle s'allongera indéfiniment, les Montréalais y figurant plus que de raison. Des tristes faits divers auxquels nous faisons allusion, et que consigne la presse quotidienne, se dégagent quelques remarques que nous allons considérer, persuadé qu'une petite leçon touchant aux choses de la réflexion et du sang-froid, sera peut-être bienvenue auprès de certains de nos lecteurs trop téméraires.

Que notre population aime les plaisirs qu'offre la navigation à l'aviron, à la voile, ou en canot automobile, rien n'est plus naturel, ce pays étant unique au monde, tant par le nombre de ses cours d'eau que par l'infinité de ses lacs. Aussi, se fait-on difficilement une idée exacte des foules qui, les jours fériés, montent en toutes sortes d'esquifs pour s'en aller, au fil de l'eau, goûter la fraîcheur de l'air pur que leur refusent les grandes villes. Malheureusement, s'il y a beaucoup d'amis de l'onde, peu nombreux sont ceux d'entr'eux qui en mesurent la perfidie.

A tout bout de champ; de ce temps-ci, au bord des lacs, sur les berges des rivières, on entend :

—Peux-tu ramer? Vite embarquons... Il y a place pour tous, etc.

Et la yole trop chargée, contre toute prudence s'éloigne de la berge, sans même que l'on se soit demandé si tous ses occupants savent nager. On désire faire une délicieuse promenade le long des rives reverdies, et, volontiers, on croit que l'atterrisage se fera aussi joyeusement que le démarrage. Ces navigateurs d'eau douce, si enthousiastes, oublient la possibilité d'un terrible accident, qu'ils préparent aveuglément. Qu'on leur en fasse la remarque? En chœur ils répondent: nous sommes courageux, il n'y a rien à craindre, et ceci, et cela!... Paroles d'enfants.

"Le courage, a dit quelque part Hugues Leroux, n'est que le mépris des périls connus".

Or, beaucoup trop de jeunes filles et de jeunes hommes qui confient leur sort à un bâtelet, ignorent les dangers des remous surnois, des courants s'en allant vers d'homicides rapides. Comment les connaîtraient-ils, eux que les besoins de l'existence retiennent: dans un bureau, dans un magasin, ou dans un atelier, d'où ils n'aperçoivent seulement pas les nappes liquides où se reflète le ciel bleu, où se mirent les nuages précurseurs des flots moutonneux? C'est autant dire que lorsque ces gens-là se livrent à un sport plein de traîtrises, ils agissent en écerclés. Et, nous ne parlons pas des expéditions où les amateurs de chaloupes font usages de boissons alcooliques, multipliant criminellement les possibilités des redoutables chavirements.

Monter dans un bateau dans de telles conditions, n'est pas faire montre de courage. Tous nous devons y songer, au moment des pressantes invitations à embarquer, et ne nous résoudre à ce faire que lorsque la barre du petit bateau est entre des mains habiles et expérimentées. Faisant, en tout cas, une indispensable provision de sang-froid.

Le Dominion Day

CETTE année, le premier juillet, fête de la Confédération canadienne, a été chômé avec un entrain remarquable. Le temps étant au beau fixe, 100,000 personnes quittèrent Montréal à destination des banlieues, des campagnes, toutes riantes sous leur nouvelle parure estivale. Les chemins de fer ont fait des affaires d'or, nous assure-t-on, et nous le croyons facilement, nous étant mêlé au flot des excursionnistes de la fameuse journée. Vrai, il faisait bon voir l'air heureux de nos gens, en liesse pendant vingt-quatre heures. S'il est admis que l'on peut juger de la richesse et du bien-être d'un peuple par les manifestations publiques de sa joie, les Canadiens n'ont rien à envier aux humains des autres pays. Tant mieux, et, sous ce rapport, ce qui ajoute à notre satisfaction, c'est que notre prospérité nationale s'accroît de jour en jour.

Un nouvel Eldorado Canadien

À PROPOS de cette prospérité, déjà très réelle, son accroissement ne fera de doute pour personne, si la véracité de communiqués tels que le suivant, que nous empruntons à un quotidien du soir, de notre métropole, est confirmée :

"Témiscamingue, 30 juin 1906 — Une prodigieuse découverte d'or a été faite à environ soixante-dix milles au nord de Ville-Marie, au lac Opasatica qui se trouve à deux milles au sud de la hauteur des terres. Les découvreurs, MM. A. Renault et A. Ollier, sont, à l'heure qu'il est, en route pour Québec où ils vont faire connaître leur découverte.

"L'échantillon du minerai qu'ils apportent avec eux ne pèse pas moins de vingt livres; ce minerai est couvert d'or à l'état libre. Ses propriétaires disent qu'il y a peu de prospecteurs dans la région où ils le trouvent".

Et le quotidien d'ajouter :

"Voilà, certes, une nouvelle qui va se répandre dans le monde entier comme une traînée de poudre, et nul doute que d'ici à quelques jours des millions de chercheurs d'or prendront la route du lac Opasatica".

Des millions de chercheurs d'or? Le pronostique est peut-être exagéré. Néanmoins, des placers d'une richesse aussi considérable que celle que l'on entrevoit l'entrefilet ci-dessus, attireraient en notre province bien des aventuriers. Qui, à n'en pas douter, lui feraient une jolie réclame mondiale.



La statue d'Octave Crémazie, inaugurée au Square St Louis, de Montréal, le 24 juin 1906.

(Photo. Laprés et Lavergne.)

Songez donc, le Témiscamingue à peine ouvert à la colonisation était destiné à produire de superbes patates, et voilà que les pelles vont y remuer des pépites merveilleuses! Que pourrait-on demander de plus? L'ère des Crésus n'est point encore passée, notre sol est si généreux!

La folie de la vitesse

SI la course à la fortune, fut de tous les âges, la course de vitesse, la course vertigineuse des toutes modernes machines à vapeur, électriques et autres caractérise notre époque. D'où les déplorables tamponnements, écrasements, mutilations qui se produisent fatalement pour la plus grande émotion des lecteurs de gazettes.

La semaine dernière, presque en même temps, la presse annonçait: le désastre du "Plymouth express", autrement dit "Ocean express" qui, à Salisbury, Angleterre, allant à une vitesse de 70 milles à l'heure, dérailla, tua une vingtaine de passagers, et en blessa plusieurs dizaines; puis, la course entre les transatlantiques "Deutschland" — ligne allemande de New-York — et la "Provence" — ligne française de New-York — et, enfin, que le Kaiser, en automobile, avait battu l'express de Kiel, parcourant 75 milles en 99 minutes. N'est-ce pas de la pure folie, et n'est-il pas pitoyable de voir un chef d'Etat, homme déjà très mûr, se livrer à une telle extravagance?

Quant à ce monarque, passe, qu'il se rompe le cou, ça le regarde, et la paix universelle pourrait y gagner; mais que des trains, des paquebots aux-

quels sont confiées de précieuses existences luttent de vitesse, la chose devient criminelle. Un jour viendra où la législation internationale s'opposera à ces matches trop dangereux. Battre des records? La belle affaire! Tous tant qu'ils sont ces records mercantiles, ils ne valent pas une vie humaine. Les voyageurs réfléchis pourraient, s'ils le voulaient, faire cesser ces fantaisies de compagnies peu sages, en boycottant les services de transport trop rapides pour être sûrs.

Montréal grandit rapidement

UN dicton, que l'on cite souvent parce qu'il est vrai, affirme que: "lorsque le bâtiment va, tout va". A ce compte Montréal progresse remarquablement, même en tenant comme des "mushrooms city" — ville champignons — de ce continent.

Nous lisons à cet effet la petite statistique que voici, fort édifiante on l'admettra :

Le mois de juin de cette année détient un record quant à la valeur des immeubles dont la municipalité de Montréal vient de permettre la construction. L'augmentation, sur le mois correspondant de 1905 est énorme :

	Permis	Valeur des immeubles
1906	166	\$2,343,597
1905	124	396,943
Augmentation	42	\$1,946,654

Les permis se divisent comme suit: Maisons 132; logements de location 251; magasins 2; entrepôts 5; fabriques 2; édifice pour bureaux 1; écuries 9; hangars 29.

Et dire que les logements sont à un prix exorbitant? Bâtissez donc, Messieurs les entrepreneurs, bâtissez sans relâche, le jour n'est pas très éloigné où notre métropole aura son million d'habitants.

Le Congrès médical de Trois-Rivières

APRES une consciencieuse somme de travail, le congrès médical de Trois-Rivières s'est dissout, non sans avoir songé à son assemblée de l'année prochaine.

Entre autres questions, très importantes, les congressistes ont traité à fond celle de l'alcoolisme. Espérons que leurs labeurs ne seront pas sans donner d'appréciables résultats, indispensables au bonheur de notre population.

Louable innovation

LA compagnie des tramways de Montréal a pris, tout récemment, une décision dont nous ne saurions trop louer. Se rendant compte des conditions hygiéniques défectueuses, dont souffre la classe pauvre de nos concitoyens, les administrateurs de ladite compagnie vont, plusieurs fois par semaine, mettre des voitures à la disposition des enfants indigents qui ont besoin de restaurer leurs poumons à l'air vivifiant des abords du Mont Royal.

Bénéficieront de la même générosité: les orphelins et les vieillards de plusieurs institutions de charité.

Le geste des chefs de la "Montreal Street Railway Coy" est beau, et nous y applaudissons de tout coeur.

Un Canadien-français honoré

À l'occasion de sa fête, Sa Majesté Edouard VII a décoré plusieurs canadiens, nous sommes heureux de constater qu'en tête de la liste était le nom de l'hon. Adélard Turgeon, ministre de l'agriculture pour la province de Québec. L'hon. M. Turgeon a été élevé à la dignité de Compagnon de l'ordre royal de St Michel et St Georges, ce dont nous le félicitons chaleureusement.

L. d'ORNANO.

ERRATUM

Dans la fable: "Le rat voyageur", publiée page 299 du dernier numéro de l'Album Universel, une coquille malheureuse, qui a échappé à la correction, brise la mesure d'un alexandrin. Au lieu de :

"L'oeil brillant de notre rat, que la faim aiguil-

[lonne,"

le lecteur voudra bien lire :

"L'oeil brillant, notre rat, que la faim aiguillonne".

Au moins, que les règles soient respectées!

L. d'O.

C'EST TOI QUI L'AS VOULU!

NOUVELLE CANADIENNE



Il y avait à Abbéville, dans le Bas-Canada, deux jeunes hommes qui étaient, sans conteste, les deux coqs de ce village perdu dans les forêts. C'étaient les hommes les plus forts de la paroisse: la vigueur physique est le mérite le plus considéré dans une société où les hommes vivent sur les confins de la vie sauvage. Ces deux-là étaient renommés dans toute la contrée comprise entre le lac St Jean et Chicoutimi. L'un et l'autre pouvaient, en portant un baril de farine sur l'épaule, fournir une longue marche aussi aisément qu'un homme ordinaire qui porte un carré de lard. Leur force de résistance était équivalente, mais leur apparence et leur manière d'agir différaient absolument.

Raoul Vaillantcoeur était le plus beau garçon du village et le plus vigoureusement bâti. Il avait près de six pieds de haut; il était droit comme un chêne, et noir de cheveux et de teint comme un élan mâle au mois de décembre. Il avait de la force à revendre. A tout ce qu'il faisait il employait la vigueur excessive de ses bras et de ses épaules. Il précipitait son canot contre le courant le plus furieux et le remontait, à moins que, dans sa violence, il ne cassât les avirons, ce qui arrivait souvent. Il avait plus de muscles que d'équilibre dans sa force.

Prosper Leclère n'en avait pas autant, mais il savait bien mieux s'en servir. Jamais il ne cassait d'aviron — à moins que ce ne fût un vieux bois pourri — et, dans ce cas-là, il en avait un rechange dans son canot. Il avait bien deux pouces de moins que Vaillantcoeur, les épaules larges, de longs bras, les cheveux clairs et les yeux gris mais il avait une figure ouverte et calme qui plaisait extrêmement. Il agissait autant avec la tête qu'avec les bras.

Ces deux hommes avaient été amis jadis; et maintenant ils étaient rivaux, ou, du moins, c'est ainsi que l'un d'eux considérait l'autre; et, pour la plupart des gens de la paroisse, ils l'étaient en effet.

Car c'était une chose étrange, et dont l'esprit du public ne s'accommodait pas, que d'avoir dans un même village deux hommes qui étaient "le plus fort". Il fallait un chef à la communauté, il lui fallait un leader: qui serait-ce, sinon le plus fort? Et comment le savoir, à moins que ces deux hommes ne se battissent l'un contre l'autre, pour comparer leur vigueur? Vaillantcoeur ne demandait pas mieux: il souhaitait ardemment la lutte — surtout les samedis soir — mais Prosper n'en voulait à aucun prix.

"Non, répondait Prosper à ceux qui l'excitaient. Pourquoi faire me battre avec Raoul? Quand nous étions gamins, nous jouions ensemble. Un jour, dans les rapides de la Belle-Rivière, j'étais tombé à l'eau, et je crois qu'il m'a sauvé la vie. Il était plus fort que moi dans ce temps-là. Je suis toujours son ami. Si je le bats maintenant, serai-je le plus fort? Non, car j'aurai cédé à une chose que je ne veux pas. Et si c'est lui qui me bat, qu'est-ce que cela prouvera? Non certes, je n'aimerais pas à me battre. Qu'ai-je à y gagner?"

Ce même soir, dans la boutique du vieux Girard, Vaillantcoeur parlait différemment de la même chose.

"Ah! ce Leclère, disait-il, ce petit Prosper Leclère! Il se croit des plus forts. Un joli garçon. Mais je vous le dis, c'est un poltron! Oui, il est intelligent, mais quelle poule mouillée! Il ne veut pas se battre, il sait bien que je l'aplatisserais par terre, comme une crêpe dans la poêle à frire. Il a à peu près autant de courage que le rat musqué: vous frappez du pied sur le bord de l'eau, le rat plonge et se sauve à la nage. Peuh!"

* * *

Sauf la mort, Raoul ne craignait rien. Mais c'était un orgueilleux: quoi qu'il désirât, il se croyait en droit de l'avoir; quoi qu'il fût, il tendait avant tout à faire mieux que les autres, à l'inverse de Prosper qui cherchait seulement à faire le mieux possible.

N'allez pas croire cependant que l'un était un saint, un héros, et l'autre une brute ou un fou. Ces

types-là n'existent que dans les livres, et les gens d'Abbéville ne sont point faits sur modèle. C'étaient deux hommes, chez qui se mêlaient, ainsi que chez tout homme, le bon et le mauvais. Seulement leurs coeurs n'étaient pas faits de la même manière, et de là vint tout le mal.

Ce sentiment de rivalité devint peu à peu, dans le coeur de Raoul, une haine passionnée, et la haine à l'état aigu s'exaspérait en un obstiné et aveugle désir de combattre. Et le pire c'est que Prosper ne semblait pas s'en apercevoir et répondait aux injures par une plaisanterie. En réalité, il savait naturellement fort bien où en étaient les choses; mais il était résolu à ne pas le laisser voir, s'il le pouvait, et à n'être en aucun cas celui des deux qui provoquerait la querelle.

Son état d'esprit là-dessus était assez étrange. Quelque chose l'avertissait que ce conflit redouté menaçait le bonheur de sa vie entière. Et puis il gardait toujours le vieux sentiment qui l'avait attiré vers Raoul, ainsi que le souvenir des jours heureux vécus avec lui; bien que l'amitié ne pût jamais redevenir ce qu'elle avait été, il en restait quelque chose du moins dans le coeur de Prosper. Lutter avec cet homme, le frapper en pleine figure, essayer de le défigurer ou de l'estropier, se rouler et se torturer avec lui par terre, comme deux chiens qui se déchirent, il ne pouvait supporter cette pensée! Sa



Prosper envoya quelques coups de hache dans le tronc. L'arbre frémit et chancela.

gorge s'en levait de dégoût. Et il se jurait de ne jamais consentir à cette lutte haïssable, sinon pour défendre sa vie.

"Et alors, songeait-il... alors Dieu me jugera".

Telle était l'attitude de ces deux hommes, vis-à-vis l'un de l'autre. Raoul voulait de toutes ses forces provoquer la lutte, et de toutes ses forces Prosper voulait l'éviter. Deux passions puissantes étaient en jeu: la passion de la lutte, et la passion de l'amitié.

* * *

Deux ou trois événements augmentèrent chez Raoul le désir d'un combat sans merci.

Ce fut d'abord "l'affaire du chantier", au lac des Caps. Les bûcherons, comme les marins, accueillent les nouveaux venus par quelques farces, pour les initier à la vie du camp. Leclère était le chef de ce chantier, où il avait conduit une bande de dix hommes venus de Saint-Raymond. Un après-midi de dimanche — moment propice aux farces — Vaillantcoeur, qui venait d'arriver, ayant conduit au camp sur la neige un traîneau chargé de provisions, flânait autour du chantier, comme s'il en était le maître. Personne n'osait tenir tête à ce gros homme qui semblait si fort. Alors il se mit à donner son avis sur le camp.

"On ne s'amuse pas au chantier, hein? J'imagine que ce petit Leclère vous fait travailler ferme, vous autres, et puis, pour toute distraction, vous n'avez qu'à dormir. Et bien! mes garçons, je m'en vais lui jouer un petit tour pour vous. Hé! Prosper,

viens chercher ton chapeau, si tu es capable de grimper à un arbre".

Et Raoul attrapa le chapeau de Prosper et se mit à courir dans la neige. En face de la cabane où étaient les hommes, un bouleau déjà fort, grand, lisse, très droit, était encore debout; Raoul se jeta sur le tronc comme un ours.

Il y avait un baumier, sorte d'arbre résineux, qui, récemment déraciné par le vent, était tombé contre le bouleau et s'était logé au milieu des branches basses. Il était à peine assez fort pour porter un homme léger. Sur cette échelle oblique, Prosper grimpa lestement, afin de reprendre son chapeau que Raoul tenait entre ses dents; au moment où ils atteignaient ensemble la partie haute du bouleau, Prosper l'arracha à Raoul et redescendit par le même chemin. Mais, comme il était près de toucher le sol, le baumier, ébranlé dans son appui, craqua et tomba à terre. Raoul resta dans le haut de l'arbre, perché au milieu des branches, à bout de souffle. Le hasard avait arrangé les choses pour la plus grande joie des bûcherons.

"Il faut l'abattre, il faut l'abattre", criaient les hommes dont c'était le jeu favori. Et un trio de haches commença à frapper de coups sonores le tronc de l'arbre, tandis que les autres hommes criaient, riaient ou jetaient de la neige et de la glace contre le tronc afin que le prisonnier ne pût pas descendre le long de l'arbre glissant.

Prosper ne se servait pas de sa hache, et ne criait pas non plus, mais il riait sous cape en regardant l'arbre qui tremblait secoué par les coups, et en écoutant la pluie de jurons et de gros mots! qui tombait du sommet ondulant. Il riait — jusqu'à ce qu'il vit qu'avec une demi-douzaine de coups de hache le bouleau tomberait sur la cabane du chantier.

"Etes-vous fous? cria-t-il alors. Mais vous ne savez pas ce que c'est que d'abattre un arbre! Vous allez tuer cet homme et démolir la cabane! Allez-vous-en de là!"

Il repoussa un des hommes, et envoya quelques vigoureux coups de hache dans le tronc, du côté opposé à la cabane, puis deux petits coups de l'autre côté. L'arbre frémit, chancela, puis, dans un grand craquement, balaya l'air en une large courbe et tomba sur l'épais tapis de neige amoncelée près de la rivière.

Au moment où le sommet penchait vers la terre, Raoul sauta du fouillis des branches qui craquaient et atterrit sain et sauf dans un moelleux édredon de neige, où il s'enfonça jusqu'au cou.

Ce fut la première des choses qui fit déborder dans son coeur l'amer désir de la bataille. Nul homme n'aime être "abattu" par son ami, même si l'ami l'a empêché ainsi de se tuer sur le toit d'une cabane. On oublie aisément ce côté de la chose. Ce qu'on n'oublie pas, c'est le ricanement du sauveteur.

* * *

La seconde chose qui empira la situation fut le mauvais hasard qui rendit ces deux hommes amoureux de la même femme. Il y avait d'autres filles, bien entendu, dans le village, que Marie-Antoinette Girard; il y en avait beaucoup et qui étaient de braves filles aussi. Eh bien! même des plus jolies, Raoul ni Prosper ne se souciaient, quand ils étaient près de "Toinette".

Ses yeux étaient si noirs, ses joues si roses, lisses comme les baies du frêne de montagne en septembre! Le dimanche, ses cheveux pendaient en deux longues nattes, brunes et brillantes, comme deux cascades de noisettes mûres; et, quand elle riait, sa voix avait le son de l'eau qui roule sur les galets.

Aucun de ses deux amoureux ne savait lequel elle préférerait. A l'école, autrefois, c'était Raoul sans aucun doute, parce qu'il était plus grand et plus hardi. Quand elle revint, après une année passée au couvent à Roberval, ce fut Prosper, parce qu'il savait mieux parler, et qu'il avait lu beaucoup de livres. Il possédait un volume de chants d'amour et de romances, et il le savait presque tout entier par coeur. Mais cela ne suffisait pas. Si les manières d'Antoinette s'étaient policées au couvent, ses idées étaient restées celles de sa race et de son village. Elle n'avait jamais cru que la science des livres pût remplacer la force dans la lutte pratique de la vie. C'était une fille vaillante, et elle ne doutait pas que l'homme le plus brave du village ne fût forcément le meilleur.

Au moment où se passa l'aventure de l'abattage, son coeur allait de l'un à l'autre comme un pendule. Un dimanche, elle revenait de la messe avec Raoul qui la reconduisait jusque chez elle. La semaine suivante, elle flânait dans la cour, devant la

boutique de son père, le dimanche soir, et causait avec Prosper, par-dessus la barrière.

Ce fut pendant une de ces causeries que le pendule sembla enfin se ralentir et se fixer. Prosper lui parlait de la belle récolte de sucre qu'il avait retirée de son bosquet d'érables.

"Cela me fera un bon profit, disait-il, plus de soixante piastres. J'achèterai avec cela à Chicoutimi, un char neuf à quatre roues, tout ce qu'il y a de plus beau, une véritable voiture de noces, si vous... si je... Toinette... irons-nous dedans tous les deux?"

Prosper prit dans sa main gauche la main de la jeune fille, qui était posée sur la barrière. Son bras droit passa rapidement par-dessus la clôture basse en piquets et entourait l'épaule de Toinette qui s'appuyait au poteau de la porte. La route était complètement déserte, et la nuit déjà tombée. Elle riait, et Prosper sentait sur son cou le souffle chaud de sa bouche.

"Si vous... si je... si quoi...? Pourquoi tant de "si" dans ce joli discours? Pour le mariage de qui achèterez-vous cette voiture neuve? Ne savez-vous pas ce que Vaillantcoeur a dit? Il a dit, votre "ami" Vaillantcoeur: "Il n'y aura pas de mariage dans la paroisse avant que j'aie jeté le petit Prosper par-dessus mon épaule!"

Comme elle achevait ces mots, rieuse, elle se tourna du côté de la route, en levant les yeux; elle était si près du jeune homme qu'une des boucles de son front lui effleura la joue.

"Tiens! dit-il, qui vous a raconté cela?"

—Je l'ai entendu moi-même.

—Où?"

—Dans le magasin, avant-hier soir. Mais ce n'était pas la première fois. Il l'a déjà dit, le jour où nous sommes revenus de l'église ensemble, il y aura demain quatre semaines.

—Et que lui avez-vous répondu?"

—J'ai dit qu'il se trompait peut-être, et que le prochain mariage pourrait bien avoir lieu quand le petit Prosper aurait mesuré la route avec le dos de l'homme le plus long d'Abbéville".

Sa voix ne chantait plus maintenant, et sa bouche ne riait pas; elle parlait anxieusement, et son sein se soulevait en de courtes respirations. Mais le bras de Prosper se retira de dessus son épaule, et il se redressa en étreignant nerveusement la barrière.

"Toinette, cria-t-il, c'est bravement répondu! Je pourrais faire cela, oui, je sais que je pourrais le faire. Mais... mon Dieu, que vais-je dire? Depuis trois ans il me pousse à me battre, tout le monde m'y pousse, vous aussi! Mais je ne peux pas. Je ne suis pas capable de cette vilaine chose!"

La main de la jeune fille était restée dans la sienne, mais inerte et froide comme une pierre. Elle demeura silencieuse un moment et demanda froidement:

"Pourquoi?"

—Pourquoi? Parce que je me souviens de notre ancienne amitié. Parce qu'il m'a retiré de la rivière autrefois. Parce que je l'aime maintenant encore. Parce que, à présent, il me hait trop: ce serait un combat à mort. Parce qu'il n'en peut sortir que du mal et de la honte, quel que soit le vainqueur. Voilà pourquoi je ne veux pas, Toinette!"

Toinette retira vivement sa main et se recula d'un pas.

"Tiens, vous avez peur, monsieur Leclère? Vraiment? Je ne l'aurais pas cru. Pour un homme aussi fort que vous, c'est un peu ridicule d'avoir peur. Bonne nuit, j'entends mon père qui m'appelle. Vous me direz une autre fois ce que vous ferez de la voiture neuve. Bonne nuit!"

Elle riait de nouveau. Mais son rire avait changé. Prosper, immobile près de la barrière, songeait qu'il ne sonnait guère comme un ruisseau sur les cailloux, mais plutôt comme des branches sèches qui se heurtent dans le vent. Il n'entendit pas le soupir qu'elle poussa en refermant la porte de la maison, et il ne vit pas combien elle marchait lentement dans le couloir sombre qui menait au magasin.

* * *

Il y eut, ce printemps-là, un grand nombre de dimanches pluvieux; au début de l'été, le commerce était si animé dans la boutique de Girard qu'il fallait toute la maisonnée pour y suffire. Et la barrière de la cour de devant n'avait plus à porter sur ses gonds l'effort des amoureux accoudés.

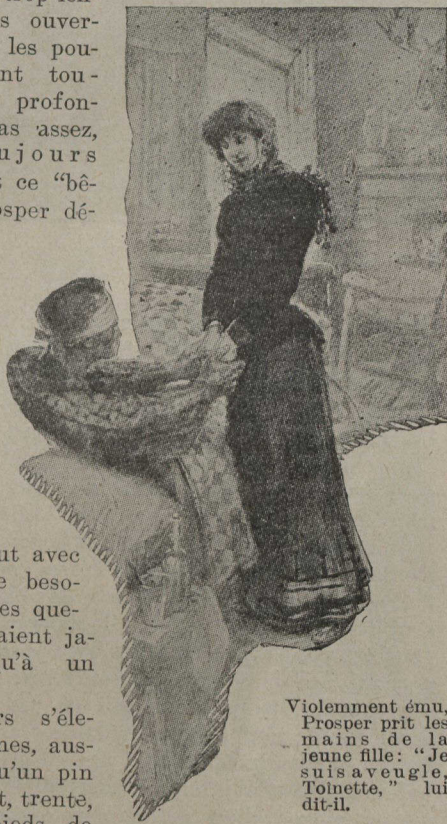
Vaillantcoeur avait acheté un "casque" neuf, en peau de "seal" bien noire et luisante, et une cravate de soie rouge. Ils étaient beaux à voir, lui et Toinette, lorsqu'ils se promènèrent ensemble, en ce dimanche qui fut le jour de leurs fiançailles. Vous pensez à part vous: "Maintenant, Raoul doit être enfin satisfait!" Eh bien, il était fier, assurément, mais il n'était pas satisfait. Il songeait bien plus: "J'ai vaincu Prosper" que: "Je

possède Toinette". Et il se demandait: "L'ai-je vraiment vaincu? Peut-être pense-t-elle à ses romances, à ses chansons, à sa jolie manière tranquille de parler, et tout cela lui manque-t-il! Elle est aussi trop silencieuse, presque muette, quand elle se promène avec moi, et elle rit trop haut quand je parle, elle rit peut-être plutôt de moi qu'avec moi? Peut-être ces hommes de Saint-Raymond se rappellent-ils encore la façon dont ma tête sortait de cet amas de neige, et ont-ils raconté à Toinette comme ce petit Prosper fut adroit et prompt?... Il faut pourtant à la fin que Toinette comprenne et qu'elle sache bien que c'est l'homme le plus brave de la paroisse qu'elle a choisi!"

C'est dans ce même été que se construisait la grande tour de pierre de l'église. Les hommes d'Abbéville avaient bâti leur église eux-mêmes, de leurs propres mains. Ils n'auraient pas voulu partager cette gloire avec des ouvriers de Québec, ah! non!

Vaillantcoeur était le maître charpentier, et Leclère était le maître maçon. Il dirigeait les questions délicates de la taille des pierres et de leur mise en belle place. Ce travail demandait une tête bien organisée. Les gens d'Abbéville approuvaient le choix de Prosper, car, s'ils le croyaient peu brave, ils le savaient soigneux et réfléchi.

Seul Vaillantcoeur grognait: le travail de Leclère allait trop lentement; les ouvertures pour les poutres étaient toujours trop profondes, ou pas assez, c'était toujours manqué, et ce "bête" de Prosper dé-



Violamment ému, Prosper prit les mains de la jeune fille: "Je suis aveugle, Toinette," lui dit-il.

rangeait tout avec sa mauvaise besogne. Mais les querelles n'allaient jamais jusqu'à un éclat.

Les murs s'élevaient, fermes, aussi droits qu'un pin — dix, vingt, trente, quarante pieds de

haut. Le moment arriva de poser les deux poutres croisées pour supporter le plancher du beffroi; puis on abandonnerait la construction de pierre pour commencer la flèche en bois bien pointue.

Un beau jour, Leclère était devant la tour, en train de mettre sa blouse, quand Vaillantcoeur arriva, fort en colère et jurant furieusement. Trois ou quatre ouvriers étaient près d'eux.

"Viens voir, Leclère, dit-il. J'ai essayé hier une des poutres qui doivent se croiser là-haut. Cela ne va pas. Le mur du côté du nord est de travers. Nous avons dû redescendre la poutre. Il va falloir que nous l'arrangions, je ne sais comment, pour qu'elle puisse rejoindre ton mur crochu; après cela, si la tour n'est pas solide, ce sera grâce à ton sale travail, hein?"

—C'est bon, dit Prosper, assez calme et bon enfant. J'en suis bien fâché, Raoul. Peut-être pourrai-je redresser cette partie du mur; ou peut-être ton bois s'est-il retiré en séchant? Si nous mesurons ta poutre?"

Comme il fallait s'y attendre, la poutre avait été faite en bois à moitié sec; elle s'était tordue et déformée, se raccourcissant ainsi de plus de deux pouces. Vaillantcoeur, assis sur le seuil de la grande porte de l'église n'avait même pas regardé de leur côté, pendant qu'ils mesuraient la poutre. Quand il l'appelèrent pour lui montrer ce qu'ils avaient trouvé, il marcha vers eux à grandes enjambées.

"Quel satané mensonge! leur dit-il d'un air sombre. Prosper Leclère, c'est toi qui tenais la corde pour mesurer, n'est-ce pas? Tu l'as fait glisser, pour faire croire que la mesure n'était pas juste. J'en suis sûr, tu entends. Mais j'en ai assez, à la fin, de tes tricheries. Veux-tu te battre, oui ou non, espèce de fourbe?"

Prosper serra les poings. Les muscles de son cou saillaient comme des cordes tendues, et il res-

pirait bruyamment. Mais il dit seulement trois mots:

"Non. Pas ici.

—Pas ici? Pourquoi donc? C'est un bon endroit".

De nouveau, Prosper se contenta pendant quelques instants, et il dit encore trois mots, d'une voix ferme,

"Non. Pas maintenant.

—Pas maintenant? Mais quand? alors, cœur de lièvre. Quand veux-tu te battre? dis, museau de rat.

—Quand j'aurai oublié. Quand je ne t'aimerai plus".

Prosper prit sa truelle et entra dans la tour. Raoul le couvrit d'injures, blâma son travail, depuis la fondation jusqu'à la corniche, puis il redescendit sur la route pour aller boire une bouteille de cognac.

Une heure plus tard, il revint, l'haleine empestée d'alcool, les yeux pleins de menaces et d'images de meurtre. Prosper travaillait tranquillement au sommet de la tour. Il ne vit rien jusqu'au moment où Raoul, grimant par les échelles de l'intérieur, bondit sur la plate-forme comme un lynx en fureur.

"C'est pour maintenant, cria-t-il. Ah! maudit rat, il n'y a pas de trou ici pour te cacher! Je vais te faire sortir tous tes mensonges de la gorge!"

Il saisit Prosper par la tête, lui enfonce violemment le pouce dans l'oeil droit, et le poussa en arrière vers les échafaudages.

Aveuglé par le sang, à moitié fou de douleur, Prosper ne pensa plus qu'à se délivrer de cet homme. Il leva son long bras, et lui envoya en pleine figure un violent coup de poing qui lui disloqua la mâchoire.

Alors Raoul vacilla sur lui-même, en arrière, puis de côté, tomba sur le bord de la muraille à pic, s'inclina en avant, chancela, perdit enfin l'équilibre, et tomba, les bras étendus, battant l'air, étreignant le vide...

Quarante pieds à pic!

Il y eut une minute — ou une éternité? — d'horrible silence. Puis le corps heurta les blocs de pierre au pied du clocher, avec un bruit épais et mat, et s'abattit, recroquevillé, sans plainte, sans mouvement.

Lorsque les autres hommes qui, au bruit de la querelle, s'étaient précipités sur les échelles, aperçurent Leclère, il se penchait par-dessus le bord de l'échafaudage, pleurant du sang, essayant de voir ce qui se passait en bas.

"Je l'ai tué, gémissait-il. Et c'était mon ami! Il s'est brisé en bas. Je suis un meurtrier. Laissez-moi me jeter, moi aussi!"

Ils eurent de la peine à le faire reculer et à le contraindre à descendre. Comme ils le soutenaient sur les échelles, ils le sentirent qui tremblait comme un peuplier secoué par le vent.

* * *

Mais Vaillantcoeur n'était pas mort. C'est incroyable: tomber de quarante pieds de haut et ne pas se tuer! Ils en parlent encore dans toute la vallée du lac Saint-Jean, comme d'un miracle. Il s'était cassé seulement le nez, la clavicule droite et deux côtes. Pour un homme de sa force, c'était une bagatelle. Avec un bon médecin de Chicoutimi et quelques mois de soins, il serait de nouveau sur pied, presque aussi solide qu'auparavant. Leclère voulut prendre sur lui toutes les dépenses.

"C'est mon affaire, disait-il, puisque c'est ma faute. Ce n'était pas un endroit pour nous battre. Pourquoi l'ai-je frappé?"

—Mais sacrebleu, lui répondait-on, que pouviez-vous faire? Il vous a forcé.

—C'est égal: cela me regarde; Raoul ne doit manquer de rien! Tout ce dont il aura besoin, je m'en charge; seulement, vous ne le lui direz pas; voilà ce que je veux".

Prosper ne vit plus Vaillantcoeur. D'ailleurs, l'eût-il essayé, le pauvre Prosper n'aurait pu le voir, car il ne pouvait voir personne. Un de ses yeux était complètement perdu. L'inflammation s'étendit à l'autre, et, tout le long de l'automne il resta enfermé, cotoyant toujours de plus près le royaume des aveugles, tandis que Raoul, enfermé aussi chez lui, se rétablissait lentement.

Un jour — l'hiver était déjà venu et c'était la veille de Noël — le curé, qui visitait quotidiennement les deux blessés, prit la résolution de tenter un suprême effort pour les réconcilier.

"Écoutez-moi bien, mon fils, dit-il à Prosper. Je vais aller tantôt chez Vaillantcoeur. Vous allez me dire une parole que je lui porterai. Il l'écouterait cette fois-ci, je vous le promets. Dois-je lui dire ce que vous faites, et de quelle manière vous prenez soin de lui?"

Les merveilles de la science

"Incubateurs de Bébés"

AU Parc Dominion, qui a été ouvert et livré au public il y a à peine un peu plus d'un mois, on peut voir l'une des plus intéressantes inventions scientifiques qu'ait produit le monde médical dans les dernières années.

Pour le commun des mortels, ces inventions ne sont rien moins que merveilleuses; quant aux médecins de Montréal, ils les ont trouvées d'un intérêt encore plus considérable que tout ce qu'on peut voir dans le dit Parc, et ce n'est pas peu dire.

Il ne s'agit ni plus ni moins que de faire vivre des bébés nés trop hâtivement, ce qui, il y a encore peu de temps, était considéré comme une impossibilité dans la plupart des cas. Et cela, non seulement par le peuple, mais par les médecins eux-mêmes.

Il appartenait à un médecin allemand de s'occuper de ce sujet et de perfectionner des appareils spéciaux qu'on a nommés "incubateurs".

Le génie du savant allemand a obtenu des succès tels, qu'ils permettent de sauver la vie à 85 p. c. des bébés qui ont été envoyés dans les hôpitaux où l'on emploie les appareils scientifiques du docteur allemand. Pensez donc à une famille d'enfants sauvés par les incubateurs! Chaque bébé dans cet établissement a son local spécial et est soigné royalement. Il le faut bien, ces poupons sont si délicats, ils sont si frêles, si petits, ces chérubins, qu'en vérité ils ne sont point encore prêts à entreprendre la lutte pour la vie. Pensez aussi aux soins et à l'attention qu'on doit leur donner, au changement de linge, aux langes, à leur nutrition, aux soins médicaux qu'ils requièrent in-

cessamment, et vous vous ferez une idée de ce que sont les incubateurs d'enfants.

Une demi-douzaine de nourrices habiles, qui ont suivi des cours spéciaux concernant les labeurs propres à un incubateur d'enfants, après avoir fait leurs études à Berlin et à Paris, consacrent leur temps, leur énergie et leurs soins aux bébés, tandis que le docteur M. A. Couney et le docteur Schenkein, de Berlin, surveillent et dirigent les travaux des incubateurs. Pour les spectateurs, les bébés des incubateurs semblent vivre paisiblement à l'abri des portes vitrées de leur petit "home" personnel. Là, dans une quiétude parfaite, ils dorment sur des oreillers d'une blancheur immaculée, leurs petites mains sortant de petites manches de poupées, leurs yeux regardant de temps en temps un monde in-

connu.

Le poids moyen de chaque bébé est d'environ deux livres et demie et bien qu'ils soient si petits ils ne sont pas aussi tranquilles qu'ils le paraissent. Selon le docteur Couney, si les dits bébés arrivent à l'incubateur en temps propice et y vivent durant quatre-vingts heures, ils ont de grandes chances de vivre et de profiter.

Généralement, les bébés arrivent aux incubateurs dans un état comateux. Ce n'est que par des me-

sures énergiques que les manifestations de la vie leur sont rendues. Aussitôt que le frêle enfant arrive, on lui donne un bain dans de l'eau contenant de la moutarde. Puis deux gouttes de cognac sont mises dans sa bouche, qui agissent comme stimulant. Le jeune corps est frotté avec une lotion spéciale, puis il est mis dans l'incubateur.

Pendant quatre jours il est maintenu à une température de 90 à 105 degrés F., étant enlevé régulièrement de l'incubateur, jour et nuit, toutes les deux heures, pour prendre 15 grammes de nourriture.

Cette nourriture n'est autre que du lait de femme parfaitement sain. L'enfant étant trop faible pour avoir de l'appétit, on emploie la cuiller nasale. Le lait est mis dans un verre éprouvette, qui est immergé dans un verre plus grand contenant de l'eau chaude. Ceci maintient le lait à une température convenable. Disons de la cuiller nasale et de la méthode nasale de nutrition infantile, qu'elles sont nouvelles en Amérique, et même une révélation. Dès que l'enfant a la force de prendre au moins 30 grammes ou une once de nourriture en un seul de ses repas, il est hors de danger. Chaque enfant est pesé avant et après avoir été nourri, afin de constater la somme de nourriture qu'il a prise. Un rapport complet est fait de ces observations ainsi que de toutes autres résultant du procédé d'élevage par les incubateurs. Quant à l'air des incubateurs, il est maintenu à une température uniforme au moyen d'un système automatique, de l'air frais étant continuellement introduit par un grand tuyau. Cet air est purifié par son passage à travers un fluide antiseptique, puis à travers du coton, après quoi il est chauffé avant d'entrer dans l'"appartement" du bébé. La température, en effet, est de la plus grande importance, lorsqu'il s'agit d'enfants nés avant le terme normal de la gestation. Conséquemment, la température d'un incubateur de bébés doit être rigoureusement maintenue à un degré convenable; de là le dispositif savant employé pour la produire et la conserver au même degré, par un procédé automatique. Il n'empêche qu'un thermomètre, placé sur le devant de l'incubateur, est toujours un guide sûr quant aux conditions thermales dans lesquelles vit le bébé.

avant longtemps, la méthode d'élevage des bébés, par les incubateurs, dans les cas spéciaux, sera d'un emploi universel. Des établissements de ce genre existeront alors dans toutes les grandes villes américaines, dont les citoyens ne manqueront pas de remercier les nourrices dévouées à des enfants autrement voués à la mort. Car, en vérité, ces nourrices ont un travail ardu, lorsque, un mignon poupon sur chaque bras, elles s'efforcent de les calmer, de les bercer, de les endormir, avant de les mettre dans leurs douillettes couchettes, où elles continuent de les surveiller et de les soigner jour et nuit. Pour en revenir aux "incubateurs" du Parc Dominion, nous ne nous lasserions pas de dire combien nous les avons admirés. Montréal doit être fière d'avoir un pareil établissement où des bébés, pauvres ou riches, soignés gratis et à la perfection, échappent à la mort. Aussi, conseillons-nous à nos lecteurs de ne pas manquer de visiter l'établissement du Parc Dominion, où grandissent, en tout temps, des bébés peut-être appelés plus tard à une retentissante célébrité. Même, nous sommes porté à croire que bientôt l'établissement du Parc Dominion sera trop petit, et qu'à ses huit incubateurs on devra en ajouter d'autres, dût la ville encourir quelques frais.

Un bébé sur la balance, après qu'il a été alimenté.

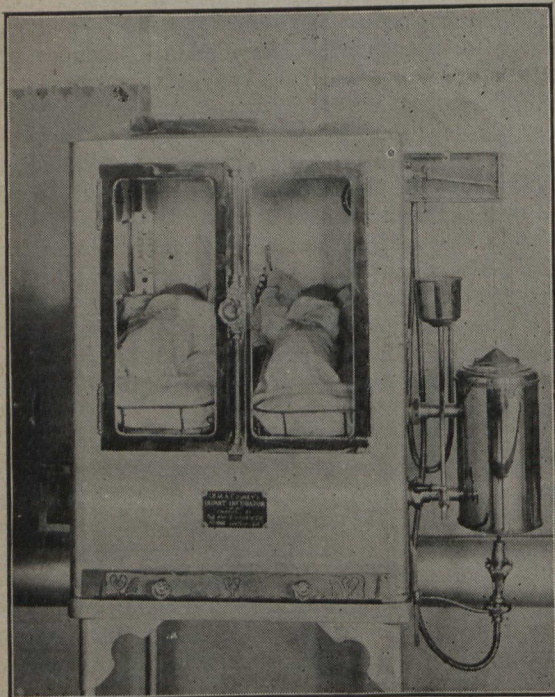
Alimentation du nourrisson, par le nez.

Toujours, la presse a trouvé dans les "incubateurs" une source inépuisable d'anecdotes d'un "intérêt humanitaire". Car rien ne peut toucher davantage l'esprit d'un homme ou celui d'une femme mentalement bien équilibrés, que ce qui concerne l'enfance? Quel sujet, en effet, peut procurer des sentiments plus doux dans le coeur de l'homme, que ces mignonnes créatures, que ces bébés, véritable floraison innocente de l'humanité? Le premier essai qui ait été fait pour substituer des méthodes scientifiques aux méthodes surannées qu'on employait depuis des centaines d'années, pour tâcher de faire vivre les bébés venus avant terme, fut entrepris, il y a soixante ans, par le docteur Crede, de l'Université de Leipzig. Dans ce but, il construisit une boîte à doubles parois métalliques, et, afin de régler la température, remplit d'eau chaude l'espace entre ces parois. Plus tard, on fit des expériences à Paris, mais elles n'eurent qu'un succès partiel. Il y a à peine huit ans que le premier établissement de ce genre fut ouvert à Berlin. C'était un établissement privé qui, dès le début, jouit de la faveur du public tant celui-ci se convainquit d'emblée qu'une importante et sage méthode scientifique venait d'être mise en application.

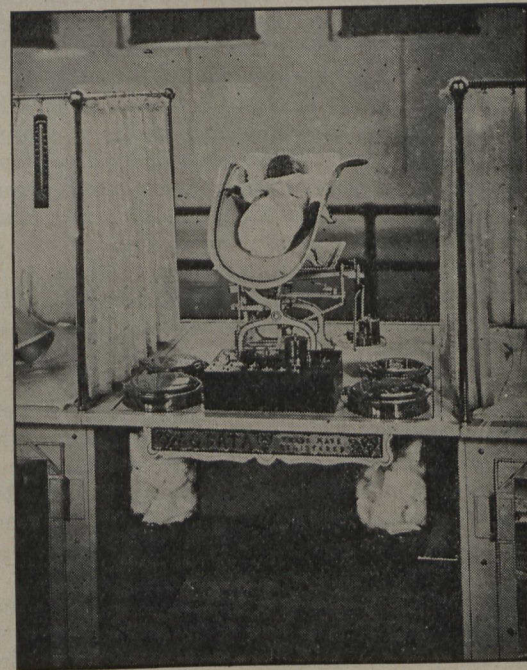
En Allemagne, des garçonnets et des fillettes, actuellement dans la huitième année de leur âge, prouvent l'efficacité et le succès des "incubateurs". Ajoutons que l'on consigne soigneusement tout ce qui a trait aux enfants sortis des incubateurs, et qui prennent leur place dans le monde. Déjà des milliers d'existences précieuses ont été sauvées, et,



Le bâtiment du Parc Dominion où se trouvent les "incubateurs de bébés"



Bébés dans les "incubateurs"



Un bébé sur la balance, après qu'il a été alimenté.



Alimentation du nourrisson, par le nez.

A TRAVERS LA MODE

L'art et l'économie

La saison d'été amène la mode des légers vêtements de sortie, tels que: étole de guipure, petit collet de dentelle, écharpe de mousseline de soie, etc.

Il est toujours utile de posséder l'un de ces vêtements, et c'est pourquoi nous allons nous occuper aujourd'hui de confectionner l'un des plus seyants et des plus élégants à la fois, je veux parler du collet-écharpe

Voyez-vous le joli modèle ci-contre? Il est en mousseline de soie gentiment chiffonné, et encore enrichi par un peu de guipure. Si vous possédez un petit collet, servez-vous-en pour tailler le collet de taffetas, sur lequel reposeront les volants de mousseline superposés. Quelquefois les volants sont simplement posés les uns sur les autres, mais outre que ceci rend le collet très fragile, il perd tout aspect élégant, car vous savez le peu de soutien que possède la mousseline de soie, et, peu soutenus, ces volants s'aplatissent bientôt et se fripent.

Je vous conseille donc le petit collet de taffetas noir ou blanc, selon que vous désirerez le vêtement de telle ou telle nuance. Sur ce collet, vous commencerez par faufiler votre col de guipure que vous aurez taillé au préalable. (Ici le collet est échancré devant de façon à décoller en pointe cette coupe est facile sur un collet même fermant très haut. Vous n'avez qu'à rabattre, comme pour en faire des revers, le haut du collet, de l'encolure en diminuant jusqu'à ce que les deux côtés se rejoignent).

Une fois votre guipure posée, occupez-vous des volants qui devront être faits de mousseline de soie double, faites une gentille tête dans le bas; pour le haut, froncez-le tout simplement, et commencez par poser d'abord le volant du bas, vous poserez ensuite le second volant puis le troisième, en ayant soin de ramener sur lui le bas du petit col de guipure, ceci afin d'en dissimuler l'adaptation.

Pour compléter ce joli et très élégant vêtement, ayez deux hauteurs de même mousseline de soie, et fixez-les en écharpes de chaque côté du collet, à l'endroit où il se ferme sur la poitrine.

Le deuil en été

La question du deuil est de toutes saisons malheureusement, dit la baronne de Trèves.

Si l'on sait que toujours la robe de cachemire, de serge ou de cheviotte fait grand deuil, on n'est généralement pas aussi bien renseignée lorsqu'il s'agit de combiner des toilettes légères de deuil. La chaude robe de laine est pénible à porter pendant les canicules, et déjà quand il commence à faire chaud on éprouve le besoin d'avoir des toilettes mieux appropriées à la température.

Celles qui ont eu la douleur de perdre un être cher pourront combiner des costumes de deuil avec



PATRONS Nos. 38 et 39

Cache corset de 30 à 40 pouces de buste. Le patron se compose de 3 pièces: 1^e devant, 2^e dos, 3^e basque; matériaux 1½ vg. Blouse simple d'été de 30 à 40 pouces de buste. Le patron de ce gracieux modèle se compose de 4 pièces: 1^e devant, 2^e dos, 3^e manche, 4^e biais du cou. Peut s'exécuter en toutes sortes de tissus légers ou indienne. Matériaux, 3½ verges en 36 pouces.

Pour recevoir ces patrons en papier tissus, il suffit de nous adresser 10 cents pour chaque patron et de nous indiquer le No du patron, ainsi que le tour de buste. (N'oubliez pas de donner votre adresse.) Ces patrons sont en vente à nos bureaux, aux mêmes conditions.

lesquels elles seront à l'aise, et cela sans outrepasser les convenances.

Le voile et les étamines font de charmantes robes de deuil; on nous objectera sans doute que ces tissus et les façons qu'ils nécessitent excluent la sévérité et la simplicité qui devraient primer en la cir-



DESHABILLE POUR JEUNE FEMME

FORME EMPIRE; lainage vert saule.—Le corsage est à plis fins (voir le dos) avec encadrement de guipure ou de passementerie; devant nœud de ruban vert émeraude à longs pans. Manche courte à sabot de dentelle.

constance, c'est exact. Puis le dessous de soie presque indispensable donne une note coquette et le frou frou de la soie lui-même ne plaît pas à toutes celles qui, absorbées dans leur douleur, veulent être simples. Toutefois il est bon de voir ce que l'on peut porter.

La toile de laine fait des robes à la fois légères et pratiques, on peut avoir une jupe tout unie doublée et garnie d'un haut biais de crêpe ou de petits biais de différentes largeurs. Pour les deuils très rigoureux on fait encore le biais de crêpe mis à plat jusqu'à mi-hauteur de la jupe, mais on préfère volontiers les biais échelonnés et aussi les rouleautés, ce qui est plus mode.

Les toiles de laine, les voiles et tous tissus analogues sont le plus souvent posés sur un fond de jupe en taffetas, en simili-soie ou en satinette similisée.

A la ceinture ce sont des plis ou des fronces comme le décrète la Mode, au bas de la jupe nous voulons une grande largeur; les plis à la religieuse cerclant la jupe sont fort bien, et tout en tenant la robe ils n'éveillent nulle idée de coquetterie.

Pour les corsages on choisit une façon quelconque sans trop de complications de garnitures. Le blanc peut fort bien donner un peu de fraîcheur, un dépassant au

col et au bas des manches fait même très deuil. Le blanc allié au noir dans une plus large mesure est également admis. On fait des chapeaux de crêpe noir garnis de crêpe blanc, ce qui est seyant tout en restant sévère.

Pour le plein été, on met la blouse ou la chemisette blanche avec une jupe noire et un chapeau de crêpe, mais si l'on admet la blouse blanche — et non crème — celle-ci doit être simple: point de mousseline ou de linon fanfreluché ou garni de dentelles, la toile ou le piqué sont parfaits, bien qu'à la rigueur on puisse admettre un corsage de batiste blanche travaillé de petits plis avec très peu de broderie.

Un costume tailleur en piqué blanc fait bien deuil avec un chapeau de crêpe; la toile nationale blanche se garnira volontiers de biais de même tissu noir, et si l'on tient à ce que la robe puisse se laver, il est facile de faire les biais indépendants, afin qu'on puisse les retirer lors du blanchissage.

En pleine chaleur on peut aussi s'habiller légèrement en noir, car si les jeunes femmes et les jeunes filles portent volontiers du blanc, les mamans et les grand-mères veulent du noir. Pour elles, et même pour les jeunes femmes qui redoutent le grand entretien que nécessite le blanc, on fait des blouses parfaites en mousselines plumetis ou en batiste de fantaisie avec rayures ajourées, semis ou pois variés, la doublure de satinette noire fait le transparent; les mignonnes valenciennes noires et encore la dentelle Cluny en fil ou en soie peuvent s'em-

ployer sobrement. Un peu plus coquettement on a les corsages en pongée, en taile de soie, ou en taffetas avec une encolure de crêpe; aussi deuil et moins fragile est la parure; col et poignets en toile ou en batiste blanche brodés en coton brillant noir.

Les ombrelles

La canicule approche, déjà la chaleur est insupportable en plein soleil, et à n'en pas douter, les ombrelles devraient jeter leurs notes gaies, dans nos

rues et sur nos squares. Pourtant, à Montréal, il n'en est rien, nos belles semblent avoir horreur de cet indispensable objet. Certes elles ont tort, et nous tâcherons de nous rendre compte de la raison pour laquelle l'ombrelle ne jouit pas de ses droits chez nous comme ailleurs.



PATRON No. 506

Peignoir très nouveau. Empiècement en dentelle. Jabot devant formant basque autour du peignoir. Manches à 2 ballons terminées par un volant de dentelle. Matériaux 4 verges en 30 pouces de large. Grandeurs: 32, 34, 36, 38, 40 pouces de

Pour recevoir ce patron en papier tissus, il suffit de nous adresser 10 cents et de nous indiquer le No du patron, ainsi que le tour de buste. (N'oubliez pas de donner votre adresse.) Ce patron est en vente à nos bureaux, aux mêmes conditions.

La vie au foyer

RECETTES

Soupe à la Bonne Femme

Dans les petits ménages, il arrive souvent qu'on ne peut pas faire le bouillon pour un seul repas, et qu'il en reste pour un ou plusieurs jours. Que faire pour donner à ce bouillon déjà vieux l'appétissante apparence d'une nouveauté? Le remède est bien simple; mais c'est un remède de bonne femme.

Le voici :

Dans le bouillon qui vous reste, vous mettez, après les avoir fait revenir au beurre, des navets, des poireaux et quelques pommes de terre entières. Un peu avant de servir, écrasez vos pommes de terre et versez le potage sur du pain grillé.

Et le bouilli qui reste, comment lui donner un air avenant?

Mettez dans la casserole un peu de bouillon ou d'eau, une cuillerée de vinaigre, sel et poivre.

Joignez cinq ou six échalotes hachées et du persil: faites bouillir jusqu'à cuisson des échalotes, passez, et jetez sur le bouilli que vous servez. Il est bien entendu que les viandes, autres que le boeuf, s'accommodent aussi de cette sauce.

Soupe pour jeunes enfants

Voici la recette d'une soupe dont les enfants se montrent très gourmands. Elle est nourrissante et rafraîchissante, mais ne convient qu'aux bébés déjà grands.

Vous faites cuire pendant deux heures et demie à trois heures, dans une casserole remplie d'une chopine d'eau (salée avec une cuillerée à café de sel de table), trois poireaux entiers d'une grosseur moyenne avec autant de pommes de terre; au bout de trois heures, vous faites passer dans une passoire fine en écrasant les légumes avec un pilon en faïence ou en bois; avant de servir, vous y ajoutez gros comme une noisette de beurre bien frais et vous y battez un jaune d'oeuf pour rendre cette soupe plus nourrissante.

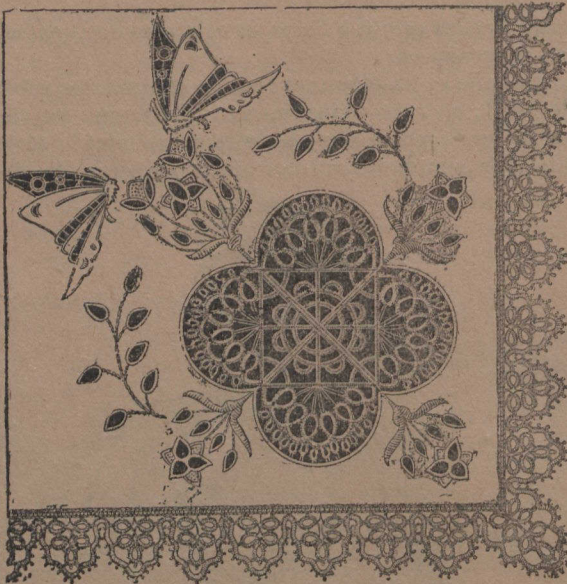
Truites à la Vosgienne

Mettez dans une grande casserole en cuivre ou en tôle d'acier émaillée, une chopine d'eau et une chopine de bon vin rouge, avec deux oignons, échalotes, laurier, sel, poivre, persil. Faites bouillir à grand feu; puis, retirez les oignons et autres ingrédients.

Attachez par la tête et la queue, de façon à former des couronnes, des truites d'environ une 1/2 livre. Déposez-les avec soin dans votre vin chaud, et laissez-les cuire pendant un quart d'heure environ. Ensuite, laissez-les un peu refroidir; ce qui leur donnera de la fermeté. Après quoi, retirez-les avec précaution, et rangez-les dans un plat creux, que vous maintiendrez au chaud.

Faites réduire la "cuisson" de vos truites, avec un bon morceau de beurre. Délayez à froid une cuillerée à soupe de bonne fécule; ajoutez-y peu à peu deux ou trois cuillerées à soupe du liquide chaud. Lorsque votre fécule est habituée à la chaleur, vous la versez dans le vin réduit; vous faites bouillir pendant dix minutes encore. Vous passez la sauce; vous lui ajoutez une cuillerée à soupe de beurre frais, et vous la versez sur les truites.

Servez chaud, avec des croûtons frits au beurre.



Encadrement de nappe à thé

Bordure en frivolité, avec coins en application de motifs composés de carrés de guipure que l'on encadre de demi-rosaces en frivolité agrémentées sur les contours d'une broderie légère à l'anglaise. La dentelle du bord se compose de feuilles de 8 doubles noeuds, 1 picot, 4 doubles noeuds, 1 picot, 4 doubles noeuds, on laisse un petit espace et l'on fait une seconde boucle; on laisse de nouveau un espace et l'on fait une troisième boucle de 8 doubles noeuds, 1 picot, 6 doubles noeuds, 1 picot, 6 doubles noeuds, 1 picot, 8 doubles noeuds. On retourne l'ouvrage et on fait la 4e et la 5e bouclette comme la 2e et la 1ère. On prend une seconde navette pour entourer les feuilles. 1 picot attaché sur la rangée de demi-rosaces qui forme bordure, 4 doubles noeuds, prendre le 1er picot de la première feuille, 2 doubles noeuds, 1 picot, 2 doubles noeuds, 1 picot, 4 doubles noeuds, prendre le picot de la 2e feuille et continuer ainsi pour les autres feuilles en suivant les indications du dessin. Les demi-rosaces se font avec 2 navettes. Avec une navette on fait les grandes boucles de 14 doubles noeuds, 1 grand picot, 14 doubles noeuds, 4 doubles noeuds, et on retourne l'ouvrage. On fait une petite bouclette de 2 doubles noeuds, 1 picot, 4 doubles noeuds, 1 picot, 4 doubles noeuds, 1 picot, 2 doubles noeuds, on ferme la bouclette et ainsi de suite. Les grandes bouclettes sont rattachées par leurs grands picots, par 2 doubles noeuds droits faits avec la seconde navette. Quand on a fait le nombre voulu de demi-rosaces, on les monte sur un carré de guipure et après avoir faulilé les motifs sur l'étoffe on trace des demi-cercles que l'on festonne en prenant chaque picot des demi-rosaces. Quand le travail est terminé, on découpe les parties ajourées à l'envers de l'ouvrage.



Motif en broderie Richelieu

Ce petit motif servira comme application dans l'ornementation de corsages; la broderie est exécutée avec des soies de teintes assorties au corsage. En faisant plusieurs motifs semblables, joints les

uns contre les autres, on obtiendra une jolie garniture. Les petites fleurs du bas, cernées de fil d'or, donneront un haut relief au travail.

Confitures de fraises

Avec 3 livres de fraises, choisies parmi les plus mûres, nous placerons dans un chaudron 4 livres de sucre, sans y ajouter une goutte d'eau, et nous emploierons une spatule pour écraser complètement les fruits.

La bassine sera placée sur un feu très doux, jusqu'à ce que le sucre, complètement fondu, entre en ébullition, ce que vous provoquerez en forçant le feu suffisamment.

Le sirop étant à point, vous ajouterez les 4 livres de fraises réservées parmi les moins mûres et vous accorderez encore 15 minutes de cuisson. Retirez du feu, mettez en pots, et, naturellement, mettez les pots de côté pour plus tard. C'est là le seul côté un tantinet fâcheux de la confection des confitures. Heureusement que les fruits frais sont là!

Aération des offices et cuisines

En général, on ne se rend pas compte de l'importance de l'aération de l'office; on ne semble pas se douter que, plus de toute autre pièce de la maison, l'office a besoin de l'air frais.

Les mères ne devraient jamais négliger de voir tous les jours si on a aéré l'office, si on a ouvert les fenêtres, et de s'assurer en même temps qu'il ne renferme pas de fruits ou de légumes gâtés. Il ne faut pas de mauvaises odeurs dans l'office.

Je m'appesantis sur ce point, parce que je me souviens de la réponse d'une mère à qui je demandais si elle avait soin de mettre le lait destiné à son bébé dans un endroit propre et frais.

—Certainement, me répondit-elle, je le descends toujours à l'office.

—Aérez-vous votre office? Mettez-vous votre lait auprès des fruits et des légumes?

—Certainement, je n'ai pas d'autre place.

—Couvrez-vous votre lait?

—Oh! non, nous avons du lait frais tous les jours. Si j'ouvrais les fenêtres de l'office, il y aurait des mouches dans le lait. Pour que l'odeur de l'office ne monte pas dans l'escalier, j'ai soin d'en tenir constamment la porte fermée.

Et cette jeune mère s'étonnait de ce que son bébé n'était pas aussi rose et frais que celui d'en face, dont le lait était toujours placé dans un vase couvert, loin des fruits et des légumes! Elle n'avait pas l'idée de placer des stores aux fenêtres de son office aussi bien qu'aux autres fenêtres de l'escalier!

Lavage de la vaisselle

L'eau employée au lavage de la vaisselle doit toujours, on le sait, être aussi chaude que la main peut la supporter.

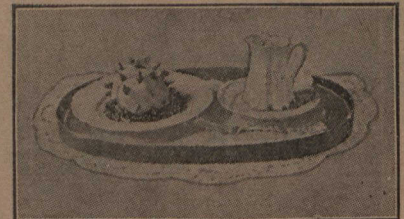
Cette règle comporte pourtant des exceptions, notamment pour les assiettes ou plats qui ont contenu du fromage. La chaleur de l'eau durcit les résidus et les fait adhérer très solidement à la porcelaine et à la faïence.

Même observation pour les oeufs, que la chaleur recuit, surtout quand il s'agit de jaunes d'oeufs à la coque. Aussi faut-il laver les coquetiers à l'eau juste tiède.

Les récipients ayant contenu du lait seront, pour la même raison, écartés de l'eau trop chaude.



GELEE DE POISSON. — Remplissez des ramequins avec de la crème Bavaroise rose, des noix et des fruits hachés; lorsque le mélange est bien ferme, disposez de petits tas de gelée de citron sur le dessus. Garnissez de persil. Servez dans de petites tasses avec papier dentelle rose entre la soucoupe et la tasse.



HERISSON. — Enveloppez des pêches pelées, farcies de cerises au marasquin et de canelle, dans une bonne pâte à biscuit. Faites cuire à un feu modéré; lorsque la cuisson est finie, piquez d'amandes brunies. Faites une sauce épaisse composée de sirop et de fruits découpés.

Pour nos jeunes amis

FRITZ KATZ

Au bout du chemin creux, tous les jours une pauvre vieille s'asseyait avec ses béquilles.

Un jour que la pauvre grand'mère dormait sur un banc de mousse, un méchant garnement du nom de Fritz Katz, dénichéur d'oiseaux, tourmenteur de bêtes et diseur de vilains mots, s'approcha furtivement et lui vola ses béquilles. A quelques pas de là, se dressait un vieux chêne aux branches nerveuses. Fritz Katz y lança les béquilles, qui se balancèrent aux rameaux.

Quand la vieille se réveilla, elle ne put se lever ni



s'en aller, jusque bien tard vers le soir, alors que déjà la nuit tombait. A ce moment, des passants la trouvèrent, la ramenèrent et, lui faisant des béquilles de leurs bras, la portèrent dans sa chaumière, et sur son lit.

Cette histoire courut le pays et révolta les habitants. Katz, fils dénaturé d'un père laborieux dont il faisait le chagrin, n'en était pas à son coup d'es-sai. Ce dernier méfait avait fait déborder la mesure. Clownelet se dit en lui-même :

—Fritz Katz, en voilà assez, ton vilain métier doit cesser, voici le châtement !

Et il se rendit chez la bonne vieille, alitée à la suite de sa grosse émotion.

—Prêtez-moi vos vêtements, votre coiffe blanche et vos béquilles.

La bonne vieille consentit. Clownelet se déguisa si bien en vieille femme que personne ne se douta de rien, lorsqu'il sortit. Assis à la place où toujours s'asseyait l'aïeule, Clownelet saluait les passants et attendait les événements.

L'astucieux Fritz Katz, tout près de là, se cachait dans un buisson. Quand il vit la vieille un peu assoupie, il se mit à ramper dans l'herbe et s'approcha pour lui enlever la corbeille à provisions posée à côté d'elle. Mais il n'eut pas plutôt saisi l'anse du panier que la vieille, sautant comme un ressort, se mit à lui administrer, à coups de béquilles, une râclée formidable. Fritz Katz détalait à toutes jambes, mais la vieille semblait avoir pris des ailes ; plus il se hâtait, plus elle multipliait ses coups. En désespoir de cause, il se dirigea vers une rivière et la sauta : la vieille sauta mieux que lui. Il grimpa sur un arbre, la vieille y grimpa de même ; il monta jusqu'à l'extrême cime, mince et flexible, la vieille y monta et se mit à secouer le sommet de l'arbre, à tel point que Fritz Katz pensa en tomber comme un pruneau mûr.

Alors il cria : "Grâce !" et se crut perdu. Il pensa que la vieille s'était transformée en sorcière.

—Promets-tu de ne plus dénicher les oiseaux, petit vaurien ? Promets-tu de travailler au lieu de rôder ? Promets-tu de laisser tranquilles les vieilles gens et les petits enfants ? Veux-tu cesser de causer des soucis à ton brave homme de père ?

Fritz Katz promit tout.

A partir de là, son père eut tous les jours la surprise de voir son fils transformé : honnête, laborieux et poli ; mais, sauf Clownelet, tout le monde ignorait la cause de ce changement.

L'"habitant" et le Garde Pêche

Dans la jolie vallée de Boisfleuri, un habitant de Saint-Réhal venait de pêcher dans un étang un énorme brochet, qui se débattait sur l'herbe en ouvrant la bouche comme s'il demandait à rentrer dans son élément naturel. En ce moment survint le garde-pêche accompagné de son chien.

—Oh ! oh ! s'écria-t-il, quel beau poisson ! Est-ce qu'il mord, votre brochet ?

—Mettez votre doigt dans sa bouche...

—Une idée ! J'y vais introduire la queue du chien.

—Si vous y tenez...



Le garde-pêche saisit son gros terrier et mit sa queue dans la bouche béante du poisson. Au même instant, le brochet ferma la bouche, le chien poussa un hurlement de douleur et se mit à fuir de toute la vitesse de ses jambes.

Au bout de quelques secondes, chien et brochet avaient disparu.

—Mais, dites donc, s'écria l'habitant, vite, vite, appelez votre chien !

—Eh ! pourquoi ? dit le garde-pêche ; appelez plutôt votre brochet !

A LA POURSUITE DU CARIBOU

Par Mademoiselle HÉLÈNE DE HARVEN

(Envoi de l'auteur)

(Suite)



Nos voyageurs arrivèrent fort tard au chantier mentionné par Morel. Dès lors nul chemin ne menait plus au Nord. Abel s'étant arrangé avec deux bûcherons pour la transport du bagage, se coucha aussitôt parmi les travailleurs. Quant au Monsieur, précédé du guide, il repartit après une courte halte. Il était près de 9 heures. La lune donnait en plein ; elle détaillait sur le sol l'ombre portée des branches ; sa limpide clarté bleuissait le merveilleux tapis parsemé de diamants et d'opales. Et quel éclat dans les hauteurs ! Parmi les constellations éblouissantes on percevait des myriades d'étoiles, véritable poussière lumineuse. La voûte céleste prodiguait ses splendeurs. Les aurores boréales s'y manifestaient sans interruption. Elles envoyaient jusqu'au zénith leurs phosphorescences qui, tantôt faiblissantes et tantôt rallumées ressemblaient à de grandes gerbes au travers desquelles scintillaient les étoiles. Elles déroulaient leurs écharpes d'or ; elle emplissaient le firmament de leur magnificence. — Le ciel célébrait, au dessus des latitudes vierges ses spectacles mystiques, incompréhensibles aux yeux des mortels.

La température avait baissé ; l'haleine crépitait, vapeur instantanément cristallisée qui retombait en neige, d'électriques effluves emplissaient l'atmosphère. Chaussé de ses raquettes, le sac au dos, le coutelas et la hache aux reins, le fusil sur l'épaule, M. Hickx emboîtait allègrement le pas de son guide. Tout en marchant, et tout en ouvrant l'oeil, il souriait à ses pensées. Il avait toujours savouré avec une sorte de volupté les heures vécues en pleine sauvagerie. Ainsi l'homme arrivé par son intelligence à la fortune apprécie les périodes de répit où se réveille, toujours présent l'essor des facultés vitales aux prises avec la nature. — Poussé par le malheur vers les pays d'outre-mer, M. Hickx habitait Montréal depuis nombre d'années ; il s'y était établi, acclimaté au point de ne plus désirer le retour au

pays natal. Un de ses amis, ardent disciple de St Hubert ayant entrepris sous ses auspices une tournée dans le "Grand Nord", il lui avait promis de venir partager sa vie au fond des bois ; or il réalisait la promesse conforme à ses propres penchants et se sentait rempli de bonne humeur.

Il était content de ses raquettes neuves et de l'ajustement parfait des courroies, détail important en vue des étapes futures. Il sentait en ses muscles une force inextinguible. Le guide s'engageait en des fourrés compacts, escaladait des troncs morts et parfois enfongait entre de jeunes sapins entièrement encevelis. Il le suivait d'un pied sûr ; toutefois le marcheur de front fait double besogne surtout après une tombée de neige, alors que celle-ci insuffisamment tassée cède sous le pied. L'effort soutenu de la marche met la sueur au front, même par des froids de 40 degrés. Bon souffle et bon jarret sont essentiels en l'occurrence.

De racine en roidillon ils dévalaient et grimpaient, rompus à la gymnastique indispensable en ce pays accidenté. Certaines côtes sont si fortes qu'en s'accrochant aux arbres, on les escalade autant à la force du poignet qu'à l'aide des raquettes. Plus loin on longe le torrent ; les méandres des rivières, moins parsemés d'obstacles que les bois, s'offrent de préférence au voyageur ; il faut cependant connaître le parcours des eaux pour s'y hasarder sans danger. Les dégels subits aux premiers temps des froidures occasionnent de redoutables déplacements du chenal ; les eaux se fraient alors une voie entre les couches solides et rien ne sauverait l'imprudent de la mort si le linceul s'ouvrait l'attirant dans le gouffre. Combien sinistres ces eaux noires passant à toute vitesse avec des frôlements perfides ; elles bondissent entre les glaçons, elles se dissimulent sous des replis de neige, elles roulent et bruissent en de sourdes clameurs, elles semblent appeler et gémir ! Aussi ne s'aventure-t-on qu'à bon escient ; lorsque la raquette se mouille, trahissant quelque infiltration, lorsque la dalle oscille avec des crépitements, pareils au bris du verre, il faut se

garder d'avancer ou du moins faut-il s'armer d'une perche et sonder à chaque pas l'épaisse neige.

Le campement

La nuit touchait à son terme, La lune avait sombré derrière les Laurentides, les constellations avaient gravité, les aurores boréales s'étaient évaporées. La neige ne luisait plus ; de sa nappe amantie une blancheur mystérieuse émanait, des silhouettes surgissaient sous les grands bois enténébrés et l'on n'aurait pu dire d'où venaient ces lueurs et ces formes indécises. Le dôme éthéré demeurait criblé d'étoiles que l'oeil ne fixait point sans lassitude ; cependant il pâlisait. L'aube pointait.

Sans trêve, au balancement rythmé des raquettes, nos marcheurs allongeaient leur sillon sur la neige.

* * *

Le soleil se leva dans sa gloire ; les ombres de vif azur s'écourtèrent et les marcheurs allaient toujours lorsqu'un bruit bien connu, un bruit de cognée résonna, net et clair. Alors ils rencontrèrent un sillage de raquettes, ils en suivirent le contre-pied et entrevirent, sur le rideau des conifères, un mince filet de fumée montant tout droit au ciel.

La place était bien choisie. Entre les merisiers et les bouleaux, sur un circuit nivelé par la nature à l'abri du "nord", deux tentes profilèrent leur cône frêle. Un lac s'étalait vers la gauche ; à droite, sous un bouquet d'épinette, une coulée indiquait le cours d'une source. Par de là s'échelonnaient les flancs boisés de la montagne.

M. Hickx allait pousser un appel, lorsqu'un homme portant d'une main une pelle et de l'autre un seau plein d'eau claire sortit de la coulée.

—Mon ami, cria le voyageur sur un ton enjoué, voulez-vous me donner à boire ?

L'autre s'arrêta, troublé dans sa solitude.

Cependant il revint vite de sa surprise.

—Ah ! fit-il, vous êtes M. Hickx.

—Vous me connaissez donc ?

—Comme ça ! Je vous connais de réputation : not' Monsieur vous espérait quasiment.

Il versa le contenu du seau dans un chaudron suspendu au-dessus du feu.

—Si c'est pour vous "radoubler" sur l'heure, j'ai du lard, reprit-il et du pemmican et du thé plein la jarve.

Notre excursionniste se sentait affamé mais en dépit de ses goûts frustes il refusa ce thé infusé de longue date, ainsi que le pemmican (1) et entreprit une visite aux provisions de son ami, ce qu'il fit sans scrupule, certain de combler le déficit par le renfort confié à Abel. Avisant la plus petite des deux tentes, de beaucoup plus neuve que l'autre, il y pénétra. Elle était profondément enchassée dans la neige et tapissée d'une litière de jeunes pousses d'épinette empilées selon les règles. Des couvertures pliées, une caisse de vivres, quelques ustensiles d'étain, quelques vêtements et le sac de voyage traditionnel en composaient le mobilier. Le sac était scellé d'un cadenas fixé par cet engrenage si simple en lichettes de cordes; le petit poêle regorgeait de bûches fraîches, et en somme pour un logis de jeune seigneur au fond des bois, l'ensemble présentait un aspect confortable. M. Hickx choisit parmi les conserves une soupe aux pois et une langue de boeuf; il trouva du biscuit, du sucre et du thé; ainsi lesté il revint vers le Canadien.

—Apprêtez-moi ceci, dit-il et faites frire un peu de lard; mais d'abord, donnez-moi de l'eau chaude pour faire tomber les glaçons de ma figure.

L'eau tiédissait dans le chaudron léché par la flamme; assis sur les fagots le stoïque Huron se "radoubaît" déjà sans mot dire; assurément, il était las, ainsi que l'Européen.

Ma longue étape m'a fort échauffé, pensa ce dernier. J'ai les chevilles mouluës. Un bain de neige, un succulent repas, ensuite, un bon somme suffiront pour l'instant.

Il conjecturait avec raison que son ami ne rentrerait pas avant la nuit close et qu'il n'y aurait rien de mieux après s'être réconforté que de goûter un repos nécessaire. Ainsi fit-il. Bientôt sous la tente aux odeurs résineuses, alors que le poêle ronflait, il s'endormait à poings fermés, du paisible sommeil des justes.

Il en fut tiré sans cause apparente. Au reflet vacillant d'une bougie une forme se mouvait sur la cloison. Aussitôt, reprenant ses esprits, le dormeur sauta debout. Le maître de céans avait respecté le sommeil de son hôte; au mouvement qu'il perçut il se retourna; une chaleureuse accolade fut échangée entre les deux amis.

De notables modifications avaient transformé la physionomie du hardi Nemrod. Sa barbe avait crû, ses cheveux s'étaient amassés, touffus et bouclés, sa carrure même paraissait plus puissante; le mondaïn de naguère n'avait rien moins que la mine d'un coureur de bois.

Tout au plaisir de se retrouver et de fraterniser ils se prirent à rire, l'un demandant à l'autre l'adresse de son barbier... on leur apporta de quoi pourvoir au repas du soir. Assis sur leurs plaids, une caisse tenant lieu de table, ils soupèrent et, sous forme prosaïque de pipes, fumèrent ensemble le calumet de paix, tandis qu'au dehors, la nuit hyperborée allumait ses lueurs de rêve...

En chasse

Dès l'aurore la petite caravane partit en file indienne. Ainsi pendant plusieurs jours elle poursuivait les troupeaux convoités. Abel avait rejoint les chasseurs. Les guides prenaient alternativement la tête ou la queue de la ligne, mettant les tireurs au centre. La chasse au caribou demande pour réussir beaucoup de circonstances favorables. La vitesse de cet animal essentiellement nomade le rend presque imprenable. On le trouve communément en troupes, souvent par groupes de trois — mâle, biche et "veau". — Il se nourrit d'une sorte de lichen appelé "mousse au caribou" dont les arbres sont abondamment couverts. Ses "ravages" (2) s'entrecroisent à tel point qu'ils mettent en défaut l'Indien le plus sagace.

Au surplus, si le soleil donne et qu'ensuite l'ombre et le gel figent brusquement l'empreinte, il devient difficile de rien déduire; le pied, superficiellement durci, se retrouve au bout de plusieurs jours aussi net qu'à la première heure. Survienne le froid après un dégel, la croûte se forme, friable,

(1) Galette compacte de graisse et de viande boucanée, utilisée grâce à ses propriétés nutritives réduites sous un petit volume.

(2) A proprement parler, le mot "ravage" ne s'applique qu'aux tranchées que se creuse l'original (élan d'Amérique) trop pesant pour battre la neige molle ainsi que fait le caribou.

bruyante, désastreuse pour les mailles de la raquette, autant d'ailleurs que pour les jarrets du caribou, saisissable peut-être ce jour là si le chasseur avait la chance de le voir. S'il "vente" dur, la menée se couvre ou s'érafle; si le vent "viraille", le craintif animal flaire l'homme et s'enfonce incontinent dans le "bois vert". En vérité tout concourt à accumuler les déboires.

Mais une foulée mousseuse, légère au toucher, trahit un récent passage; les chasseurs tiennent la voie; leur talent consiste à rejeter le gibier dans les "jardins" (lisez clairières). Tentative délicate! Les bêtes averties par l'ouïe autant que par leur odorat subtil ont vent du danger bien avant qu'on approche; leurs membres postérieurs s'aplatissent; leurs pieds spatulés se jouent de l'épaisseur des neiges. En un trot allongé d'une rapidité inconcevable elles fendent les espaces découverts et se rembuchent. Puis elles vont reposer au fond du fourré vers et, lorsqu'on y arrive, la place abandonnée ne garde plus que le moule des grands corps imprimés tout entiers dans le linceul moëlleux.

... Il neige doucement et sans le moindre vent. Nos chasseurs avancent en ce moment le long d'une coulée profondément creusée dans la montagne; leur pas s'étouffe; la forêt s'épaissit. Entre les cimes jointes où filtre à peine la lumière, la pénombre répand des reflets assourdis. De ci de là un furtif indice révèle la vie au sein du grand silence. Dans le tapis blanc sans cesse recouvert, les griffes d'un loup cervier se marquent par bonds distants et rapides. Des mulots, des écureuils et des belettes laissent l'empreinte légère de leur passage; une loutre a remonté le lit ouaté du ruisseau, des perdrix se sont fait un nid duveté de neige...

Les hommes cependant dédaignent ces humbles

dominaient, sept ou huit caribous leur apparurent, paisiblement couchés, ruminant sans défiance.

Une biche postée en sentinelle poussa le cri d'alarme mais la roche dut être contournée par le troupeau en alerte. Avant qu'il put fuir l'éclair de l'acier luisait, les détonations éclatèrent. Un beau mâle aux bois magnifiques s'affaissa, le front en avant. Trois autres bêtes blessées tombèrent sur le lac à peu de distance l'une de l'autre. Le reste de la bande disparut.

Descendre la falaise, s'approcher des victimes fut l'affaire d'un instant pour les triomphateurs. Le mâle agonisait; il ne gémissait pas, il ne remuait pas et cependant, quelle anxiété dans ce regard de bête sauvage! Le flanc perforé rejetait en haletant un flot de sang écarlate, l'air soufflait bruyamment dans le trou fait par la balle, les naseaux exhalaient une poussière de neige et de sang... bientôt le grand oeil effaré s'embruma, le corps se roidit convulsivement et retomba inerte. Le sang se solidifia, formant de petites boules rouges, pareilles à de la cire.

Les vainqueurs avaient assistés à la mort du noble animal; les Canadiens s'étaient précipités vers les blessés et les avaient achevés au couteau. Ils s'empressèrent aussitôt de les "plumer", (de les dépouiller pour mieux dire) avant que la congélation rendit cette opération impossible. Les belles nappes fauves furent roulées sur elles-mêmes, les têtes et les pieds furent tranchés, les rables, les cuissots, les épaules et les langues furent détachés et l'on abandonna le reste.

Le crépuscule venait, l'air se rassérénait. A la file nos tueurs de caribou redescendirent les côtes frisées par un trait d'or. Les cieux se teignaient de pourpre tandis que sur la terre le voile immaculé se



"Habitants" canadien éparant une grillade de caribou

traces. Le pied précautionneux, l'oeil au guet, l'arme prête, ils suivent une voie chaude et pressentent leur proie tout près d'eux. Avec des redoublements de prudence le Huron fraie la route; on lui voit lever le bras et pointer vers un bas-fond; les mains ajustent les armes, les yeux percent le voile pailleté qui, sans bruit, descend entre les arbres; qu'est-ce? le geste du guide n'est point un signal d'attaque.

Contre un gigantesque pin, deux squelettes de caribous demeurent affalés. Les ossements s'unissent aux branches et, comme elles, apparaissent tout saupoudrés de neige, les deux têtes semblent soudées ensemble. Ainsi arrive-t-il en effet qu'en luttant les puissants animaux embarrassent leurs andouillers, si malheureusement qu'il leur devient impossible de dégager leurs têtes l'une à l'autre rivées. Rivaux désormais inséparables, ils meurent lentement en fondant leurs souffles, en plongeant leur regard dans le regard ennemi. Sur un large pourtour, les végétations arborescentes témoignent du combat. Les jeunes sapins sont écrasés, les arbres gisent brisés, les troncs séculaires restent blessés à vif sous le heurt répété des fronts terribles. — La paix rétomba comme en un sépulcre, la neige molle et douce recouvrit les carcasses restées debout et les majestueux panaches, à six pieds au-dessus des crânes, conservèrent leur air de défi implacable...

Par une entente tacite les chasseurs reprirent leur marche un instant suspendue; ils approchaient d'un lac et inopinément, au pied de la falaise qu'ils

violait et que les Laurentides reflétaient le bleu indigo du soir. Sur toutes les arrêtes rocailleuses, la chevelure mordorée des forêts se frangeait de feu. Le soleil atteignait l'horizon; un faisceau de rayons toujours plus embrasés, plus éployés, plus immenses se maintint en demi-cercle, telle une roue flamboyante qu'illumine un brasier.

Chargés de trophées sanglants, les épaules surmontées de "massacres" aux allures menaçantes, escortés d'indigènes porteurs de venaison, nos chasseurs passent un à un dans le paysage splendide. Ils vont à grandes enjambées; leur démarche dénote ce contentement, cette assurance intime que laisse la victoire. Robustes, les pommettes rutilantes, les sourcils et la barbe hérissés de givre, ils marchent taciturnes. Quelles pensées sont les leurs? Ils ont arrachés aux solitudes des créatures de Dieu, farouches et inconscientes, ils les ont détruites, ils s'en estiment glorieux. L'homme primitif meurt-il jamais en nous? Dans son aveugle et insensible loi la nature n'enseigne-t-elle point la suprématie, du fort sur le faible?...

En vain les doctes citadins du vieux monde voient-ils en l'attrait de la chasse une rudesse native, un reste d'instincts barbares. L'enfant de la terre, pétri de chair et d'os ne supprimera jamais ses forces naturelles; celles-ci le poussent à conquérir le monde son domaine. Antée, éternel lutteur, rebondit plus haut dès que son pied s'est appuyé au sol.

HELENE DE HARVEN.

Sans Famille

Par
HECTOR MALOT

Ouvrage couronné par l'Académie française

(Suite)

—Après tout il nous diminuait notre portion d'oxygène.

Ce mot que j'entendais pour la première fois me frappa, et après un moment de réflexion, je demandai au magister ce qu'il avait voulu dire :

—Une chose injuste et égoïste, garçon, et que je regrette.

Mais quoi ?

—Nous vivons de pain et d'air; le pain, nous n'en avons pas; l'air, nous n'en sommes guère plus riches, car celui que nous consommons ne se renouvelle pas; j'ai dit en le voyant disparaître qu'il ne nous mangerait plus une partie de notre air respirable; et cette parole, je me la reprocherai toute ma vie.

—Allons donc, dit l'oncle Gaspard, il n'avait pas volé son sort.

—Maintenant, tout va bien marcher, dit Pagès en frappant avec ses deux pieds contre la paroi de la remontée.

Si tout ne marcha pas bien et vite comme l'espérait Pagès, ce ne fut pas la faute des ingénieurs et des ouvriers qui travaillaient à notre sauvetage.

La descente qu'on avait commencé à creuser avait été continuée sans une minute de repos. Mais le travail devenait difficile.

Le charbon à travers lequel on se frayait un passage était ce que les mineurs appellent "nerveux", c'est-à-dire très dur, et comme un seul piqueur pouvait travailler à cause de l'étroitesse de la galerie, on était obligé de relayer souvent ceux qui prenaient ce poste, tant ils mettaient d'ardeur à la besogne les uns et les autres.

En même temps l'aération de cette galerie se faisait mal: on avait, à mesure qu'on avançait, placé des tuyaux en fer-blanc dont les joints étaient lutés avec de la terre glaise envoyât de l'air dans ces tuyaux, les lampes ne brûlaient que devant l'orifice du tuyau.

Tout cela retardait le percement, et le septième jour depuis notre engloutissement on n'était encore arrivé qu'à une profondeur de vingt mètres. Dans les conditions ordinaires, cette percée eût demandé plus d'un mois, mais avec les moyens dont on disposait et l'ardeur déployée, c'était peu.

Il fallait d'ailleurs le noble entêtement de l'ingénieur pour continuer ce travail, car de l'avis unanime il était malheureusement inutile. Tous les mineurs engloutis avaient péri. Il n'y avait désormais qu'à continuer l'épuisement au moyen des "bennes", et un jour ou l'autre on retrouverait les cadavres. Alors de quelle importance était-il d'arriver quelques heures plus tôt ou plus tard.

C'était là l'opinion des gens compétents aussi bien que du public; les parents eux-mêmes, les femmes, les mères avaient pris le deuil. Personne ne sortirait plus vivant de la Truyère.

Sans ralentir les travaux d'épuisement qui marchaient sans autres interruptions que celles qui résultaient des avaries dans les appareils, l'ingénieur, en dépit des critiques unanimes et des observations de ses confrères ou de ses amis, faisait continuer la descente.

Il y avait en lui l'obstination qui fit trouver un nouveau monde à Colomb.

—Encore un jour, mes amis, disait-il aux ouvriers, et si demain nous n'avons rien de nouveau, nous renoncerons; je vous demande pour vos camarades ce que je demanderais pour vous, si vous étiez à leur place.

La foi qui l'animait passait dans le cœur de ses ouvriers, qui arrivaient ébranlés par les bruits de la ville et qui portaient convertis à ses convictions.

Et avec un ensemble, une activité admirables, la descente se creusait.

D'un autre côté, il fallait boiser le passage de la lampisterie qui s'était éboulé dans plusieurs endroits, et ainsi, par tous les moyens possibles, il s'efforçait d'arracher à la mine son terrible secret et ses victimes si elle en renfermait encore de vivantes.

Le septième jour, dans un changement de poste, le piqueur qui arrivait pour entamer le charbon crut entendre un léger bruit, comme des coups frappés faiblement; au lieu d'abaisser son pic il le tint levé et colla son oreille au charbon. Puis croyant tromper, il appela un de ses camarades pour écouter

avec lui. Tous deux restèrent silencieux et après un moment, un son faible, répété à intervalles réguliers, parvint jusqu'à eux.

Aussitôt la nouvelle courut de bouche en bouche, rencontrant plus d'incrédulité que de foi, et parvint à l'ingénieur, qui se précipita dans la galerie.

Enfin, il avait donc eu raison! il y avait là des hommes vivants que sa foi allait sauver.

Plusieurs personnes l'avaient suivi, il écarta les mineurs et il écouta, mais il était si ému, si tremblant qu'il n'entendit rien.

—Je n'entends pas, dit-il, désespérément.

—C'est l'esprit de la mine, dit un ouvrier, il veut nous jouer un mauvais tour et il frappe pour nous tromper.

Mais les deux piqueurs qui avaient entendu les premiers soutinrent qu'ils ne s'étaient pas trompés et que des coups avaient répondu à leurs coups. C'étaient des hommes d'expérience vieillies dans le travail des mines et dont la parole avait de l'autorité.

L'ingénieur fit sortir ceux qui l'avaient suivi et même tous les ouvriers qui faisaient la chaîne pour porter les déblais, ne gardant auprès de lui que les deux piqueurs.

Alors ils frappèrent un appel à coups de pic fortement assésés et également espacés, puis, retenant leur respiration ils se collèrent contre le charbon.

Après un moment d'attente, ils reçurent dans le cœur une commotion profonde: des coups faibles, précipités, rythmés, avaient répondu aux leurs.

—Frappez encore à coups espacés pour être bien certains que ce n'est pas la répercussion de vos coups.

Les piqueurs frappèrent, et aussitôt les mêmes coups rythmés qu'ils avaient entendus, c'est-à-dire le rappel des mineurs, répondirent aux leurs.

Le doute n'était plus possible: des hommes étaient vivants, et l'on pouvait les sauver.

La nouvelle traversa la ville comme une traînée de poudre et la foule accourut à la Truyère, plus grande encore peut-être, plus émue que le jour de la catastrophe. Les femmes, les enfants, les mères, les parents des victimes arrivèrent tremblants, rayonnants d'espérance dans leurs habits de deuil.

Combien étaient vivants? Beaucoup peut-être. Le vôtre sans doute, le mien assurément.

On voulait embrasser l'ingénieur.

Mais lui, impassible contre la joie comme il l'avait été contre le doute et la raillerie, ne pensait qu'au sauvetage; et afin d'écartier les curieux aussi bien que les parents, il demandait des soldats à la garnison pour défendre les abords de la galerie et garder la liberté du travail.

Les sons perçus étaient si faibles qu'il était impossible de déterminer la place précise d'où ils venaient. Mais l'indication cependant était suffisante pour dire que des ouvriers échappés à l'inondation se trouvaient dans une des trois remontées de la galerie plate des vieux travaux. Ce n'est plus une descente qui ira au-devant des prisonniers, mais trois, de manière à arriver aux trois remontées. Lorsqu'on sera plus avancé et qu'on entendra mieux on abandonnera les descentes pour concentrer tous les efforts sur la benne.

Le travail reprend avec plus d'ardeur que jamais, et c'est à qui des compagnies voisines enverra à la Truyère ses meilleurs piqueurs.

A l'espérance résultant du creusement des descentes se joint celle d'arriver par la galerie car l'eau baisse dans les puits.

Lorsque dans notre remontée nous entendîmes l'appel frappé par l'ingénieur, l'effet fut le même que lorsque nous avions entendu les "bennes" d'épuisement tomber dans les puits.

—Sauvés!

Ce fut un cri de joie qui s'échappa de nos bouches, et sans réfléchir, nous crûmes qu'on allait nous donner la main.

Puis, comme pour les "bennes" d'épuisement, après l'espérance revint le désespoir.

Le bruit des pics annonçait que les travailleurs étaient loin encore. Vingt mètres, trente mètres peut-être. Combien faudrait-il pour percer ce massif? Nos évaluations variaient: un mois, une semaine, six jours. Comment attendre un mois, une semaine, six jours? Lequel d'entre nous vivrait encore dans six jours? Combien de jours déjà avions-nous vécu sans manger?

Seul, le magister parlait encore avec courage, mais à la longue notre abattement le gagnait, et à la longue aussi la faiblesse abattit sa fermeté.

Si nous pouvions boire à satiété, nous ne pouvions pas manger, et la faim était devenue si tyrannique, que nous avions essayé de manger du bois pourri émietté dans l'eau.

Carrory, qui était le plus affamé d'entre nous, avait coupé la botte qui lui restait, et continuellement il mâchait des morceaux de cuir.

En voyant jusqu'où la faim pouvait entraîner mes camarades, j'avoue que je me laissai aller à un sentiment de peur, qui, s'ajoutant à mes autres frayeurs, me mettait mal à l'aise. J'avais entendu Vitalis raconter souvent des histoires de naufrage, car il avait beaucoup voyagé sur mer, au moins autant que sur terre, et parmi ces histoires, il y en avait une qui, depuis que la faim nous tourmentait, me revenait sans cesse pour s'imposer à mon esprit: dans cette histoire, des matelots avaient été jetés sur un flot de sable où ne se trouvait pas la moindre nourriture, et ils avaient tué le mousse pour le manger. Je me demandais, en entendant mes compagnons crier la faim, si pareil sort ne m'était pas réservé, et si, sur notre flot de charbon, je ne serais pas tué aussi pour être mangé. Dans le magister et l'oncle Gaspard, j'étais sûr de trouver des défenseurs; mais Pagès, Bergounhoux et Carrory, Carrory surtout, avec ses grandes dents blanches qu'il aiguisait sur ses morceaux de botte, ne m'inspiraient aucune confiance.

Sans doute, ces craintes étaient folles; mais, dans la situation où nous étions, ce n'était pas la sage et froide raison qui dirigeait notre esprit ou notre imagination.

Ce qui augmentait encore nos terreurs, c'était l'absence de lumière. Successivement, nos lampes étaient arrivées à la fin de leur huile. Et lorsqu'il n'en était plus resté que deux, le magister avait décidé qu'elles ne seraient allumées que dans les circonstances où la lumière serait indispensable. Nous passions donc maintenant tout notre temps dans l'obscurité.

Non seulement cela était lugubre, mais encore cela était dangereux; car, si nous faisons un mouvement maladroit, nous pouvons rouler dans l'eau. Depuis la mort de Compeyrou, nous n'étions plus que trois sur chaque palier, et cela nous donnait un peu plus de place: l'oncle Gaspard était à un coin, le magister à un autre, et moi au milieu d'eux.

A un certain moment, comme je sommeillais à moitié, je fus tout surpris d'entendre le magister parler à mi-voix, comme s'il rêvait tout haut.

Je m'éveillai et j'écoutai.

—Il y a des nuages, disait-il; c'est une belle chose que les nuages. Il y a des gens qui ne les aiment pas; moi, je les aime. Ah! ah! nous aurons du vent; tant mieux, j'aime aussi le vent.

Réveillai-je? Je le secouai par le bras, mais il continua :

—Si vous voulez me donner une omelette de six oeufs... non, de huit; mettez-en douze, je la mangerai en rentrant.

—L'entendez-vous, oncle Gaspard?

—Oui, il rêve.

—Mais non, il est éveillé.

—Il dit des bêtises.

—Je vous assure qu'il est éveillé.

—Hé! magister!

—Tu veux venir souper avec moi, Gaspard! Viens, seulement, je t'annonce un grand vent.

—Il perd la tête, dit l'oncle Gaspard; c'est la faim et la fièvre.

—Non, il est mort, dit Bergounhoux; c'est son âme qui parle. Où est le vent, magister? Est-ce le mistral?

—Il n'y a pas de mistral dans les enfers, s'écria Pagès, et le magister est aux enfers. Tu ne voulais pas me croire, quand je te disais que tu irais.

Que leur prenait-il donc? Avaient-ils tous perdu la raison? Devaient-ils fous? Mais alors, ils allaient se battre, se tuer. Que faire?

—Voulez-vous boire, magister?

—Non, merci; je boirai en mangeant mon omelette.

Pendant assez longtemps ils parlèrent tous les trois ensemble, sans se répondre, et, au milieu de leurs paroles incohérentes, revenaient toujours les mots "manger, sortir, ciel, vent".

Tout à coup l'idée me vint d'allumer ma lampe. Elle était posée à côté du magister, avec les allumettes; je la pris.

A peine eut-elle jeté sa flamme qu'ils se turent. Puis, après un moment de silence, ils demandèrent ce qui se passait, exactement comme s'ils sortaient d'un rêve.

—Vous aviez le délire, dit l'oncle Gaspard.

—Qui ça ?

—Toi, magister, Pagès et Bergounhox; vous disiez que vous étiez dehors et qu'il faisait du vent.

De temps en temps, nous frappions contre la paroi pour dire à nos sauveurs que nous étions vivants, et nous entendions leurs pics saper sans repos le charbon. Mais c'était bien lentement que leurs coups augmentaient de puissance, ce qui disait qu'ils étaient encore loin.

Quand la lampe fut allumée, je descendis chercher de l'eau dans la botte, et il me sembla que les eaux avaient baissé dans le trou de quelques centimètres.

—Les eaux baissent.

—Mon Dieu !

Et une fois encore nous eûmes un transport d'espérance.

On voulait laisser la lampe allumée pour voir la marche de l'abaissement, mais le magister s'y opposa.

Alors, je crus qu'une révolte allait éclater. Mais le magister ne demandait jamais rien sans nous donner de bonnes raisons.

—Nous aurons besoin des lampes plus tard; si nous les usons tout de suite, comment ferons-nous quand elles nous seront nécessaires ? Et puis, croyez-vous que vous ne mourrez pas d'impatience à voir l'eau baisser insensiblement ? Car il ne faut pas vous attendre à ce qu'elle va baisser tout d'un coup. Nous serons sauvés; prenez donc courage. Nous avons encore treize allumettes. On s'en servira toutes les fois que vous le demanderez.

La lampe fut éteinte. Nous avions tous bu abondamment; le délire ne nous reprit pas. Et pendant de longues heures, des journées peut-être, nous restâmes immobiles, n'ayant pour soutenir notre vie que le bruit des pics qui creusaient la descente et celui des "bennes" dans les puits.

Insensiblement, ces bruits devenaient de plus en plus forts; l'eau baissait, et l'on se rapprochait de nous. Mais arriverait-on à temps ? Si le travail de nos sauveurs augmentait utilement d'instant en instant, notre faiblesse d'instant en instant aussi devenait plus grande, plus douloureuse : faiblesse de corps, faiblesse d'esprit. Depuis le jour de l'inondation, mes camarades n'avaient pas mangé. Et ce qu'il y avait de plus terrible encore, nous n'avions respiré qu'un air qui, ne se renouvelant pas, devenait de jour en jour moins respirable et plus malsain. Heureusement, à mesure que les eaux avaient baissé, la pression atmosphérique avait diminué; car, si elle était restée celle des premières heures, nous serions morts assurément asphyxiés. Aussi, de toutes les manières, si nous avons été sauvés, l'avons-nous dû à la promptitude avec laquelle le sauvetage a été commandé et organisé.

Le bruit des pics et des "bennes" était d'une régularité absolue, comme celle d'un balancier d'horloge; et chaque interruption de poste nous donnait de fiévreuses émotions. Allait-on nous abandonner, ou rencontrait-on des difficultés insurmontables ? Pendant une de ces interruptions, un bruit formidable s'éleva, un ronflement, un soufflement puissant.

—Les eaux tombent dans la mine, s'écria Carrory.

—Ce n'est pas l'eau, dit le magister.

—Qu'est-ce ?

—Je ne sais pas; mais ce n'est pas l'eau.

Bien que le magister nous eût donné de nombreuses preuves de sa sagacité et de sa sûreté d'intuition, on ne le croyait que s'il appuyait ses paroles de raisons démonstratives. Avouant qu'il ne connaissait pas la cause de ce bruit, (qui, nous l'avons su plus tard, était celui d'un ventilateur à engrenages, monté pour envoyer de l'air aux travailleurs), on revint avec une épouvante folle à l'idée de l'inondation.

—Allume la lampe.

—C'est inutile.

—Allume, allume !

Il fallut qu'il obéît, car toutes les voix s'étaient réunies dans cet ordre.

La clarté de la lampe nous fit voir que l'eau n'avait pas monté, et qu'elle descendait plutôt.

—Vous voyez bien, dit le magister.

—Elle va monter; cette fois, il faut mourir.

—Eh bien, autant en finir tout de suite; je n'en peux plus.

—Donne la lampe, magister : je veux écrire un papier pour ma femme et les enfants.

—Ecris pour moi.

—Pour moi aussi.

C'était Bergounhox qui avait demandé la lampe pour écrire, avant de mourir, à sa femme et à ses enfants; il avait dans sa poche un morceau de papier et un bout de crayon; il se prépara à écrire.

—Voilà ce que je veux dire :

"Nous, Gaspard, Pagès, le magister, Carrory et Remi, enfermés dans la remontée, nous allons mourir.

"Moi, Bergounhox, je demande à Dieu qu'il serve d'époux à la veuve et de père aux orphelins : je leur donne ma bénédiction."

—Toi, Gaspard ?

"Gaspard donne ce qu'il a à son neveu, Alexis."

"Pagès recommande sa femme et ses enfants au bon Dieu, à la sainte Vierge et à la Compagnie."

—Toi, magister ?

—Je n'ai personne, dit le magister tristement; personne ne me pleurera.

—Toi, Carrory ?

—Moi, s'écria Carrory, je recommande qu'on vende mes châtaignes avant de les roussir.

—Notre papier n'est pas pour ces bêtises-là.

—Ce n'est pas une bêtise.

—N'as-tu personne à embrasser ? ta mère ?

—Ma mère, elle héritera de moi.

—Et toi, Remi ?

"Remi donne Capi et sa harpe à Mattia; il embrasse Alexis et lui demande d'aller trouver Lise, et, en l'embrassant, de lui rendre une rose séchée qui est dans sa veste."

—Nous allons tous signer.

—Moi, je vais faire une croix, dit Pagès.

—Maintenant, dit Bergounhox, quand le papier eut été signé par tous, je demande qu'on me laisse mourir tranquille, sans me parler. Adieu, les camarades.

En quittant son palier, il vint sur le nôtre nous embrasser tous les trois, remonta sur le sien, embrassa Pagès et Carrory, puis ayant fait un amas de poussier, il posa sa tête dessus, s'étendit tout de son long et ne bougea plus.

Les émotions de la lettre et cet abandon de Bergounhox ne nous mirent pas le courage au cœur.

Cependant, les coups de pic étaient devenus plus distincts, et bien certainement on s'était approché de nous de manière à nous atteindre bientôt peut-être.

Ce fut ce que le magister nous expliqua pour nous rendre un peu de force.

—S'ils étaient si près que tu crois, on les entendrait crier, et on ne les entend pas, pas plus qu'ils ne nous entendent nous-mêmes.

—Ils peuvent être à quelques mètres à peine et ne pas entendre nos voix; cela dépend de la nature du massif qu'elles ont à traverser.

—Ou de la distance.

Cependant, les eaux baissaient toujours, et nous eûmes bientôt une preuve qu'elles n'atteignaient plus le toit des galeries.

Nous entendîmes un grattement sur le schiste de la remontée et l'eau clapota comme si de petits morceaux de charbon étaient tombés dedans.

On alluma la lampe, et nous vîmes des rats qui couraient au bas de la remontée. Comme nous, ils avaient trouvé un refuge dans une cloche d'air, et lorsque les eaux avaient baissé, ils avaient abandonné leur abri pour chercher de la nourriture. S'ils avaient pu venir jusqu'à nous, c'est que l'eau n'emplissait plus les galeries dans toute leur hauteur.

Ces rats furent pour notre prison ce qu'a été la colombe pour l'arche de Noé : la fin du déluge.

—Bergounhox, dit le magister, en se haussant jusqu'au palier supérieur, reprends courage.

Et il lui expliqua comment les rats annonçaient notre prochaine délivrance.

Mais Bergounhox ne se laissa pas entraîner.

—S'il faut passer encore de l'espérance au désespoir, j'aime mieux ne pas espérer; j'attends la mort, si c'est le salut qui vient, béni soit Dieu.

Je voulus descendre au bas de notre remontée pour bien voir les progrès de la baisse des eaux. Ces progrès étaient sensibles, et maintenant il y avait un grand vide entre l'eau et le toit de la galerie.

—Attrape-nous des rats, me cria Carrory, que nous les mangions.

Mais pour attraper les rats, il eût fallu être plus agile que moi.

Pourtant, l'espérance m'avait ranimé, et le vide dans la galerie m'inspirait une idée qui me tourmentait. Je remontai à notre palier.

—Magister, j'ai une idée : puisque les rats circulent dans la galerie, c'est qu'on peut passer; je vais aller en nageant jusqu'aux échelles et appeler : on viendra nous chercher; ce sera plus vite fait que par la descente.

—Je te le défends !

—Mais, magister, je nage comme vous marchez, et suis dans l'eau comme une anguille.

—Et le mauvais air ?

—Puisque les rats passent, l'air ne sera pas plus mauvais pour moi qu'il n'est pour eux.

—Vas-y, Remi, cria Pagès, je te donnerai ma montre.

—Gaspard, qu'est-ce que vous en dites ? demanda le magister.

—Rien; s'il croit pouvoir aller aux échelles, qu'il y aille, je n'ai pas le droit de l'en empêcher.

—Et s'il se noie ?

—Et s'il se sauve au lieu de mourir ici en attendant ?

Un moment le magister resta à réfléchir, puis me prenant la main :

—Tu as du cœur, petit, fais comme tu veux; je crois que c'est l'impossible que tu essayes, mais ce n'est pas la première fois que l'impossible réussit. Embrasse-nous.

Je l'embrassai ainsi que l'oncle Gaspard, puis, ayant quitté mes vêtements, je descendis dans l'eau.

—Vous crierez toujours, dis-je avant de me mettre à nager, votre voix me guidera.

Quel était le vide sous le toit de la galerie ? Était-il assez grand pour me mouvoir librement ? C'était là la question.

Après quelques brasses, je trouvai que je pouvais nager en allant doucement, de peur de me cogner la tête : l'aventure que je tentais était donc possible. Au bout, était-ce la délivrance, était-ce la mort ?

Je me retournai et j'aperçus la lueur de la lampe que reflétaient les eaux noires : là j'avais un phare.

—Vas-tu bien ? cria le magister.

—Oui.

Et j'avais avec précaution.

De notre remontée aux échelles, la difficulté était dans la direction à suivre, car je savais qu'à un endroit, qui n'était pas bien éloigné, il y avait une rencontre de galeries. Il ne fallait pas se tromper dans l'obscurité, sous peine de se perdre. Pour me diriger, le toit et les parois de la galerie n'étaient pas suffisants, mais j'avais sur le sol un guide plus sûr, c'étaient les rails. En les suivant, j'étais certain de trouver les échelles.

De temps en temps, je laissais descendre mes pieds, et après avoir rencontré les tiges de fer, je me redressais doucement. Les rails sous mes pieds, les voix de mes camarades derrière moi, je n'étais pas perdu.

L'affaiblissement des voix d'un côté, le bruit plus fort des "bennes" d'épuisement d'un autre, me disaient que j'avais. Enfin, je reverrais donc la lumière du jour, et par moi mes camarades allaient être sauvés ! Cela soutenait mes forces.

Avançant droit au milieu de la galerie, je n'avais qu'à me mettre droit pour rencontrer le rail, et le plus souvent je me contentais de le toucher du pied. Dans un de ces mouvements, ne l'ayant pas trouvé avec le pied, je plongeai pour le chercher avec mes mains, mais inutilement; j'allai d'une paroi à l'autre de la galerie, je ne trouvai rien.

Je m'étais trompé.

Je restai immobile pour me reconnaître et réfléchir; les voix de mes camarades ne m'arrivaient plus que comme un très faible murmure à peine perceptible. Lorsque j'eus respiré et pris une bonne provision d'air, je plongeai de nouveau, mais sans être plus heureux que la première fois. Pas de rails.

J'avais pris la mauvaise galerie sans m'en apercevoir, il fallait revenir en arrière.

Mais comment ? mes camarades ne criaient plus, ou, ce qui était la même chose, je ne les entendais plus.

Je restai un moment paralysé par une poignante angoisse, ne sachant de quel côté me diriger. J'étais donc perdu, dans cette nuit noire, sous cette lourde voûte, dans cette eau glacée.

Mais tout à coup le bruit des voix reprit, et je sus par où je devais me tourner.

Après être revenu d'une douzaine de brasses en arrière, je plongeai et retrouvai le rail. C'était donc là qu'était la bifurcation. Je cherchai la plaque, je ne la trouvai pas; je cherchai les ouvertures qui devaient être la galerie; à droite comme à gauche je rencontrai la paroi. Où était le rail ?

Je le suivis jusqu'au bout; il s'interrompait brusquement.

Alors je compris que le chemin de fer avait été arraché, bouleversé par le tourbillon des eaux, et je n'avais plus de guide.

Dans ces conditions, mon projet devenait impossible, et je n'avais plus qu'à revenir.

J'avais déjà parcouru la route, je savais qu'elle était sans danger, je nageai rapidement pour regagner la remontée; les voix me guidaient.

A mesure que je me rapprochais, il me semblait que ces voix étaient plus assurées, comme si mes camarades avaient pris de nouvelles forces.

Je fus bientôt à l'entrée de la remontée, et je criai à mon tour.

(A suivre)

Mélodie

DE

A. Rubinstein, (Op. 3 No 1)

Transcr. par GUILL. POPP.

Moderato.

Flûte ou Violon

PIANO.

Moderato:

p *mf*

Ped. ad lib.

dim

1.

2.

dolce

piu dim. *p*

dolce *mf*

p *mf*

First system of musical notation. The top staff is a single melodic line with dynamics *cresc.*, *ritard.*, and *f*. The bottom two staves are piano accompaniment with dynamics *mf*, *cresc.*, *ritard.*, and *sf*.

Second system of musical notation. The top staff is labeled *string.* with dynamics *p* and *poco rit.*. The bottom two staves are piano accompaniment with dynamics *p* and *poco rit.*.

Third system of musical notation. The top staff is a single melodic line with dynamics *p*, *sf*, and *mf*. The label *Tempo I* is positioned above the staff.

Fourth system of musical notation. The top staff is a single melodic line with dynamics *sf*, *p*, *sf*, and *mf*. The label *Tempo I.* is positioned above the staff. The bottom two staves are piano accompaniment with dynamics *sf*, *p*, *sf*, and *mf*.

Fifth system of musical notation. The top staff is a single melodic line. The bottom two staves are piano accompaniment with dynamics *p*.

Sixth system of musical notation. The top staff is a single melodic line with dynamics *del*.

Seventh system of musical notation. The top staff is a single melodic line with dynamics *p*. The bottom two staves are piano accompaniment with dynamics *p* and *p*. The label *pù dim.* is positioned above the piano accompaniment.

First system of musical notation. The upper staff contains a melodic line with dynamics *mf* and *dolce*. The lower staff contains piano accompaniment with a dynamic marking of *mf*.

Second system of musical notation. The upper staff includes dynamics *cresc.*, *ritard.*, and *f*. The lower staff includes dynamics *cresc.* and *ritard*, ending with a dynamic marking of *sf*.

Third system of musical notation. The upper staff is labeled *string.* and includes the dynamic *riten*. The lower staff includes dynamics *p* and *riten.*.

Fourth system of musical notation. The upper staff begins with *Tempo I.* and includes dynamics *p* and *mf*. The lower staff includes dynamics *p*, *cresc.*, and *mf*.

Fifth system of musical notation. The upper staff includes dynamics *mf* and *p*. The lower staff includes dynamics *mf* and *p*.

First system of musical notation. It consists of three staves: a single treble staff at the top, and a grand staff (treble and bass) below. The music features a melodic line in the upper treble and a more complex accompaniment in the grand staff. A dynamic marking *f* *sempre* is present in the middle of the system.

Second system of musical notation, continuing the piece. It features the same three-staff structure. The accompaniment in the grand staff shows more intricate rhythmic patterns and chordal textures.

Third system of musical notation. The melodic line continues with various ornaments and grace notes. The accompaniment maintains a steady, rhythmic accompaniment.

Fourth system of musical notation. The music transitions to a more delicate texture, with a dynamic marking *p* (piano) appearing. The accompaniment becomes more sparse and chordal.

Fifth system of musical notation, the final system on the page. It includes dynamic markings *p ad libitum* and *pp* (pianissimo). The piece concludes with a final cadence in the grand staff.

FEUILLETON DE L'ALBUM UNIVERSEL

La guerre noire

Par J. B. D'AURIAO

(Suite)

Bientôt tous deux furent si complètement métamorphosés, qu'on aurait cru voir un second Parisien et un second Jocko.

—Bon! archi bon! s'écria Pisistrate en se mirant dans une glace, voilà une toilette qui nous fera honneur, mon brave Moka; encore un petit oeil de poudre sur ta grosse perruque... bon! maintenant, essuie ton museau noir, fais-le bien briller, et partons!

Sur ce, les valets improvisés sortirent bras dessus bras dessous, et allèrent fraternellement s'attabler dans une taverne enfumée où il y avait foule ce soir-là, à l'occasion d'un fort arrivage de matelots anglais.

Là, il y eut de grandes poignées de main échangées; on s'invita réciproquement à prendre des verres de rhum, de gin, de cognac, etc..., etc... On but beaucoup, on chuchotta énormément, enfin on organisa une vaste partie de "biribi" pour passer le temps.

Campfort et Mme de Reillière étaient arrivés chez les Jacmel dans leur bel équipage, circonstance qui avait fait jaser à perte d'haleine les commères du quartier (car aucune révolution, aucun massacre n'a pu encore amoindrir aucun pays cette intéressante variété de l'espèce humaine). Au lieu d'une réunion de famille qu'annonçaient les lettres d'invitation, la marquise avait organisé un thé monstre, derrière les tasses et les sucriers duquel se dissimulaient peu les violons qui devaient faire finalement les honneurs de la soirée.

Cette grosse incongruité, offensante pour le deuil presque général, n'avait pas échappé aux invités sérieux et honorables; mais il y avait dans l'air certain parfum mystérieux, on flairait quelque aventure; on était avide de société, après avoir tant souffert de l'isolement; on voulait se sonder réciproquement, bref tout le monde resta et les mamans finirent par laisser danser leurs filles.

Mme de Reillière et Blanche, après avoir essuyé les lourdes politesses infligées par la marquise, avaient fini par se réfugier au milieu d'un petit groupe de connaissances aussi dépaysées qu'elles en semblable compagnie, et là, purent échanger quelques paroles agréables.

Campfort, qui faisait dans ces salons une vraie campagne d'exploration, allait et venait, dans les groupes féminins ou masculins, avec ses plus grands airs, et n'avait qu'à choisir pour trouver avec qui causer. Parlant et entendant l'anglais ou l'espagnol aussi bien que le français, il écoutait des deux oreilles, tout en marchant; la chose lui était d'autant plus facile, qu'étant le lion de la fête, il n'eut, pendant deux heures, autre chose à faire qu'à recevoir des compliments, ou des questions auxquelles pouvaient invariablement s'adapter les mêmes réponses.

—Vous êtes prodigieux!... Quelle miraculeuse déviance!... Mme de Reillière est-elle bien remise de ses souffrances?... si belle! si jeune! si touchante!... et sa charmante fille!... on dirait une fleur du désert!... etc... etc... Telles étaient les fadaes dont il fut uniformément assailli et auxquelles il ripostait sans perdre un mot des propos plus lointains et beaucoup plus intéressants pour lui.

Deux personnages surtout avaient fixé son attention; le premier était Spencer, qui rôdait autour de Mme de Reillière comme le lion cherche une proie (quaerens qum devoret). Le second était un jeune officier portant le gracieux uniforme de la marine française.

Ce dernier était un charmant gentilhomme, aux cheveux blonds et bouclés, sans poudre, mais disposés avec une exquise élégance; dans sa pose, dans son oeil d'un bleu profond, dans son regard tranquille et observateur on remarquait une distinction intime et supérieure. Parfois seulement, alors qu'il croyait n'être pas vu, il laissait ses traits se détendre, se froisser, pour ainsi dire, et alors sur ce visage juvénile apparaissait furtivement une expression morne, sombre, effrayante même, et qui eût déconcerté le plus habile physionomiste. Mais ce n'était là qu'un éclair; soudain, la figure de l'inconnu retrouvait ses charmes attrayants, personne ne s'apercevait de ces brèves éclipses, et probablement, en toute autre occasion, Campfort ne les eût pas remarquées.

Du reste, ce qui avait attiré son attention sur le jeune marin, c'était à la fois son costume français, son isolement au milieu de la foule et sa profonde

application à contempler obstinément Campfort, sans manifesttr aucunement l'intention de s'approcher de lui.

Georges se sentit curieux de savoir qui il pouvait être: sans avoir l'air d'y songer, il se rapprocha de lui, causant toujours, mais lui facilitant les moyens de l'aborder, s'il en avait envie. Le jeune officier n'eut garde de manquer l'occasion: il saisit un moment où Campfort opérait de son côté une glissade en arrière, pour s'avancer vers lui.

—Monsieur le marquis de Campfort? demanda-t-il d'une voix vibrante; et, rougissant comme une jeune fille, il lui adressa un gracieux salut.

—Lui-même, monsieur...? répondit affablement Campfort, ayant l'air de chercher un nom.

Le jeune officier comprit cette courtoise interrogation et reprit aussitôt:

—Henri de Kerven; lieutenant de M. de Versac, ajouta-t-il d'une voix plus basse.

—Ah! fit Georges avec joie...

L'officier fit, pour lui recommander la prudence, un signe gracieux de l'index, qui, pour les voisins, semblait être une caresse à sa fine moustache.

—J'ai une lettre de créance à vous remettre... "sans témoins"!... murmura-t-il avec le sourire d'un galant homme qui reçoit ou débite un compliment; vous plairait-il de donner à votre visage une expression tout étrangère à notre conversation?

Georges avait compris; il épanouit sa figure d'un air modeste et parut répondre à quelque nouvelle fadeur. La conversation continua ainsi, accompagnée d'une pantomime contradictoire.

—Voici un petit mot de M. de Versac, dit le jeune Français, en échangeant une poignée de main avec Campfort.

Celui-ci trouva moyen, en s'éventant avec son chapeau claqué, de lire les lignes suivantes, écrites en caractères microscopiques: "Cher Georges, le vent s'en mêle, je ne puis quitter mon vaisseau; quel malheur! mais à demain... reçois un peu "bien mon petit Kerven, ma demoiselle d'honneur".

Campfort sourit en regardant le visage rosé du jeune officier, et lui dit d'un ton paternel.

—Monsieur de Kerven, aimez-vous mon ami Versac?

—Certes oui! repartit chaudement le marin.

—Eh bien oui! repartit chaudement emfwpy hma

—Eh! bien, je m'appellerai aussi Versac si vous voulez, et j'ai hâte de vous être agréable: veuillez disposer de moi.

—Vous me comblez, monsieur, dit Kerven; mais je vous en avertis, nous sommes plusieurs qui vous adorons avant de vous avoir vu... Vite! que je vous dise un mot pendant que ces valseurs s'éloignent, ajouta-t-il promptement; méfiez-vous!...

En ce moment une cohue dansante vint se briser sur eux comme un flot; il fallut se taire pendant quelques instants.

Campfort, toujours impassible et presque souriant, dit le premier, en feignant d'indiquer à l'admiration de son interlocuteur, une charmante créole:

—De quoi faut-il se méfier?

—De la marquise.

—Pourquoi? demanda Campfort en offrant à Kerven des bonbons dans une boîte ravissante.

—Parce qu'elle veut vous vendre aux Anglais, vous et Mme de Reillière.

—Comment?

—Dans une partie de chasse aux flambeaux qu'elle va ouvrir dans un parc improvisé.

—Hum! quel est votre avis là-dessus!

—M. de Versac enverra la chaloupe vous prendre deux heures plus tôt.

—Bien! faut-il prévenir Mme de Reillière?

—Oui; pendant que vous resterez ici pour garder le terrain, je passerai devant elle.

—C'est convenu, je vais lui parler! dit Campfort, ayant l'air d'examiner en amateur l'émeraude d'une fort belle chevalière que Kerven avait au doigt.

Sur quoi, tous deux se quittèrent avec force cérémonies.

Il fallut encore une tactique de chat pour arriver jusqu'à Mme de Reillière, et lui parler. Cependant Campfort réussit à son gré.

Il se retirait vers la porte d'entrée, pour réfléchir à son aise, lorsque quelqu'un lui marcha rudement sur les talons. Naturellement, il se retourna avec une certaine irritation d'esprit. Derrière lui se promenait un petit groupe d'officiers anglais dont Spencer faisait partie. Evidemment l'un d'entre

eux avait commis l'incongruité qui venait d'atteindre Campfort: cependant, lorsque ce dernier se retourna, ils continuèrent de causer sans lui accorder d'autre signe d'attention qu'un regard distrait et hautain.

Nous l'avons déjà dit, la patience n'était pas la vertu favorite de Georges: il sentit courir jusque dans ses cheveux une commotion électrique; néanmoins, se contenant par un prodigieux effort, il leur fit face, et, continuant de s'éventer avec son chapeau claqué:

—Est-ce à la pointe du pied que ces messieurs soutiennent leur honneur? demanda-t-il avec un sourire aigu; dans ce cas, je leur enverrai mon valet de chambre...

Spencer cherchait bien une querelle, mais il ne s'était pas attendu à une aussi rude apostrophe; il devint pâle de fureur, et ne trouva pas un mot pour répondre. Ses deux acolytes reculèrent d'un pas, en portant la main à la garde de leur épée.

Campfort les toisait dédaigneusement:

—C'est cela! ajouta-t-il; du courage d'écrevisse! et l'héroïsme du silence! bravo! Messieurs... Veuillez vous tenir, tous trois, pour bien et dûment souffletés!

Et il arracha son gant, puis leur en effleura la joue à chacun. Les trois Anglais serrèrent les poings, prêts à s'élaner sur lui.

—Ah! dit Campfort, une querelle de portefaix!... j'attends vos leçons, Messieurs, ajouta-t-il en mettant les mains dans ses poches avec un air de suprême dédain.

La foule, attirée par le bruit de la querelle, s'était groupée autour d'eux: plusieurs officiers intervinrent; on régla civilement les conditions d'un triple duel.

Campfort exigea qu'il eût lieu de suite: comme offensé, c'était son droit de choisir; néanmoins, il déclara accepter les armes de ses adversaires, et ceux-ci proposèrent l'épée.

Tout étant convenu, on feignit de renvoyer la partie au lendemain, afin de dépister la curiosité et la présence des importuns. Mais chacun se prépara à sortir pour être dans une heure au rendez-vous indiqué secrètement, sur le bord de la mer, dans un bois de goyaviers.

Avant de quitter le salon, Campfort chercha des yeux Mme de Reillière: celle-ci, pâle comme une morte, lui fit signe d'approcher:

—Mon Dieu! mon Dieu! lui dit-elle en dévorant ses larmes; qu'y a-t-il donc encore? Ils vont vous tuer! Georges! ne vous battez pas, je vous en prie!

Campfort comprit bien que tout raisonnablement serait inutile; aussi, il fit une réponse évasive:

—C'est renvoyé à demain matin, lui dit-il; j'ai la certitude qu'ils essayeront de me faire des excuses; le commodore Ford vient de m'en parler... puisque vous le voulez, je les accepterai... Je vois venir votre futur écuyer servant, "la demoiselle d'honneur" de mon ami, suivez bien ses instructions; voyez comme il a l'air gentil. Au surplus, demain avant midi nous serons tous réunis sur un pont français. Chut! n'ayons pas l'air d'être des conspirateurs, ajouta-t-il en s'en allant; je vais faire un "boston" avec trois centaines.

Une heures après, adversaires et témoins se trouvaient réunis au rendez-vous, accompagnés de quelques amis munis de torches allumées, et de trois chirurgiens de l'escadre britannique.

Pendant qu'on mesurait les épées, Campfort dit aux Anglais:

—Messieurs, je dois vous prévenir que je suis fort pressé; vous m'excuserez donc si je vous mène un peu vivement... je vous en avertis; à la quatrième ou cinquième passe, un coup droit! je ne le ménagerai peut-être pas autant que je le voudrais, mais la faute en sera à la hâte où je me trouve.

—Assez de hâblerie, Monsieur, dit brutalement Spencer, vous commencerez et vous finirez avec moi.

Campfort se mit en garde après avoir secoué la tête en homme qui veut dire: "Vous êtes prévenu; faites-en votre profit".

Après avoir tâté le fer de son adversaire, Spencer se fendit avec une foudroyante promptitude, sur un double dégagement. Son épée troua la chemise de Georges, mais ce fut tout; Campfort, avec une rapidité vertigineuse, fournit une riposte que Spencer regut en pleines côtes du côté droit.

Il chancela et serait tombé si Campfort lui-même ne l'eût soutenu:

—Je suis désolé, dit ce dernier; voilà ce que c'est que d'être pressé: à un autre.

Le second adversaire était un grand et gros homme: Campfort le regarda avec commisération.

—On ne devrait pas se risquer avec une telle surface, murmura-t-il.

L'Anglais, heureusement, ne le comprit pas; il aurait pris, de fureur, une attaque d'apoplexie.

A la cinquième passe, il poussa un Goddam! formidable. L'épée de Campfort venait de lui traverser le bras.

—Vous ne vous plaindrez pas, monsieur, dit Campfort, je vous ai choisi le coup; dans quinze jours, il n'y paraîtra plus.

Le blessé ne comprit pas, et lui tournant le dos d'un air furieux, alla se mettre aux mains du second docteur.

Le troisième Anglais était déjà en garde: Campfort remarqua sa pose élégante, il lui dit en souriant:

—A la bonne heure! monsieur, je vois que le proverbe a raison: "Aux derniers les bons".

Celui-ci s'inclina sans rien répondre, et le combat s'engagea.

Mais se dernier était un habile lutteur: couvert de son épée comme d'un mur d'acier, il paraît à tout coup avec une adresse merveilleuse, fournissait des ripostes si drues que deux fois il effleura Campfort, et même à la seconde botte, lui fit une égratignure.

—Voilà ce que c'est que d'être pressé, Monsieur, dit-il à Georges, parodiant ironiquement le mot que celui-ci avait adressé à Spencer; vous le voyez, je soutiens mon honneur autrement "qu'à la pointe du pied".

Il avait parlé témérairement. Campfort s'était pour ainsi dire retenu jusqu'à ce moment; mais l'apostrophe moqueuse de son adversaire et son jeu aussi serré qu'habile lui ôtèrent tout scrupule.

—Ah! celui-là n'est pas un écolier, pensa-t-il; je vais le traiter en maître.

Alors il se tint en réserve, et ramollit un peu son jeu, feignant de se tenir sur la défensive: son adversaire crut tenir la partie en main et s'échauffa: Campfort l'attendait là. Au moment où l'Anglais, après s'être fendu deux fois presque coup sur coup, ramenait le fer, un "fouetté" lui enleva son épée si rudement, qu'elle vola à vingt pas, et il crut avoir le poignet brisé.

Campfort le laissa se remettre, et lui dit:

—Si vous voulez, Monsieur, nous renverrons la partie à une autre fois; peut-être aurez-vous maintenant la main engourdie.

Pour toute réponse, l'Anglais sauta sur la première épée venue, la saisit de la main gauche, et fondit si furieusement sur Campfort, sans attendre qu'il fût en garde, que, pour éviter d'être embroché, celui-ci dut faire un bond en arrière.

Cette trahison poussa Campfort à bout:

—Ah! tu l'as voulu, assassin! lui dit-il les dents serrées... ah! tu joues un jeu de "bravo" italien! je vais te payer, moi, en bonne monnaie.

L'Anglais, plus adroit peut-être, et à coup sûr plus dangereux de la main gauche que de la main droite, ricanait tout en chargeant Campfort avec une force et une agilité inouïes.

Mais il ne connaissait pas Georges: quoique irrité, celui-ci ne s'emporta point; au contraire, il se fit un mur d'acier, et même il rompit une fois pour déplacer son adversaire qui avait l'avantage du terrain.

L'Anglais crut qu'il avait peur et qu'il se troublait; ce fut sa perte: au moment où il portait à fond un coup droit, de force à traverser une portecochère, Campfort, toujours l'épée tendue, fit un léger saut de côté; l'Anglais s'enferra jusqu'à la garde.

Il tomba lourdement: la colère de Campfort s'était évanouie avant que le corps de son adversaire eût touché terre.

—Je suis désolé! dit-il en le prenant dans ses bras avec précaution pour le coucher appuyé contre un arbre... il l'a voulu... qu'en pensez-vous, docteur?

Le chirurgien secoua la tête en "auscultant" la poitrine du blessé.

—Je ne sais que dire, répondit-il; le sang qui coule m'empêche de savoir si les poumons sont atteints.

—Messieurs, reprit Campfort, le temps me presse; je suis attendu. Recevez mes saluts: vous me rendrez cette justice, que je n'ai point été l'agresseur, et que je me suis loyalement défendu... Dieu m'aidera.

—Moi, que je n'aurais pas voulu faire couler son sang, il s'éloignait vivement, lorsque son adversaire, le grand et gros homme, le rap-

peut, une piqûre seulement, alors que vous pouviez me tuer, je vous en garde reconnaissance et pour preuve, voici un bon avis: Courez au port et informez-vous de la "grande chaloupe". Ne me questionnez pas, ajouta-t-il en voyant Campfort préparer une interrogation, je ne vous répondrais pas: mieux vaut pour vous, faire jouer les jambes que la langue: apprenez que nous avons reçu cent guinées chacun, pour vous retarder d'une heure... au moins. Adieu.

Campfort, saisi de mille craintes, s'élança vers le port... l'heure, cette heure fatale, était accomplie moins quatre minutes.

CHAPITRE XI

ENTRE LA COUPE ET LES LEVRES — "COMPTE JUSQU'A CENT, PARISIEN!"

Campfort eut beau courir; lorsqu'il arriva sur le port, une grande chaloupe, s'éloignant à force de rames, commençait à disparaître dans la brume; elle portait un pavillon dont les couleurs ne pouvaient être distinguées. Campfort demanda à un marinier quels passagers elle avait embarqués.

—"Eh doncque!" répondit cet homme, qui était provençal, vous ne savez donc pas la grande nouvelle?

—Quelle nouvelle?

—"Ah! bagasse!" il y a eu "mistraou" ici tout à l'heure: les Anglais ont embarqué par force une jeune dame, sa fille et ses domestiques... mais les domestiques, "malhérou! ils ont" fait résistance comme des coqs... "unn pétitt!" il y a mis en morceaux trois "goddam"; il s'est "bien défendu le pétitt!" il y a aussi un mauricaud dont les poings "ill" marchaient comme "unn" roulement de "tambour!"... ah! mais oui! "que je dis"...

—C'est Mme de Reillière, s'écria Campfort.

—Vous l'avez dit, mon homme, reprit le Provençal; on criait ce nom, par ci, par là... on appelait aussi M. Georges... la petite demoiselle "ill" criait beaucoup ce nom...

—As-tu une barque? demanda Georges en serrant les poings.

—Oui, maître! répondit le marinier, et une fine coque; voyez-moi ça, ajouta-t-il en montrant un canot effilé qui se balançait amarré au quai.

Campfort, sans mot dire, prit l'homme sous son bras, sauta dans l'esquif, rompit l'amarré, et saisissant deux rames, fit bondir la barque sur les flots.

—Fais comme moi! mort et tonnerre! rugit-il aux oreilles du Provençal ahuri... nage! matelot! nage! ou je te casse en morceaux, foi de Campfort.

—"Eh doncque!" murmura le marinier en prenant ses rames; il n'y avait pas besoin de tant crier; "bagasse!" votre nom "ill" suffisait, je le connais "bienn".

Sous les furieux efforts des deux rameurs, le canot vol sur les vagues qu'il coupait comme un boulet de canon. Bientôt on gagna de l'avance sur la chaloupe; au bout de quelques minutes, on n'en était plus qu'à deux cents brasses; Campfort ralentit un peu:

—Suivons-la maintenant, toujours à la même distance.

Puis, il ajouta:

—N'as-tu pas dans quelque coin, une vareuse et un pantalon de marinier à me prêter?

—Prenez, là sous le banc, maître: il y a mes habits des dimanches... mais bah! "ill" sont pour vous tout de même.

—Merci, mon brave, dit Campfort en revêtant le costume; tiens: je remplace tes vêtements par les miens; n'oublie pas de regarder dans mes poches, tu y trouveras une pièce de quarante-huit francs, elle t'appartient. Si tu ne me revois pas, tu porteras mes habits au premier capitaine de la marine royale française qui passera ici, et tu lui diras qu'à sa dernière promenade sur l'eau avec toi, "Georges Campfort le volontaire" t'a remis cet héritage, pour qu'on te le paie en beaux louis d'or, et qu'on le solde aux Anglais en bons boulets de fer rouge.

—Qu'allez-vous donc faire? "malhérou!" un coup de votre tête?

—Justement! dit Georges avec un sourire; mais nous approchons d'un navire anglais... lest! dans les eaux de la chaloupe, au point de l'aborder!... je monterai avec eux dans le vaisseau; tu feras ce que tu voudras ensuite.

Tout se passa au gré de Campfort: la mer était houleuse, le jour sombre et naissant à peine quand la chaloupe accosta le vaisseau. Personne ne remarqua son canot, qu'on aurait pu, d'ailleurs, prendre pour une barque de pêcheur. Au moment où les gens de la chaloupe hâlerent sur le câble qu'on leur avait jeté du vaisseau, Georges profita de la secousse et du tumulte momentané qui en résulta, pour

s'élançer comme un poisson volant sur l'arrière de l'embarcation et se confondre, grâce à son costume, parmi les hommes de manœuvre.

Ainsi inaperçu, il s'approcha de Mme de Reillière et le coeur lui battit en la voyant couchée sur un banc, presque évanouie, à côté de Blanche en pleurs! Le Parisien et Jocko étaient étendus par terre ficelés littéralement comme des ballots. Mais ce qui surprit Georges, ce fut de voir aussi Probado lié plus étroitement encore, si la chose eût été possible, et, à côté de lui, la cassette, la précieuse cassette de Mme de Reillière.

Cependant, il se garda bien de rien dire, s'élança agilement un des premiers sur le navire, et attendit dans l'ombre qu'on eût hissé à bord les prisonniers et les prisonnières.

Au bruit de leur arrivée, les officiers anglais accoururent pour les recevoir: le commodore Ford (car c'était son vaisseau-amiral) présenta la main à Mme de Reillière:

—Madame, lui dit-il respectueusement, je vous supplie de me pardonner si je deviens votre hôte par force majeure et peut-être contre votre gré; nous obéissons tous ici à des ordres souverains...

A ces mots, le commodore se découvrit; tout son état-major l'imita:

—Veillez, madame, nous regarder tous, moi surtout, comme vos bien humbles serviteurs... vos moindres désirs seront des ordres. Vous plaît-il que je vous conduise à vos appartements?... Votre femme de chambre et vos trois domestiques seront logés dans vos deux anti-chambres. Qu'on délie ces braves gens! ajouta le commodore.

Aussitôt les liens tombèrent; mais les trois hommes demeurèrent immobiles, en proie à un morne et furieux désespoir.

—Indiquez-moi mon cachot! monsieur, dit Mme de Reillière d'un ton glacial.

Le commodore voulut répliquer.

—Assez, monsieur! reprit Mme de Reillière... un prisonnier a le droit de ne pas écouter son geôlier. Vous êtes le plus fort ici, mais aussi le plus lâche et le plus vil... le son de votre voix souille des oreilles françaises.

Le commodore s'inclina en poussant un profond soupir et montra le chemin à Mme de Reillière.

—Noble et courageuse femme! se disait Campfort qui, dans un coin, armé d'une hache, se débattait entre mille résolutions terribles... Je suis là... moi! et je me montrerais digne de vous!

Dès qu'elle eut disparu sous l'entrepont, il se glissa à sa suite.

Probado, le Parisien et Jocko, restés sur le tillac, au pied du grand mât, se rapprochèrent instinctivement l'un de l'autre et tinrent conseil; mais aucune idée praticable ne se présenta à leur imagination désolée.

—Ah! si monsieur Georges nous savait ici! murmura Probado en se frappant le front...

—Si!... si!... grommela le Parisien avec humeur... avec des si!... nous ne ferons rien maintenant; descendons à notre trou, je veux vous parler... seuls... j'ai un projet!

Les trois amis descendirent lentement à ce qu'ils appelaient "leur trou"; c'était une petite cabine munie de trois hamacs, et dont la porte faisait face à celle de l'appartement préparé pour Mme de Reillière. Un corridor, passant entre eux, conduisait à la chambre du commodore, qui occupait toute cette partie du navire. A l'extrémité opposée étaient des logements des officiers. Le capitaine de vaisseau, servant de second au commodore, s'était provisoirement installé sur un lit de camp chez ce dernier, car on avait pris son logement pour Mme de Reillière.

Tout cela était un peu sombre, peu fréquenté par les matelots, et assez solitaire à certains moments. Le Parisien, qui connaissait l'agencement intérieur des navires de guerre, avait fondé là-dessus l'espoir d'une évasion ou de quelque coup hardi. Après un court examen du local, les trois camarades se mirent à comploter ensemble.

Mais ils avaient été devancés par Campfort. Ce dernier, avec une adresse féline, s'était glissé jusqu'à la chambre du commodore et avait trouvé moyen de se blottir dans un coin. Là, prêt à tout, il attendait une occasion favorable.

Après être remonté sur le pont et avoir donné quelques ordres, le commodore revint dans sa cabine, accompagné de deux officiers, le capitaine et le lieutenant de bord.

Dès qu'ils furent entrés, Ford ferma la porte à clef, fit retomber la portière pour mieux amortir le bruit de la conversation, et se mit à causer à voix basse. Après avoir parlé de diverses mesures qu'il convenait de prendre, il leur dit:

(A suivre)



POUR RIRE

Mme Joyal — Que pensez-vous d'un homme qui enterre une femme et trois enfants et qui s'amuse au théâtre le même soir.

Mme Coeurtendre — Oh! la brute...

Mme Joyal — Non; celui-là était un entrepreneur de pompes funèbres.

Dans un magasin :

—Je voudrais une paire de gants.

—Quel est votre numéro ?

—3,573 .

—Est-ce de naissance que vous avez toutes ces infirmités ?

—Non, madame, c'est par accident.

—Général, dites-moi ce qui vous a le plus frappé dans vos campagnes ?

—Madame, c'est un éclat d'obus.

Pourquoi les pages d'un livre sont-elles comme les jours d'un homme? Parce qu'elles sont toutes comptées.

Ce n'était pas ma soeur, ni mon frère, mais l'enfant de mon père et de ma mère, qui était-ce? Moi-même.

—Et votre mari ?

—Hélas! pas mieux... la fièvre augmente...

—Ne vous désolez pas tant, tout augmente depuis le nouveau tarif.

Les domestiques :

—Alors, vous voulez me quitter Juliette ?

—Oui, madame !

—Mais quel est le mobile qui vous pousse à cela ?

—Oh! madame, ce n'est pas un mobile, c'est un pompier.

Retour de voyage :

Le petit vicomte — Joseph, il ne s'est rien passé pendant mon absence ?

Joseph — Si monsieur... le tailleur de monsieur n'est pas venu présenter sa facture.

Premier docteur — Notre patient dit qu'il a une peur bleue de mourir riche.

Deuxième docteur. — Oui! Envoyons-lui donc nos comptes ensemble.

Le petit Paul a été emmené à la campagne par le père. Il ne cesse de poser des questions.

—Qu'est-ce que c'est ça, papa ?

—C'est de l'orge.

—Et ça ?

—De la betterave qui sert à faire du sucre.

L'enfant réfléchit un moment, puis :

—Dis donc papa, si on plantait la betterave dans le même champ que l'orge... Est-ce qu'il pousserait des sucres d'orge ?

Une dame, très insolente, monte en tramway :

—Conducteur, s'écrie-t-elle impérieusement, vous m'arrêterez telle rue, tel numéro.

Le conducteur saluant avec politesse :

—A quelle étage, madame ?

L'homme est un être pensant.

Parfait ! Et la femme ?

Un être... dépensant.

Mesdames, pardon.

Pensée d'un sage :

—Les gens d'esprit ont toujours quelque bêtise à dire.

—Savez-vous les gens qui aiment à être indisposés ?

—Non.

—Les Malais, parce qu'ils adorent les Malaises.

Les Américains ont parfois l'ironie charmante.

Un millionnaire de Boston, M. Coates, qui est arrivé à l'âge avancé de 83 ans sans avoir jamais pris de médicaments, a eu la singulière fantaisie de faire faire par les pharmaciens tous les remèdes qui lui ont été prescrits par ses médecins et les a soigneusement conservés dans des armoires.

Il a de la sorte, 1900 bouteilles et flacons, 1370 boîtes de poudres, et 870 boîtes de pilules.

M. Coates léguera sa collection à l'Université de Boston.

Arthur — Oui, je crois que Julie m'aime beaucoup. C'est une chère enfant, elle a un grand cœur.

Henri — Un cœur grand comme un tramway de Montréal, toujours de la place pour un de plus.

Le veuf qui tient absolument à regretter sa défunte épouse n'a qu'une chose à faire pour arriver à ce résultat: Se remarier.

Au tribunal :

Le prisonnier — Comment peut-on m'accuser de faux? Vous voyez que je ne sais pas signer mon nom.

Le juge — Qu'est-ce que ça fait? Ce n'est pas votre nom que vous êtes accusé d'avoir signé, c'est le nom de l'autre.

Client, dans un restaurant — Puis-je voir le propriétaire ?

Garçon — Regrette beaucoup, monsieur, il vient justement de sortir pour prendre son lunch.

—Maman, est-ce que les animaux savent leur nom ?

—Mais non.

—Oh! tant mieux, parce que ce serait bien ennuyeux pour les petits serins.



UNE EFFRAYANTE HISTOIRE DE REVENANTS



La main forcée

Le milliardaire Carnegie est, comme on le sait, un grand collectionneur d'autographes. Désirant posséder quelques lignes de l'écriture d'Ernest Haeckel, le célèbre naturaliste allemand, il chargea un étudiant d'aller présenter sa requête.

Et voici quel autographe donna le savant :

“Ernest Haeckel exprime à Andrew Carnegie sa vive reconnaissance et lui accuse réception du magnifique microscope Zumpt qu'il a bien voulu offrir au laboratoire de biologie de l'Université”.

M. Carnegie tenait enfin son autographe; il s'empressa “d'offrir” le microscope demandé.



Entre méridionaux :

—Les gens de chez nous sont si bavards que, quand ils meurent, on ne leur ferme pas les yeux, mais la bouche...

—Et encore, n'y réussit-on pas toujours.

Coquetterie punie

Mme Tableau, qui est plus près de la cinquantaine que de la quarantaine, minaude auprès d'un de ses invités, jeune substitut nouvellement arrivé dans la sous-préfecture.

La conversation s'engage. Mme Tableau arrive à parler de ses succès mondains et attend des compliments. L'invité se tient sur une prudente réserve. Mais Mme Tableau revient à la charge :

—Vous n'ignorez pas sans doute que je fus surnommée ici “la belle Hélène”; d'ailleurs, permettez-moi de vous montrer le portrait qu'un photographe a fait de moi quand j'étais jeune fille.

L'invité, n'y tenant plus devant tant de prétention, répond brutalement :

—La photographie était donc déjà inventée ?



Pourquoi le roi est-il semblable à un livre? Parce qu'il a des pages.

Le gendre féroce

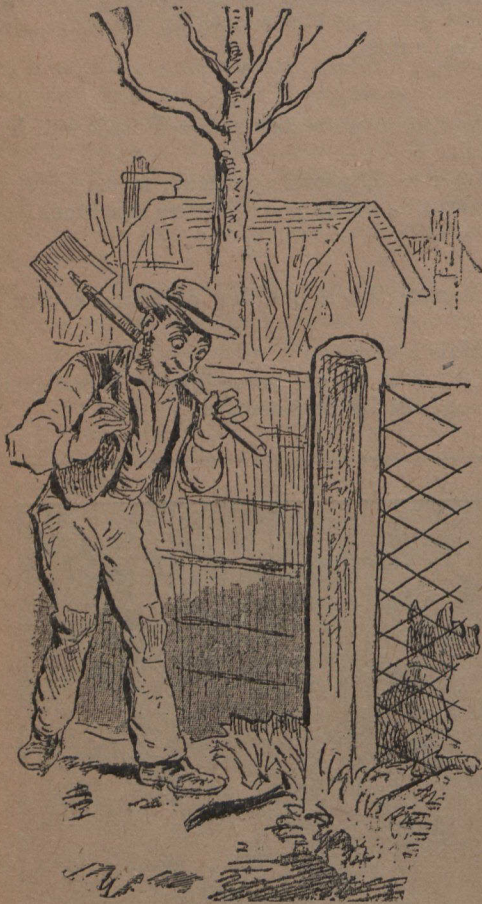
Lenosseur, le mondain décaqué bien connu, est enfin décidé à convoler en justes noces avec une riche héritière de province.

Il se présente chez son notaire pour régler les dernières dispositions du contrat.

Le noble tabellion fait valoir aux yeux de son client tous les avantages pécuniaires qu'il peut tirer de son mariage :

—La fille est unique, les parents, riches propriétaires terriens, sont âgés et la dot qu'ils donnent à leur fille est en terres, un véritable placement de tout repos.

—La dot est en terres? Je ne vous cacherais pas, réplique Lenosseur, que j'aimerais mieux que ce fût la famille.



Tiens, une vipère !...



...Tuons-le, c'est un reptile dangereux.



!!!!!!i!!!

Manuel du gaffeur myope

Le parfait gaffeur rencontre un de ses amis avec sa femme :

—Je suis on ne peut plus ennuyé, j'ai oublié mon pince-nez et je n'y vois rien. Dites-moi donc, je vous prie, quelle est cette dame si mal habillée qui est non loin de vous ?

—C'est ma femme !

—Oh! je vous demande pardon ! Et cette jeune fille qui a l'air d'une queue de billard roulée dans une serviette, là, à gauche ?

—C'est ma fille !

—Toutes mes excuses, cher monsieur, j'y vois si mal. Mais dites-moi donc quel est cet individu à l'allure si bête et aux grandes oreilles, juste en face de moi ?

C'est votre propre personne que vous voyez dans la glace, mon her.



Sentinelle :

—Halte-là! Qui vive!!

—Estafette.

—Mais, ce n'est pas ma fête, c'est le 4 mars.

Préface et Préface

Un avocat défend son client qui est accusé d'avoir commis un vol pendant la messe.

—La preuve, dit-il, qu'il est innocent du crime qu'on lui impute, c'est qu'il a assisté à cet office.

—Mais, dit un accusateur, cela ne prouve rien. S'il est arrivé en retard.

—Non, monsieur, mon client n'est pas arrivé en retard. Quand il est entré dans l'église, le prêtre n'en était pas encore à la préface!

Le pauvre avocat n'était pas fort en liturgie. Il croyait que la préface était au début de la messe, comme la préface d'un livre est au commencement du volume.



Joe — Voici mon tailleur, mon vieux.

Charles — Allons-nous traverser la rue.

Joe — Non. Courons.



Chez le coiffeur :

—Comment monsieur veut-il que je lui coupe les cheveux ?

—Sans me parler.

Entre Français et Anglais

Le Français — La langue anglaise est la plus bizarre de toutes pour la prononciation : ainsi vous écrivez Shakespeare, et vous prononcez Cheqspir.

L'Anglais — Aïh! le vôtre il être beaucoup plus bizarre; vô écrire “élastique” et vô prononcez caoutchouc.



La vie d'aujourd'hui :

Deux amis se rencontrent.

—Qu'est-ce tu deviens ?

—Je suis notaire; et toi ?

—Médecin et précisément je cours chez un client.

—Ah! très bien!... Quand il sera à point, pense à moi pour le testament.



Dialogue conjugal :

—Je voudrais être une étoile, dit madame.

—Je voudrais que vous en fussiez une, répond monsieur en étouffant un bâillement.

—Et pourquoi ce souhait ?

—Parce que la plus proche de nous est distante de onze millions sept cent soixante mille milles.

Recettes du déjeuner — La poule au pot

Tout le monde connaît le souhait que formait Henri IV; il eût désiré, aimait-il à dire, que dans chaque famille de France et de Navarre, on mit la poule au pot une fois par semaine.

Ce vœu du grand roi, dont le nom est resté si populaire, est généralement mal compris, de nos jours: on croit qu'il s'agit d'une vieille poule à utiliser en potage; ce n'est pas cela du tout. Le bon Béarnais, fin gourmet, souhaitait un vrai régal hebdomadaire à chacun de ses sujets.

Nombreuses sont les personnes qui, par curiosité, se risquent à confectionner un potage à la vieille poule, dans leur erreur sur la légende, et trouvent ensuite que cet apprêt n'a rien de merveilleux.

Voici donc la recette de la vraie poule au pot, c'est-à-dire à la mode de Béarn, que j'ai habitée pendant plusieurs années.

Ayez: une poule, ni trop jeune ni trop vieille (environ deux ans); — une barde de lard assez grande pour l'envelopper.

Pour garnir intérieurement la poule. — Cent cinquante grammes de jambon cru (de Bayonne, de préférence) le foie de votre poule; trois oeufs entiers; une belle gousse d'ail; du persil, environ dix grammes; échalote, vingt grammes; une feuille d'estragon (très peu); de la mie de pain, environ trente grammes; trois cuillerées de lait; sel, poivre, muscade. — Nota: Si votre jambon est trop maigre, achetez, en outre, un peu de lard gras.

Pour faire cuire la poule. — Trois pintes d'eau; carottes, de cent cinquante à deux cents grammes; navets, cent grammes; blancs de poireaux, trente grammes; un oignon de grosseur moyenne, piqué d'un clou de girofle; une petite gousse d'ail; une branche de céleri; sel.

Pour le potage. — Riz Caroline, de cent cinquante à deux cents grammes, selon que l'on aime ce potage plus ou moins clair.

Matériel de la cuisinière. — Marmite d'une contenance de six pintes; hachoir; petit saladier ou terrine pour battre les oeufs; cuiller en bois à long manche; caserole, pour l'apprêt particulier du riz; passoire fine; écumoire.

Vin à servir de préférence. — Dans les Pyrénées, c'est le Jurançon rouge qui accompagne la poule au pot; mais, ce vin étant d'une authenticité introuvable hors du pays, on le remplacera par un Bordeaux généreux, plutôt vieux, mais pas trop.

Préparation de la poule.

La poule ayant été plumée: il faut d'abord la flamber; puis la vider; ensuite, il s'agit de la farcir; enfin, on la bardera.

Telles sont les opérations préliminaires. La flambée et le vidage, surtout, sont d'une pratique tellement courante, qu'il semble inutile de les décrire en détail au début d'une recette de ce genre. Mon opinion est, au contraire, qu'on ne saurait trop rappeler cette leçon, ne serait-ce qu'à l'intention des cuisinières débutantes.

Pour bien flamber. — Ne flambez pas votre volaille au moyen de papier brûlé; c'est une très mauvaise méthode, attendu qu'en opérant ainsi on noircit la bête. On peut flamber au feu du fourneau, mais alors très légèrement.

Le meilleur procédé est la flambée à l'esprit-de-vin; c'est celui qui donne des résultats parfaits, à la condition d'avoir du bon alcool.

Pour flamber votre poule, il faut la prendre par le cou et les pattes, avec les deux mains, et présenter tour à tour les surfaces aux flammes de la lampe à alcool. Cette opération a pour but de brûler les derniers restes de plumes et de duvets et de faire sortir de la peau les bouts des tuyaux qu'on n'a pu arracher avec les mains, lorsqu'on plumait.

Après la flambée. — Essayez délicatement la poule sur un linge blanc très doux, de manière que la peau ne soit nullement écorchée; un vieux linge, bien propre, fait parfaitement l'affaire. Alors, coupez les pattes à la hauteur du genou, et mettez de côté ces bouts de pattes.

Pour bien vider. — Commencez par fendre la peau du cou, dans le sens de sa longueur et sur le devant; puis, écarter-la, et enlevez le "jabot", c'est-à-dire cette poche — premier estomac des volailles et autres oiseaux — dans laquelle le grain séjourne avant d'être digéré.

Cela fait, introduisez l'index dans le vide que vous venez de pratiquer, et enlevez les deux boyaux qui se présentent sous votre doigt.

Après quoi faites, avec un couteau fin et pointu, une légère incision à côté du croupion, de façon à opérer une petite ouverture par laquelle vous retirez les intestins, ainsi que le foie et le gésier. — Tout particulièrement, le foie doit être retiré avec une infinie précaution, afin de ne pas crever la poche à fiel, que vous devez ensuite détacher du foie en la coupant délicatement avec des ciseaux. — Quant au gésier, fendez-le, ouvrez-le, et nettoyez-le; vous

le mettez alors de côté avec les bouts de pattes.

Voilà une poule vidée proprement. Observation. — Il est très important de savoir bien vider une volaille; car c'est une besogne qu'il vaut toujours mieux faire chez soi, si ennuyeuse qu'elle puisse être. S'en rapporter au marchand de volailles est une faute, à mon avis.

Maintenant, faire un hachis. — 1o Coupez en petits morceaux, très menus, le foie de la poule, ainsi que le jambon (cent cinquante grammes) et le lard gras, lequel ne doit être ajouté qu'en cas de besoin, si le jambon est trop maigre.

2o Cassez trois oeufs frais dans un petit saladier. Avec une fourchette, battez-les légèrement. — Salez à peine, poivrez assez bien, selon le goût; mettez un peu de muscade râpée, très peu, infiniment peu.

3o Epluchez de l'échalote, vingt grammes, et hachez. Epluchez une belle gousse d'ail, cinq grammes, et hachez-le avec du persil, dix grammes, et très peu d'estragon.

4o Dans trois cuillerées à soupe de lait froid, faites tremper trente grammes de belle mie de pain rassis (pain blanc de la veille).

5o Dans le saladier, ajoutez aux oeufs battus et assaisonnés cette mie de pain au lait, ainsi que le hachis d'échalote, ail, persil et estragon. Avec une fourchette, pétrissez bien tout cela, de façon à obtenir un mélange parfait, qui constitue une sorte de farce.

Farcir la poule. — Il faut d'abord recoudre la poule, sauf vers le croupion, où vous laissez une ouverture suffisante pour faire entrer le hachis que vous venez de préparer.

Introduisez cette farce à l'aide d'une cuiller en bois. — De temps en temps, secouez la poule, de façon à faciliter la descente du hachis dans le vide intérieur. — Si, malgré cela, l'introduction de la farce ne se faisait pas aisément, vous pouvez la forcer, au moyen du manche de la cuiller de bois.

Lorsque votre poule est farcie, finissez de recoudre la peau.

Barder la poule. — Avec une large barde de lard, enveloppez la poule; maintenez cette barde au moyen de petites ficelles, pas trop serrées, simplement attachées.

Par l'effet de cette barde, votre volaille conservera, malgré la cuisson, sa belle blancheur de chair.

La cuisson de la poule.

Cette cuisson, qui dure deux heures et demie en tout, à partir du moment de l'ébullition du liquide, se divise en deux périodes distinctes, dont la première précède la mise des légumes dans la marmite.

Le choix de cette marmite est important. La première heure de cuisson. — Il vous faut une marmite à pot-au-feu, pas trop grande, d'une contenance de six pintes environ, afin que trois pintes d'eau y étant mis, couvrent bien la poule; un ustensile bas et large, dans lequel la poule ne serait pas couverte par la même quantité d'eau, ne ferait pas l'affaire. Si j'insiste sur ce point, c'est par expérience; il est essentiel. Il faut, de toute nécessité, que l'eau couvre la poule à une bonne hauteur, et il est non moins nécessaire que la quantité d'eau indiquée par ma recette ne soit pas augmentée. — Par conséquent, ne croyez pas que la forme du récipient soit sans importance; c'est une marmite à pot-au-feu (capacité de six pintes) qui est indispensable, et non pas un autre ustensile d'autre forme, de contenance plus ou moins différente, où la poule dépasserait le niveau du liquide.

Ceci étant bien entendu, voici comment la cuisson doit commencer à se faire:

Dans la marmite à moitié pleine (trois pintes d'eau), et placée sur un bon feu, mettez les bouts de pattes et le gésier proprement; laissez ainsi jusqu'à ébullition.

Lorsque l'eau bout, mettez la poule, qui doit bien baigner dans l'eau; puis, attendez que l'ébullition recommence.

Alors: 1o écumez avec soin; 2o salez modérément; 3o retirez la marmite sur le coin du fourneau. Votre cuisson de la poule doit se faire tout doucement, mais en étant néanmoins un peu plus forte que celle du pot-au-feu.

Laissez cuire ainsi pendant une heure, en ayant soin que le couvercle ne recouvre pas complètement la marmite.

Pendant cette cuisson. — Epluchez les légumes qui doivent participer tout à l'heure à la cuisson:

Carottes, cent cinquante à deux cents grammes; navets, cent grammes; poireaux, assez pour que les blancs, à mettre seuls, vous fournissent un poids de trente grammes (le vert des poireaux risquerait de donner un goût d'amertume); un oignon, que vous piquez d'un clou de girofle; une branche de céleri.

Prenez encore une gousse d'ail, petite; mais ne la pelez pas. Coupez les carottes et les navets en quartiers, dans la longueur du légume; ce qui vous permettra de les

saisir facilement, quand ils seront cuits.

Après une heure de cuisson. — La cuisson de votre poule farcie ayant marché à petit frémissement durant une heure, mettez dans la marmite les légumes ci-dessus, que vous venez de préparer.

Laissez continuer la cuisson, toujours lente, pendant une heure et demie encore, le couvercle de la marmite étant laissé jusqu'à la fin dans une position fermant incomplètement, pour faciliter l'évaporation.

Comment se fait le potage.

La Poule au Pot est un apprêt qui fournit, au même repas, un potage et un mets; le potage se fait au riz.

Le choix du riz. — Je recommande absolument l'emploi du "Riz Caroline"; car, pour les apprêts culinaires, le riz ne doit pas être acheté au hasard, et celui-ci est, sans aucune comparaison, le meilleur pour les potages (comme aussi pour les entremets et les gâteaux). Le Riz Caroline, au grain allongé, d'un beau blanc légèrement bleuâtre, se reconnaît encore à ce signe très caractéristique qu'il possède, comme l'albâtre, une demi-transparence. — Il ne faudra donc pas prendre du Riz Romain, au grain plus gros et beaucoup moins blanc, qui convient plutôt pour le rizotto, les apprêts au gras, garnitures de volaille, fonds de gratin, etc., et encore moins du Riz Patna, dont le grain est plus long, plus mince et un peu moins blanc que celui du Riz Caroline, et qui est la variété préférable pour les pilaus, ainsi que pour les apprêts au kari et à la créole.

Laver le riz. — Tandis que la cuisson de la poule se continue, mettez dans de l'eau froide votre riz (cent cinquante à deux cents grammes), et procédez à son lavage. Pour bien faire, il faut le laver à plusieurs reprises, et chaque fois en le frottant entre vos mains. En opérant ainsi, vous obtiendrez un résultat important, qui est celui-ci à la cuisson, votre riz ne fera pas "colle", ne deviendra pas pâteux. Or, rien n'est plus fâcheux à servir, qu'un riz empâté.

Le riz étant lavé, jetez-le dans une passoire, et, une dernière fois, faites couler de l'eau au travers. Puis, laissez-le s'égoutter.

La cuisson du riz. — Une demi-heure avant d'avoir à servir, prenez dans la marmite un demi-litre du bouillon de la poule, en ayant soin de prélever cette partie du bouillon sur le dessus, parce que là il n'est plus gras.

Passez ce bouillon bouillant à une passoire fine, en tenant la passoire au-dessus d'une casserole assez grande; mettez cette casserole sur un bon feu. — Jetez dans ce bouillon votre riz égoutté, pour le faire "crever". Puis, dès que l'ébullition aura repris, retirez la casserole sur le coin du fourneau, de façon que la cuisson du riz se fasse en mijotant tout doucement.

Au fur et à mesure que le riz crève et gonfle, ajoutez du bouillon de la poule, toujours passé à la passoire fine, mais peu à peu, par petites quantités, jusqu'à ce que ce potage se trouve clair au point convenable, selon le goût.

Goûtez; et, si besoin est, augmentez l'assaisonnement: sel et poivre, ou l'un des deux seulement, selon le cas.

Le poivre. — Au sujet du poivre blanc en poudre, n'oubliez jamais qu'il est important de l'employer fraîchement moulu, et qu'il vaut toujours mieux, quand cela est possible, le mettre vers la fin de l'apprêt. En effet, le poivre blanc a le défaut de se détériorer quelque peu à la cuisson; s'il cuit trop longtemps, il perd presque tout son arôme, et il ne lui reste guère que l'acreté. — Il est utile aussi d'avoir chez soi un petit moulin à poivre et d'acheter le poivre en grains; car le poivre en poudre, pris chez l'épicier, n'est pas toujours pur, attendu qu'étant pulvérisé, il se prête trop facilement aux fraudes, lesquelles, au surplus, sont difficiles à reconnaître, à moins de se livrer à un long et ennuyeux examen au microscope.

Service de la poule au pot.

Le service comporte le potage au riz et la poule bouillie, qui doivent paraître sur la table en même temps.

Versez dans une soupière le riz, plus ou moins clair, comme il vient d'être dit. Sur un grand plat rond, couchez la poule (débarrassée ou non de sa barde), et disposez tout autour les quartiers de carottes et de navets, ainsi que les blancs de poireaux, mais rien de plus.

Nota. — Le bouillon qui restera sera très bon le lendemain en Soupe au Pain Grillé.

Tout étant prêt ainsi, servez la soupière et le plat. Sur table. — La poule au pot se découpe comme le poulet rôti. Quant à la farce, réellement exquise, qui garnit l'intérieur, on la détaille en tranches aussi minces qu'il est possible de les couper.

JEANNE SAVARIN.

Calmez ces douleurs

Une seule application de

NERVOL

sera suffisante pour guérir

Maux de Dents, Maux de Tête, Névralgies, Sciatique, etc.

En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de 25c

John T. LYONS
8 Bleury, Montréal

Restaurateur du Sang

de Z. BRABANT

Composé de racine de la précieuse plante de Ginseng d'Azone et d'Extrait de Morrhuele

Au moyen d'études sérieuses et après un long travail sur les effets merveilleux des rayons X. M. Z. Brabant vient d'ajouter une nouvelle puissance curative à son Restaurateur du Sang en le soumettant aux rayons X. c'est-à-dire en Radio-Activant en fait le tonique stimulant le plus puissant pour guérir la Dyspepsie, sous toutes formes, Anémie, Chlorose, Phtisie, Rhumatisme, Faiblesse des poumons, Asthme, Dyssenterie, Maladie des Reins et de la Vessie, Vomissements, Epuise-ments nerveux, Fièvres Lentes, Indigestion, Hydrophobie, Petite Vérole, Scrofule, Dartres, Syphilis, Débilité causée par les travaux excessifs du corps et de l'esprit ou par les excès. Pertes, Convalescence, Beau Mal, Affections intestines, etc. Afin de donner l'avantage aux malades d'essayer ce précieux remède, je le vendrai d'ici au premier juillet 1906, à moitié prix, 50 cents la bouteille de 4 onces. Ce remède peut se mettre dans une chopine de vin ou une chopine d'eau; un verre à vin avant les repas.

CONSULTATIONS GRATUITES

Tél. Bell Main 2364

2141, NOTRE-DAME

Près rue Murray



LA BALANÇOIRE "EAGLE" pour JARDINS

Tout le monde devrait jouir du repos parfait et du confort que procure LA BALANÇOIRE "EAGLE" POUR JARDINS.

Elle balance parfaitement, se déplace horizontalement, ce qui procure beaucoup de plaisir et de bien-être à ceux qui l'occupent, sans l'excitation du danger.

Elle est construite comme un pont avec la meilleure qualité d'acier au carbone; ses sièges sont en lattes de bois franc.

Barres mobiles au-dessus des sièges.

DIMENSIONS: 8 pds 6 pcs de long, 5 pds 6 pcs de large, 7 pds 4 pcs de hauteur. Poids: 180 livres.

PRIX, (complète) \$15

Ecrivez pour avoir nos catalogues, gratis. Ontario Wind Engine and Pump Co., Ltd. 238, rue Saint-Paul, Montréal

EAU des CARMES BOYER

SOUVERAINE

CONTRE:

Vertiges, Maux de Tête, Évanouissements, Dysenterie, Digestions pénibles, Influenza, Congestions.

Agents: ROUGIER Frères, 1507, R. Notre-Dame, Montréal

LES ANIMAUX ET LA CHALEUR

Ce qu'on entend par... l'estivation

Le mot hibernation (on dit aussi hibernation) est un terme tombé dans le langage courant; il éveille, dans l'esprit du lecteur, l'idée de la marmotte et de tant d'autres êtres qui se défendent contre les grands froids en se plongeant dans un sommeil léthargique.

Mais le mot estivation est moins souvent employé, bien qu'il exprime une idée analogue. Cela tient à ce que nos climats sont trop tempérés pour que les animaux de notre zone aient à se défendre autant contre la chaleur que contre le froid.

Il n'en est pas ainsi dans d'autres régions du globe, comme nous allons vous le montrer.

* * *

Ceux des lecteurs de l'Album Universel qui jouissent d'une heureuse mémoire savent déjà l'étrange phénomène qu'est l'estivation. Dans nos "Curiosités Naturelles", nous avons eu l'occasion de parler d'un poisson très commun aux Indes anglaises et en Australie qui, l'été venu, s'enfouit dans la vase des lacs et des rivières.

Sous le soleil torride, dans les périodes de grande sécheresse, les eaux ne tardent pas à s'évaporer. Le poisson mourrait si la Nature ne l'avait puissamment armé contre ce danger périodique.

La vase se solidifie autour de lui. Bientôt, il se trouve enfermé hermétiquement dans un bloc compact. Ses fonctions physiologiques se trouvent suspendues, comme il arrive pour la marmotte des Alpes: il dort, et c'est là le phénomène de l'estivation.

Viennent les premières pluies, le poisson commence à revivre; bientôt, la terre détrempée s'entr'ouvre; le dormeur passe la tête par les fissures de son enveloppe. Il l'abandonnera dès que l'eau, autour de lui, sera assez abondante pour lui permettre de s'ébattre dans son élément de prédilection.

Ces mœurs étranges sont rares parmi les animaux d'une organisation supérieure. A la vérité, on ne connaît jusqu'ici qu'un seul mammifère qui "estive". C'est le tenrec de Madagascar, un proche parent de notre hérisson.

Ce petit animal fouisseur se creuse un trou très profond dès la fin de la saison des pluies. C'est là qu'il se retire quand la chaleur devient insupportable; il y passe environ trois mois, plongé dans un sommeil léthargique.

Certains auteurs croient que son sommeil n'est pas complet, qu'il se réveille de temps en temps pour grignoter quelque racine, préalablement déposée dans son terrier. Mais cette opinion ne paraît pas justifiée. Des tenrecs, capturés au fort des chaleurs, ont pu être jetés à terre et torturés sans qu'on leur arrachât un cri ou même un mouvement.

On a prétendu aussi qu'un autre mammifère, le rat-nu du Somaliland, cette taupes des sables, serait également un "estivateur". Nous sommes d'un avis contraire. Dans les régions les plus torrides du Somaliland, au cœur de l'été, des explorateurs ont retrouvé au matin des traces indéniables du passage de ce petit mammifère.

Jusqu'à plus ample informé, le tenrec est donc le seul animal supérieur qui ait découvert le moyen de lutter efficacement contre la chaleur et contre la soif.

Mais les autres catégories du règne animal vont nous offrir de nombreux cas d'estivation.

En Afrique et dans les régions les plus chaudes de l'Amérique du Sud, on trouve plusieurs espèces de reptiles qui se plongent, durant l'été, dans un sommeil léthargique. Dans les "llanos", ou plaines du Vénézuéla et de la Colombie, plusieurs espèces de tortues de terre ou de rivière s'enfouissent dans la vase encore fraîche et y passent le fort de la saison, à l'abri dans une enveloppe imperméable, comme le fait le poisson dont nous parlions plus haut.

Cet exemple est suivi, dans les mêmes contrées, par une variété de boa-constrictor, et par plusieurs petites espèces de serpents. Tous s'ensevelissent sous une couche de vase qui se dessèche rapidement; et c'est là qu'ils attendront en dormant les premières pluies.

Mais il faut remarquer que le sommeil de ces reptiles n'est pas comparable à la léthargie de la marmotte et du hérisson. Éveillés par un ennemi, ils ne sont pas assez engourdis pour se laisser tuer sans essayer de se défendre ou de s'enfuir.

Au Brésil, en Australie, dans l'Afrique du Sud, et, en somme, dans toutes les régions qui souffrent périodiquement d'une extrême sécheresse, nombreuses sont les espèces de lézards, de batraciens et d'in-

sectes qui s'enferment dans une enveloppe de terre glaise pour survivre au fléau.

Et c'est un des plus curieux spectacles auxquels il soit donné d'assister, que le brusque réveil de cette nature endormie. Par exemple, trouvez-vous, à l'ouverture de la saison des pluies, sur le rivage d'une mare desséchée, soit dans les régions que je viens de nommer, soit sur les confins du grand désert d'Arizona.

La terre était tout à l'heure nue comme une plaque de marbre; rien n'y vivait, rien n'y remuait; le sol luisait au soleil comme un miroir, imprégné qu'il était de sel et de salpêtre.

La pluie tombe — comme elle tombe là-bas, par torrents, par trombes, — et c'est un changement à vue. Des grenouilles, des salamandres, des limaces d'eau, des poissons, et une infinité d'êtres indéterminés s'élançant du sol détrempé. C'est un réveil magnifique. En quelques heures, la mare qui vient de se former sous l'avalanche liquide semble trop petite pour le nombre de ses habitants.

Et ceux qui s'entêtent à croire à la génération spontanée, malgré les immortelles expériences de notre grand Pasteur, auraient une façon de revanche en passant une demi-journée en un pareil endroit!

Mais les cas d'estivation les plus curieux sont fournis par les poissons et par les mollusques. Aux Indes anglaises, on a vu des poissons rester plongés dans leur sommeil léthargique pendant deux et trois années, lorsque la sécheresse se prolongeait, comme en 1897-1900. Il est permis de croire que de nombreux individus périssent. Cependant, l'espèce n'a pas diminué sensiblement en nombre.

Le "desert snail", l'escargot du désert, qui vit dans les régions torrides de l'Arizona, va nous fournir un remarquable exemple d'estivation.

Ce petit mollusque peut prolonger indéfiniment son sommeil, selon la durée de la sécheresse. Aussi est-il le seul être vivant qu'on rencontre dans certains districts où la pluie est un événement qui ne se présente que d'année en année.

On cite ce cas extraordinaire: Un naturaliste rapporta au Metropolitan Museum de New-York un de ces escargots collé à une planche; on le plaça dans une vitrine, parmi d'autres "coquilles vides".

Quatre ans plus tard, comme on procédait à un nettoyage général, notre escargot fut plongé dans l'eau tiède comme les coquilles, ses voisines de rayon. A la grande surprise du personnel, sa place était vide le lendemain.

Après quelques années de sommeil, le contact de l'eau l'avait rendu à la vie, et notre exotique avait profité de cette résurrection pour partir en tournée d'inspection dans la vitrine, sa nouvelle patrie!

Le "Conseil des Femmes", (Librairie Hachette et Cie, Paris), dont les intéressants sommaires sont bien connus de nos lecteurs, rembourse tout abonnement par de ravissantes primes dont voici le détail:

Un Chemin de Table de style Empire, d'un dessin inédit très élégant et décoratif, long de 1 mètre et large de 40 centimètres, tout prêt à être brodé sur toile péruvienne garantie, ou

Six Mouchoirs festonnés en fine batiste, à broder en blanc ou en couleurs, ou

Trois pans de Cravate lingerie, jolie guirlande Louis XVI, à broder, sur batiste fine.

Toute abonnée du "Conseil des Femmes" recevra gratuitement par an:

12 numéros de revue, soit 384 pages de texte, formant la valeur de 11 à 12 volumes à 3 fr. 50, comprenant 200 articles variés et littéraires,

qui la mettront au courant du mouvement intellectuel et social contemporain. Elle sera renseignée sur la vie, le travail et l'activité des femmes dans tous les temps et dans tous les pays, elle pourra préparer ses filles à une destinée heureuse et utile. Tout cela, sans qu'il lui en coûte un centime, puisque son abonnement lui aura été entièrement remboursé.

AYEZ CONFIANCE

Confiance! Les poitrinaires peuvent reprendre confiance. Leur sauveur sera le BAUME RHUMAL. Procurable dans toutes les pharmacies et épiceries.



Jamais un Marchand Honnête

ne voudrait vous faire croire que pour le prix du savon "Baby's Own Soap" vous puissiez acheter un savon aussi bon. Bien plus, quelque prix que vous payiez vous ne pouvez pas en acheter un meilleur que le savon "Baby's Own Soap."

ALBERT SOAPS LIMITED
MFRS.
MONTREAL

Les mots "Baby's Own Soap" imprimés dans le savon et sur la boîte ne sont JAMAIS TRADUITS



APRES LE THEATRE ou LE BAL

Bannissez la fatigue et évitez les refroidissements en prenant un verre de

EAGLE BRAND GIN
Carte Blanche
(VAN DULKEN, WEILAND & CIE)

Stimulant délicieux qui réchauffera tout votre système et prévendra bien des maladies. Le couper avec de l'eau bouillante, sucrer et ajouter une tranche de citron.

D. MASSON & CIE, Montréal, Seuls agents pour le Canada.

Pour calmer vos nerfs et stimuler votre énergie, en un mot, pour vous tonifier, prenez

UN BON BAIN TURC

A notre établissement modèle

Le local des bains turcs est ouvert de 7 a. m. à midi, le lundi; le dimanche, jour et nuit.



Le grand bassin est en usage tous les jours de 7 heures du matin à 9.30 heures du soir.

BAINS LAURENTIENS, TURCS et de NATATION Angle Craig et Beaudry

Poudre à Laver Chinoise

EST LA MEILLEURE POUDRE SUR LE MARCHÉ. DOUCE AUX MAINS, MOUSSEUSE ELLE NETTOIE PARFAITEMENT et PARFUME le LINGE

ESSAYEZ-LA

Vous pouvez vous procurer une boîte d'une livre chez n'importe quel épicier pour 5 cts en présentant le coupon ci-joint.



MALADIE DES ROGNONS

Elle augmente chez les femmes, mais les victimes ne désespèrent pas.

LE MEILLEUR CONSEIL EST GRATIS

De toutes les maladies connues, dont l'organisme féminin est affecté, la maladie des rognons est la plus redoutable et les statistiques indiquent que cette maladie augmente parmi les femmes.



Mrs. Emma Sawyer

A moins qu'un traitement opportun et efficace ne soit donné à la patiente, il est difficile qu'elle s'en sauve quand la maladie s'est une fois déclarée. Nous croyons le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham est le traitement le plus efficace contre la maladie des rognons chronique, chez les femmes et c'est l'unique remède préparé spécialement pour cela.

Quand une femme souffre de douleurs ou de pesanteurs aux reins, douleur et sensation de brûlure, enflure des jambes et des pieds, enflure sous les yeux, sensation de fatigue dans les rognons, calculs dans l'urine, etc; elle ne devrait pas perdre un seul instant pour commencer un traitement par le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, qui peut lui sauver la vie.

Pour vous convaincre, lisez ce qu'a fait pour Mme Sawyer, le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

"Je ne puis vous dire les terribles souffrances que j'ai endurées. Un dérangement de l'organisme féminin produisit la prostration nerveuse et une grave maladie des rognons. Le médecin me soigna pendant un an, mais mon état s'aggravait; je devins absolument incapable et je désespérai de vivre. Je me décidai enfin d'essayer le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham et je suis aujourd'hui rétablie. Je ne puis le louer trop hautement et je raconte mon cas à toute femme souffrante." MME EMMA SAWYER, Conyers, Ga.

Mme. Pinkham conseille gratuitement les femmes; adressez-vous confidentiellement, Lynn, Mass.

Cartes Postales

de choix qu'à mon magasin. Toujours les dernières nouveautés, au meilleur marché. Venez me faire une visite et vous serez satisfaits.

Vues, 10c la doz. Fantaisies, 1c à 40c chacune. Bromure Colorié, 5c. Glacées, 5c et 6c. Ce ne sont pas des imitations.

Cartes avec cheveux, 6c. Toutes jolies figures de femmes. Séries françaises, 6 cartes, 10c. Séries Bromo Couleurs, 5 cartes, 25c.

Attention spéciale aux commandes par la malle. Prix spéciaux aux marchands.

J. E. P. LACOMBE
804, rue Ste-Catherine Est

VER SOLITAIRE

TÆNIFUGE LANCTOT
Guérison Assurée

Spécifique incomparable dont l'emploi est général et presque exclusif dans plusieurs Hôpitaux du pays.—Le TÆNIFUGE ne requiert aucun traitement préalable, il se donne le matin à jeun—douze capsules sont une dose.—La bouteille \$1.00 franco, par la poste.—Ecrivez pour pamphlet descriptif gratuit.

HENRI LANCTOT, Pharmacien
Pharmacies 672 rue St-Laurent et 299 1/2 rue St-Laurent, Montréal



Donnez-nous votre commande immédiatement pour votre nouveau

Complet d'été

et vous serez certain d'être servis à temps, car nous venons de recevoir nos importations de

Tweeds et Etoffes Nouvelles

J. N. LEFEBVRE
MARCHAND-TAILLEUR
Coin Amherst et DeMontigny

Té. Est 4906

ECHANGE DE CARTES POSTALES

AVIS

- 1o Ne seront publiées que les adresses comprenant en tout 20 mots au maximum;
- 2o Les adresses avec pseudonyme seront refusées, ainsi que celles poste-restante;
- 3o Certains échangistes peu scrupuleux ne répondent pas... et, se font ainsi des collections à bon marché, mais dont ils devraient rougir; comme nous ne voulons pas nous rendre les complices de leurs larcins, nous suspendrons définitivement la publication de leurs adresses, dès que nous aurons la preuve de leur mauvaise foi.

Les personnes dont les noms suivent désirent échanger :

Mlle Jeannette Morency, Rivière Trois-Pistoles, Témiscouata. — Mlles Louise et Alma Ethier, St Alexis, comté Montcalm, P. Q. — Jos. Coulombe, St Fabien, comté Rimouski. — J. B. Côté, avec Europe, prov. de Québec; anglais, français, allemand; Laurier, Manitoba. — Honoré Fréchette, 119 Rose, Montréal; fantaisies préférées. — J. B. Larivée, dentiste, St Fabien, comté Rimouski. — J. Alp. Mackay, chirurgien, St Fabien, comté Rimouski. — Mlle B. Labadie, 38 Donegana, Montréal. — Roméo Gounod, St Romuald, Etchemin, Lévis; avec jeunes filles instruites. — Joseph Dussault, Ste Marguerite, comté Dorchester. — Marie-Louise Bourgault, Ste Hénédine, comté Dorchester. — Mme L. J. A. Péloquin, 471 Mont-Royal, Montréal; séries, cartes artistiques. — Mlle Gertrude Valois, 446 Ste Catherine-Est, et Mme E. Valois, même adresse; fantaisies. — Thos. et A. A. Dorion, St André-Est, P. Q.

G. E. Tremblay, 182 E. 2nd St., Oswego, N. Y. — J. A. C. Lacerte, notaire, St Fabien, comté de Rimouski, P. Q. — Omer Bélanger, marchand, St Fabien, comté de Rimouski, P. Q. — M. Bellavance, fabricant de beurre, St Fabien, comté de Rimouski, P. Q. — Joseph Laroche, 10 rue Prévost, Québec; fantaisies. — Mlle Antoinette Caron, institutrice, St Fabien, comté de Rimouski, P. Q. — M. Léon Leduc, 99 rue Moreau, Montréal, Can.; échangerait avec monde entier; timbres et signature côté vue. — Arthur Milot, rue Demontigny-Est, 1429, Montréal, Can. — M. Adam, 19 rue Ste Catherine-Est, Montréal, Can. — Mlle Julia Caron, St Thomas, Pierreville, P. Q.; tous genres. — Mlle Eva Ouimet et M. René Ouimet, 327 Est rue Sherbrooke, Montréal; échangerait genres divers. — M. Joseph Dussault, Ste Marguerite, Dorchester, P. Q. — Mlle Marie-Louise Bourgault, Ste Hénédine, Dorchester, P. Q. — Mlle Elidore Grenier, Grand'Mère, comté de Champlain, P. Q. — Chs Caron, St Léon, Maskinongé, P. Q., Can.; tous genres et tous pays. — Mlle E. Bernard, 572 rue Plessis, Montréal; c. p. i. du monde entier; réponse prompte et assurée. — Mlle Ida Godin, Chicoutimi, P. Q.; fantaisies seulement. — Mlle Joséphine Charette, St Victor d'Alfred, Ontario; fantaisies seulement. — M. Philippe Edmond Bédard, mécanicien, St Fabien, C. R., P. Q.; échanges divers. — Mlle Blanche Caron, St Fabien, C. R., P. Q.; échanges divers. — Mlle Alice Laviolette, 1155 rue Bordeaux, DeLorimier, Montréal; diverses. — Mlle Yvonne M. Laurier, 810 rue Sanguinet, Montréal; diverses. — Mlle Corinne Morin, St Romuald, Etchemin, P. Q.; diverses. — M. Honorius Sauvé, St André-Est, P. Q.; diverses. — M. W. Gauthier, St André-Est, P. Q.; diverses. — M. Mathias H. Campeau, St André-Est, P. Q.; diverses. — Le chanoine d'Agrigente, Vic. Gl Villa Mon Repos, Villeurbanne (Rhône), France; vues d'Amérique, du Canada, et sujets d'ethnographie, paysages, monuments, etc. — Mlle Marie Demers, St Romuald, P. Q.; avec le monde entier. — Mlle Azilda Doré, St Romuald, P. Q., Pont Etchemin; diverses, avec monde entier. — Mlle Ida Godin, Chicoutimi Bassin, P. Q.; fantaisies, timbre et signature côté vue. — M. Paul Albert Dupuis, notaire, St Fabien, comté Rimouski, P. Q.; diverses. — Mlle Dorila Villeneuve, Grand'Mère, P. Q.; suspend échanges pendant trois mois. — Mlle Alphonsine Bellefleur, 2747 Desery, Montréal; diverses. — J. Léonild Leduc, 54r Frontenac, Montréal; diverses. — Lumina Renaud, 99 rue Lasalle, Montréal; diverses. — Mlle Clara Maranda, 145 rue Chambord, Montréal; diverses. — Mlle Dora Messier, 202 rue Fabre, Montréal; diverses. — Mlle Georgine Lincourt, Schafer St., Lowell, Mass., E. U.; vues et fantaisies. — M. Edgard Wegscheider, 4 bis rue Gaudichaud, Angoulême, France; vues et fantaisies avec Canada et monde entier; timbre côté vue. — M. A. S. Boisvert, 10 Haldimand, Québec. — Mlle Julie Charette, Monte-Bello, P. Q.; fantaisies seulement, timbre côté vue. — Mlle M. A. Fortin, 188 rue St Jean, Québec; correspondance en français, sténographie Duployé.

C'EST TOI QUI L'AS VOULU

(Suite)

—Oh! non, jamais, répondit Prosper. Ne lui dites pas cela. D'abord, cela ne vaut pas la peine d'en parler. Et puis cela ne l'apaiserait pas, au contraire. Non.

—Quoi, alors? dit le prêtre. Faut-il lui dire que vous lui pardonnez?

—Pas cela non plus. Ce n'est pas à moi de pardonner, puisque c'est moi qui ai frappé le plus fort, et que c'est lui qui est tombé du clocher.

—Eh bien, alors, choisissez vous-même votre message. Et je vous promets qu'on l'écouterait. Je prendrai avec moi comme témoins le notaire Bergeron et le bonhomme Girard, et puis la petite Marie-Antoinette. Il répondra devant eux et je vous redirai ses paroles. Quel sera votre message?

—Vous lui direz ceci en propres termes: "Moi, Prosper Leclère, je demande pardon à Raoul Vaillantcoeur, pour avoir refusé de me battre avec lui au moment où il me l'a demandé."

Le message fut transmis mot pour mot. Marie-Antoinette se tenait près de la porte de la chambre, Bergeron et Girard au pied du lit, et le curé parla clair et ferme.

Vaillantcoeur se redressa et s'assit dans son lit, avec un grognement plaintif, car son épaule lui faisait mal. Ses yeux noirs, quand il jeta ses regards sur le prêtre, brillaient comme ceux d'une louve qui va mordre.

—Pardonnez? dit-il. Non. Jamais. On ne pardonne pas aux poltrons. Dites-lui que je ne lui pardonnerai jamais."

Un peu plus tard dans l'après-midi, alors que les lueurs roses du soleil couchant se posaient sur les collines neigeuses, quelqu'un frappa à la porte de Leclère.

—Entrez! cria-t-il, qui donc est là? Je ne vois guère, avec cette lumière du soir. Qui est-ce?

—C'est moi, dit Toinette, qui avait les joues plus roses que les rousseurs du couchant, moi toute seule.

Elle s'avança lentement vers Prosper, et elle dit de sa voix très douce :

—Prosper, je suis venue pour vous demander de finir notre conversation du printemps sur la voiture neuve. Vous souvenez-vous?

Dans le brouillard de son cerveau souffrant, Prosper revit la cour du père Girard, au printemps dernier, la petite barrière qui la fermait et contre laquelle Toinette s'appuyait: l'émotion qui les enveloppait alors dans la nuit tombante lui revint au coeur, et, comme alors, il prit la main de la jeune fille :

"Ah! Toinette, dit-il avec une profonde tristesse, les aveugles ne vont pas dans la voiture de noces! Regardez mes yeux qui ne peuvent plus me servir à rien.

—Prosper, répondit gravement la jeune fille, vous savez que je voulais pour mari l'homme le plus brave d'Abbéville. J'ai écouté votre message à Raoul, et je suis maintenant qui vous êtes. Laissez-moi voir pour nous deux désormais.

Lorsque Marie-Antoinette, n'entendant pas de réponse, leva ses regards baissés sur le visage de l'homme qu'elle avait choisi, elle vit que, des pauvres yeux perdus, deux grosses larmes tombaient lentement.

En apprenant la nouvelle des fiançailles, Raoul Vaillantcoeur grommela entre ses dents :

—Je ne peux pourtant pas me battre avec un aveugle. Quelle guigne!"

Adapté de l'anglais, d'après H. Van Dyke, par

E. SAINTE-MARIE PERRIN.

CE QUI DURE

Le présent se fait vide et triste,
O mon amie, autour de nous;
Combien peu du passé subsiste!
Et ceux qui restent changent tous.

Nous ne voyons plus sans envie
Les yeux de vingt ans resplendir,
Et combien sont déjà sans vie
Des yeux qui nous ont vu grandir!

Que de jeunesse emportée l'heure,
Qui n'en rapporte jamais rien!
Pourtant quelque chose demeure:
Je t'aime avec mon coeur ancien,

Mon vrai coeur, celui qui s'attache
Et souffre depuis qu'il est né,
Mon coeur d'enfant, le coeur sans tache
Que ma mère m'avait donné;

Ce coeur où plus rien ne pénètre,
D'où plus rien désormais ne sort;
Je t'aime avec ce que mon être
A de plus fort contre la mort;

Et, s'il peut braver la mort même,
Si le meilleur de l'homme est tel
Que rien n'en périsse, je t'aime
Avec ce que j'ai d'immortel.

SULLY-PRUDHOMME.



Famille Menacée.

MONTRÉAL, CAN., 256 rue des Allemands.
Pendant deux ans j'ai souffert sérieusement d'une maladie nerveuse qui menaçait de m'enlever à ma famille. Plus j'essayais de médicaments et de remèdes, plus mon mal augmentait. Il m'est presque impossible de vous donner une idée de l'affection nerveuse, mais je sais qu'elle m'a presque tourné l'esprit. Je désespérais de ma guérison, mais une bouteille de Tonique du Père Koenig pour les Nerfs m'a procuré un soulagement inattendu et m'a arraché des étreintes de la mort.

MME. C. CHASSÉ.

Le Rév. J. M. Perreault, de Longueuil, P. Q., écrit le 4 décembre 1899:—Veuillez envoyer à Alex. Charbonneau, une autre bouteille de Tonique du Père Koenig pour les Nerfs. Il a fait usage de ce remède avec succès pour la maladie de nerfs et en a obtenu le résultat désiré.

GRATIS Un livre précieux sur les Maladies Nerveuses envoyé gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Médecine gratuitement.

Ce remède a été préparé par le Rév. PASTEUR KOENIG, de Fort Wayne, Ind., depuis 1878, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.

En vente chez les pharmaciens, \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00.

LE BIJOU Cartes Postales

R. ROUSSIL, Prop.

157 Rue Ste-Catherine Est Pour le gros: ch. 14 Monum. National

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

Sujets antiques sur fond moiré à 10c, portraits d'actrices sur coussinet satin, à 15c. Bébés Hollandais, en deux teintes, or sur fond nacré, à 10c.

Jolies vues au bromure d'argent, glacées, colorées à la main 10c, 2 pour 15c. Fleurs velours, sur fond pluche ou soie, de 10c, 15c, 20c, 25c et 35c chacune.

Votre nom initiales écrit sur cartes en cuir, pyrogravure très artistique, 10c chac. Nouvelles séries—Les jours de la semaine, séries de 7 cartes, prix 20c.

Édition Spéciale—Sujets humoristiques canadiens, Ladébauche, Marie Caspulaire, Nos Parvenus, La famille Citrouillard, Viens Poupoule, acteurs et actrices canadiens, etc. Nouveautés tous les jours.

DUMONT GLOBENSKY, Gérant.



Renouvelez vos meubles

tels que lits en fer, meubles en bois, chaises de veranda, etc.,

Avec la Peinture Email Island City

Elle donne un lustre supérieur, sèche vite et ne fendille pas

Demandez les à votre fournisseur et exigez qu'il vous donne les véritables peintures portant la marque de fabrique suivante.



P. D. DODS & CO.

Propriétaires

188, RUE MCGILL

Cartes Postales à prix réduit

Cartes bromure en couleur, 5c.	50c la doz.
" noir, 3c.	30c "
" vues locales, noir,	8c "
" " couleur,	15c "
" " pays étrangers,	15c "
" " désastre de San Fran-	15c "
" " cisco,	15c "
" Ivoire,	20c "
" " couleur,	30c "
" " peinte à la main,	65c "
" tableaux, paysages,	25c "

Nos cartes bromures sont des meilleures marques françaises et allemandes. Elles sont toutes garanties être les plus belles sur le marché. Commandes par la malle promptement exécutées.

L'INTERNATIONAL

Compagnie de Cartes Postales Illustrées

29 et 31 rue St-Jacques Montréal

Vente de Juillet

SPECIAL CETTE SEMAINE

Alpaca noir et de couleur pour teili blanc, crêpe de chine, voile tout laine, canvas, étoffe de fantaisie pale, valant de 50 à 90c réduit cette semaine à la verge.

24c.

A. Leclaire, 317 Boulevard St-Laurent
Près Ste-Catherine

Un bienfait pour le beau sexe !



Poitrine parfaite avec les
Poudres Orientales
les seules qui assurent
en trois mois le déve-
loppement des formes
chez la femme et gué-
rissent la dyspepsie et
la maladie du foie.
Prix: Une boîte avec
notice, \$1.00; Six boî-
tes, \$5.00. Expédiée
franco par la poste sur
réception du prix.
Dépôt général pour
la Puissance.

L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL
Aux E.-U. : Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

**LA
PLUME-
FONTAINE**

Sir WILFRID LAURIER

Modèle perfec-
tionné de 1906.

Les fabricants de la plu-
me S. W. L. ont inventé un
nouveau drain (feed-bar),
qui rend cette plume abso-
lument parfaite, et leur per-
met de donner à l'acheteur
une garantie plus forte que
jamais.

Si la plume-fontaine S. W.
L. n'écrit pas d'une façon
parfaite, cette plume sera
échangée sans frais.

Garantie en or de 14 ka-
rats.

STYLE "U"

No. 2	- -	\$1.50
3	- -	2.25
4	- -	3.00
5	- -	3.75
6	- -	4.50

Avec instructions en fran-
çais sur la manière de s'en
servir.

Adressée franco par la
poste sur réception du prix.

Beauchemin LIMITEE

Fabricants.

156 rue St-Paul, Montréal

**SIROP
D'ANIS-
GAUVIN**

Guérit :

**L'Insomnie,
Douleurs de la dentition,
Rhume,
Toux,
Coqueluche,
Coliques,
Diarrhée,
Dysenterie.**



En vente partout
à 25 cents
GARE AUX IMITATIONS

**LA
CURE
DU
DR. CHAGNON**

CONTRE LA GRIPPE
MAUX DE TÊTE, NEURALGIE, RHUMATISME, Etc.
EST INFAILLIBLE

Si votre pharmacien n'en a pas, envoyez 25c.
en timbres du Canada ou des E.-U., et vous
en recevrez une boîte par le retour de la malle.
CHAS. E. CHAGNON, Arctic, R. I.

ETIQUETTE
UNION 10 TYPO.
SACRIFICIERS

DE - CI DE - LA

Les mélodies nègres.

Depuis longtemps nous savons que les
nègres ont une prédilection particulière
pour la musique. Ils chantent partout, tou-
jours, à propos de tout.

Il est même du plus haut intérêt de con-
stater comment la chanson aide un peuple
qui ne sait ni lire ni écrire, à conserver le
souvenir de certains événements. Ainsi, il
y a quelques années, une chanson, "O Lu-
pembe", fut composée aux Stanley Falls
en l'honneur du major Lothaire qui y rési-
dait. Aussi sûrement et aussi rapidement
que le plus populaire de nos refrains, la
chanson s'est répandue sur toute la surfa-
ce de l'immense empire, et aujourd'hui les
échos les plus reculés résonnent de ses ac-
cents.

Il devient très difficile de reconnaître
avec certitude les airs indigènes. En re-
tournant à leurs foyers, les soldats de cou-
leur rapportent des airs régimentaires que
leurs concitoyens apprennent aussitôt et
redisent inlassablement.

Ce n'est guère qu'en cours de marche que
le blanc peut saisir une improvisation au-
thentique: celle qui est faite en son hon-
neur. A un certain moment, le nègre dont
la voix est la plus vigoureuse, sinon la plus
juste, commence un récitatif coupé à cer-
tains intervalles par des refrains chantés
en chœur par la caravane tout entière.
L'Européen qui le dirige est le héros de la
chanson et il n'est pas d'éloges magnifiques
dont il ne soit l'objet. Est-ce un homme
doux et paisible, il s'entend louer comme
un formidable guerrier qui a tué des cen-
taines de milliers d'hommes. Est-il petit
et maigre, on en fait aussitôt un colosse
géant. A-t-il tué quelques bêtes fauves,
alors il est célébré comme un Gargantua
qui mange pour deux, boit comme trois, et
a un nombre incalculable de femmes.

L'harmonie des chœurs est irrécusable-
ment. Nul ne peut chanter faux qu'il ne soit
aussitôt corrigé. On ne trouve guère parmi
les noirs que des voix de ténor de peu
d'étendue. Les barytons sont rares, et les
basses introuvables. Le nègre chante du
gros.

Malheureusement il a une telle prédilec-
tion pour les airs européens que l'art indi-
gène aura bientôt disparu.

Emile Torday, à qui nous devons ces no-
tes, raconte que sa cuisinière noire, élevée
chez les missionnaires, chantait à tue-tête,
la journée entière, l'"Ave Maria" de Gou-
nod, et le "Tantum Ergo" d'Haydn.

Hâtons-nous de noter cette forme primi-
tive de la narration historique et légendaire,
telle que le chanteur de caravane la fait
revivre un instant à nos oreilles. Nul doute
que les chants de l'"Iliade", de l'"Odyssée",
et nombre des récits épiques de l'histo-
ire des anciens peuples ne soient nés
d'une manière analogue.

Pour les pacifistes.

Ils demandent à cor et à cris le désar-
mement. Nous ne les blâmons pas d'avoir
des idées aussi calmes, mais est-ce bien le
moment de faire une pareille proposition ?

La réponse est fournie par le tableau sui-
vant des demandes de crédits inscrits par
l'autorité militaire au prochain budget de
l'Alsace-Lorraine.

Ces crédits, qui sont indépendants des
charges militaires générales du budget de
l'Empire, et qu'on pourrait appeler l'argent
de poche de la défense allemande, s'amon-
cellent en une énumération effrayante:

1o 24,230 marks pour l'achat de terrains,
à Colmar, en vue de la construction d'un
magasin à fourrages (prix total: 261,716
marks);

2o Un septième terme de 80,000 marks
pour la transformation d'une caserne de
cavalerie dans la même ville (prix total:
1,500,000 marks);

3o Un deuxième terme de 73,500 marks
pour acquisition de terrains nécessaires à
l'édification de magasins à Mulhouse. (Le
1er octobre 1908, la garnison de cette ville
sera renforcée d'un régiment de cavalerie);

4o Un quatrième terme de 350,000 marks
pour l'agrandissement d'un quartier de ca-
valerie à Mulhouse (prix total: 1,456,000
marks, dont 795,000 votés les années pré-
cédentes);

5o Un troisième versement de 550,000
marks pour la construction d'un quartier
de cavalerie, toujours à Mulhouse (prix to-
tal, 3,130,000 marks);

6o Un premier versement de 6,000 marks
pour les écuries et logements destinés à
une deuxième section d'ateliers lourds, qui
sera créée à Strasbourg, le 1er octobre 1906.
(En attendant l'achèvement de son caser-
nement, cette section occupera celui de l'es-
cadron de chasseurs à cheval, qui a été
transféré à Colmar le 1er octobre dernier);

7o Un premier terme de 6,230 marks
pour des hangars à l'usage du dépôt du
train, à Strasbourg;

8o A Metz, un deuxième terme de 41,000
marks pour des magasins d'habillements;

9o Même ville. Un cinquième terme de
650,000 marks pour construction d'une ca-
serne de cavalerie (prix total, 2,450,000
marks, dont 1,295,000 marks déjà votés);
10o Un dernier terme de 336,603 marks
pour l'achèvement d'un pont sur la Mosel-
le, près de Metz;

11o Un deuxième terme de 14,000 marks
pour les travaux préliminaires de construc-
tion, à Neuf-Brisach, d'une caserne d'infan-
terie, destinée au 172e actuellement à
Strasbourg. Le 3e bataillon de ce régiment
sera créé en 1907 et occupera les bâti-
ments où se trouve, pour l'instant, un ba-
taillon du 142e. A cette date, celui-ci quit-
tera Neuf-Brisach et tiendra garnison à
Müllheim;

12o Un premier terme de 28,000 marks
pour bâtiments militaires à Thionville;

13o Un huitième terme de 200,000 marks
pour le camp d'instruction du 15e corps, à
Bitehe (prix total: 9 millions de marks
dont 8,615,000 accordés antérieurement);

14o Un troisième terme de 100,000 marks
pour la création d'un polygone d'artillerie
à Bitech.

Qu'en pensent les amis de MM. Frédéric
Passy Arnaud et autres propagandistes de
marque ?

(Extrait d'un journal français.)

Les comètes de 1906.

Les "Astronomische Nachrichten" nous
apprennent que l'année 1906 a déjà une co-
mète, et que cette comète, dont on ignore
encore l'orbite, est brillante. Le 26 jan-
vier, lors de sa découverte par M. Brooks,
un des émules de M. Giacobini, à l'Obser-
vatoire de Geneva, Etat de New-York, elle
se trouvait dans la constellation de la
Grande-Ourse. Deux jours après, elle était
dans celle du Dragon, lorsqu'elle fut vue
par M. Palisa, le célèbre astronome de
l'Observatoire de Vienne.

Cette année paraît bonne pour les co-
mètes: on attend le retour de deux péri-
odiques sur lesquelles on peut compter. En
effet, la première, découverte par M. Hol-
mes en 1892 avec une période de sept ans,
est revenue exactement en 1899. Elle doit
se montrer au printemps. La seconde, avec
une période de six ans, découverte par M.
Finlay au cap de Bonne-Espérance en 1886,
a été observée en 1886 et en 1892. Si elle
n'a pu être aperçue en 1899, c'est à cause
de sa faiblesse et des circonstances défav-
orables de son apparition; on nous la
promet pour les belles nuits de Pété.

Deux autres comètes doivent également
revenir en 1906. La première est la comète
de Brorsen, et la seconde la comète Biéla.
Mais, hélas! Biéla a été disloquée pendant
une de ses apparitions, et l'on attribue
même aux débris de son cadavre une gran-
de averse d'étoiles filantes. Quant à Bro-
rsen, découverte en 1873, on ne l'a plus re-
vue depuis 1899.

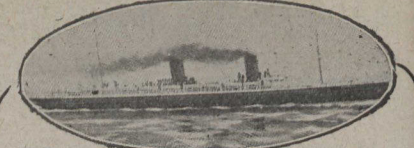
La personnalité dans l'art.

Un très grand nombre d'artistes, de nos
jours, n'ont en tête qu'une préoccupation:
se rapprocher de la manière d'un maître
qu'ils chérissent. L'on ne saurait trop ré-
péter, pour réagir contre cette tendance,
que le précepte: "d'après la nature", du
sculpteur Rodin, est excellent. Oui, pein-
gez ou sculptez d'après la nature, faites
abstraction de vos préférences pour telle
ou telle école, ne songez qu'au spectacle
que vous avez sous les yeux et vous pro-
duirez des oeuvres vraiment personnelles.

Examinez les toiles — et l'on sait com-
bien il y en a — des Salons des artistes
français, d'Automne, de l'Ecole française,
et vous constaterez qu'il est fort peu de
peintres dont la touche s'affirme essen-
tiellement personnelle. Les uns suivent
Carrière, et que de déplorables abus de
grisaille, de flou, de buées, n'avons-nous
pas dans cette voie! les autres postichent
feu Moreau, d'autres imitent Roybet et ne
feront que cela toute leur vie, d'autres Mo-
net, d'autres Sysley, Jondkind, Henri Mar-
tin, etc., etc.

Dès qu'un talent nouveau surgit, il de-
vient le point de mire, et s'il a du succès
auprès du public, il sert de modèle à ceux
qui n'ont pas encore trouvé leur genre!
Cette situation est, il faut le dire, un peu
due aux professeurs de l'Ecole des Beaux-
Arts, qui répriment chez les élèves tout
sentiment d'initiative. Si l'un d'eux veut
rendre un effet d'une manière nouvelle,
originale, le maître s'y oppose et indique
sa manière à lui, son système, il s'ingénie
à diriger les jeunes talents vers une voie
bien déterminée d'avance, au lieu de les
laisser aller en pleine liberté.

L'artiste soucieux d'affirmer sa person-
nalité devrait noter exclusivement ce qu'il
voit, sans se demander s'il pourra arriver
à peindre ses arbres en rose ou à voiler le
paysage de brouillard comme son maître
favori le fait habituellement; en travail-
lant ainsi, il deviendra plus tard un créa-
teur et non un vulgaire et pâle imitateur.



CIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

De New-York au Havre-Paris, (France)

Départ chaque jeudi, à 10 heures a. m.

*LA TOURAINE	juillet 12
LA BRETAGNE	juillet 19
*LA PROVENCE	juillet 26
*LA LORRAINE	août 2
LA GASCogne	août 9
LA BRETAGNE	août 16

*Paquebots à deux hélices.

Géniin, Trudeau et Cie, agents généraux pour le Ca-
nada, No 22 rue Notre-Dame Ouest, Montréal.

**LE PACIFIQUE
CANADIEN**

Les trains partent de Montréal,
DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL	* 9.00 a.m., * 7.45 p.m.
PORTLAND, OLD ORCHARD	19.00 a.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD	- 7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO	19.30 a.m., *10.00 p.m.
OTTAWA	† 8.45 a.m., * 9.40 a.m., † 10.00 a.m.
	† 4.00 p.m., * 9.40 p.m., * 10.10 p.m.
SHERBROOKE	† 8.30 a.m., † 3.30 p.m., 17.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N. B.	- 17.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS	* 10.15 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER	* 9.40 a.m., * 9.40 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC	† 8.45 a.m., * 2.00 p.m., * 11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES	* 8.55 a.m., * 2.00 p.m., † 6.10 p.m., * 11.30 p.m.
OTTAWA	† 8.25 a.m., * 5.15 p.m.
JOLIETTE	† 8.00 a.m., * 8.55 a.m., † 2.20 p.m., * 5.00 p.m.
ST-GABRIEL	* 8.55 a.m., † 2.20 p.m., † 5.20 p.m.
ST-AGATHE	* 8.45 a.m., * 9.15 a.m., † 1.10 p.m., † 11.25 p.m., † 4.30 p.m., † 5.35 p.m.
LABELLE	† 8.45 a.m., † 1.10 p.m., † 5.00 p.m.

* Quotidien. † Quotidien, excepté les dimanches.
† Samedi, mardi et jeudi. † Dimanche seul.
† Quotidien excepté le samedi. † Samedi seul.
A. E. LALANDE agent des passagers pour la ville,
Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques,
voisin du Bureau de Poste, Montréal.
Billets de passage pour steamers sur
l'Atlantique et le Pacifique.

**GRAND TRUNK
RAILWAY SYSTEM**

PART DE LA GARE BONAVENTURE

"International Limited"

LE MEILLEUR ET LE PLUS RAPIDE
TRAIN DU CANADA.

Tous les jours à 9 a. m., Arr. Toronto à 4.30 p. m.,
Hamilton 5.30 p. m., Niagara Falls, Ont., à 10.15
p. m., Buffalo, 11.15 p. m., London, 7.43 p. m., Dé-
troit, 9.45 p. m., Chicago, 7.42 a. m.

CAFÉ ÉLÉGANT SUR CE TRAIN

Montréal et New-York

LA LIGNE LA PLUS COURTE,
SERVICE LE PLUS RAPIDE.

2 trains de jour chaque jour — le dimanche excepté,
aller et retour. — 1 train de nuit tous les jours,
aller et retour.

Part de Montréal † 8.45 a.m., † 11.10 a.m.,
* 7.40 p.m.

Arrive à New-York † 8.00 p.m., † 10 p.m.,
* 7.17 a.m.

* Tous les jours. † Tous les jours, dimanches
exceptés.

Service Rapide d'Ottawa

PART à 8.40 a.m. tous les jours, 4.10 p.m. les jours
de semaine, 4.10 p.m. tous les jours.

ARRIVE à OTTAWA à 11.40 a.m. tous les jours
7.10 p.m. les jours de semaine et 10.10 p.m. tous
les jours.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE : 137, rue St-
Jacques, Tél. Main 460 et 461 ou à la Gare Bonaventure



**La truite mord bien
au LAC ECORCE**

et autres lacs sur la division de Montfort
du chemin de fer

GRAND NORD DU CANADA

Les trains partent de Montréal à 9.00 hrs
a.m., 4.30 hrs p.m. et 6.00 hrs p.m., tous les
jours, excepté le dimanche, et à 9.15 a.m., le
dimanche pour Joliette, Shawinigan Falls
et les Laurentides.

Promptes connections à la Jonction de
Montfort, pour le lac Seize lacs, avec le Pa-
cifique. Les trains quittent la gare Viger
à 1.25 hr. p.m. le samedi, et à 5.35 hrs p.m. la
semaine.

GUY TOMBS,

Agent Général des Passagers,
Edifice de la Banque Impériale, MONTREAL

DAMES demandées, travail agréable, \$3 à \$5 par
jour, même dans les moments de loisir, parti-
cularités envoyées, moyennant timbre de 2 cts.
Adressez B P 7 St-Sauveur Québec Canada.

Le Secret DE LA PERFECTION DU BUSTE ET DE LA TAILLE



Envoyé Gratuitement

Le Système Corsine Français de Mde Thora pour développer le buste est un traitement domestique simple, garanti augmenter le buste de six pouces; il remplit aussi les parties creuses du cou et de la poitrine. Il est employé depuis plus de 20 ans par les principales artistes et les dames de la société. Livre contenant des renseignements complets

envoyé gratuitement. Il est très bien illustré de 40 photos: aphiées avant et après avoir employé Corsine. Toute lettre absolument confidentielle. Incluez deux timbres et votre adresse.

Madame Thora Toiet Co., Toronto, Ont.



Peignes Artistiques

Nous venons de recevoir directement de Paris un assortiment complet et varié de peignes artistiques, pour tous les goûts et toutes les bourses. Demandez notre catalogue.

NARCISSE BEAUDRY & FILS BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS 212, rue St-Laurent MONTREAL



Pour faire un bon Repassage

EMPLOYEZ

L'empois Japonais

C'est un produit de qualité absolument supérieure.

Demandez-le à votre épiciers et exigez qu'il vous fournisse le véritable, empaqueté dans des boîtes portant une vignette de la belle Japonaise.



Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de

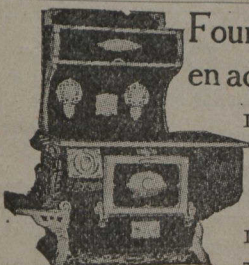
MEUBLES DE BUREAUX

ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES, et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratis.

CANADA OFFICE FURNITURE CO., 221, rue St-Jacques, Montréal Tél. Bell Main 1691



Fourneau "Pilot" en acier de Walker

Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans Réserveur, Tablettes ou Réchaud.

Venez les voir. Demandez catalogues

Sole Agent Ludger Gravel, 22 à 28 Place Jacques-Cartier, Montréal - MONTREAL - Téléphone Bell, Magasin, - Main 641 Bureaux, - Main 512 Après 6 p.m. Et 2314 - Tél. Marchands 694

DRAME DANS UN SALON

AH! l'affreuse journée, cher mari aimé. J'en tremble encore... Quand tu nous a quittés avant-hier, il était à peu près quatre heures. Et tu te souviens qu'à peine avais-tu fermé la porte, tu l'as ouverte, et de ta voix sonore: "Mais je n'ai pas dit adieu à Pami Cosaque... Ici, Cosaque!" Le vilain gourmand était sur le fourneau. En trois bonds, de ces bonds énormes que tu lui as enseignés, le chat est accouru, a sauté sur ton épaule, et tu l'as embrassé tandis qu'il faisait le gros dos, la queue droite comme le plumet du suisse de Saint-François. Puis les enfants accourant, effarouchés par leurs cris, il a bondi lestement sur le poêle. Tu as dit alors: "Adieu tout le monde". Te rappelles-tu que par la fenêtre Lolotte et Riri t'envoyaient encore des baisers?

Le soir on s'est couché de bonne heure. Henri et même Charlotte dormaient quand je suis entrée dans leur chambre. Tous deux gardaient aux lèvres ce sourire qu'en s'endormant ils ont toujours quand demain est jour de congé. Et je leur avais promis de les mener à la foire, dans la baraque aux oiseaux qui font des tours de cartes avec leur bec.

Hélas! le matin il tombait une de ces pluies dont on désespère de voir la fin. Quel ennui! Gentiment Lolotte, arrivant en chemise me dire bonjour, a pensé à son papa: "Il va avoir ses canons bien mouillés, ce pauvre papa, pour ses treize jours!" — Mais non, mon enfant, c'est nous que cela gêne le plus... Pas moyen de sortir... — Tu ne nous emmènes pas à la messe, petite mère? — Oh! non, mon enfant.

Lolotte, tout ennuyée: "Mais alors... à quoi on va jouer? — Je ne sais pas... — Si tu étais gentille, petite mère, pendant que tu seras partie nous jouerions à faire sauter Cosaque, comme papa!" Avec ce "comme papa", la petite rusée savait bien que je ne pouvais plus rien lui refuser. "Mais où? — Dans le salon. — Soit! mais ne l'excitez pas trop, faites attention qu'il ne vous griffe pas. — Oui, maman, on sera bien raisonnables."

En sortant, j'ai, bien entendu, recommandé à Caroline de ne pas s'absenter, mais je me doutais qu'aussitôt que j'aurais le dos tourné, elle monterait à sa chambre s'attifer, car son prétendu devait venir déjeuner. Seulement, Lolotte est si sage, elle fait tant attention à ce que son petit frère ne touche jamais aux allumettes, qu'il ne pouvait rien leur arriver de sérieux. Du moins, je le croyais!

Il était onze heures et demie. Je revenais, je montais l'escalier, j'allais atteindre le palier du troisième, je n'avais plus qu'un étage, quand la porte juste devant moi s'ouvre, et M. Flamant — tu sais, le vieux peintre — apparaît en manches de chemise. Me voyant, il change de figure, hésite un moment, puis, tout ému: "Mais, madame, montez vite... Il se passe je ne sais quoi..."

En deux secondes je grimpe l'étage, mais si affolée que je ne trouvais plus ma clef. A l'intérieur, les voix désespérées des enfants criaient: "Au secours! au secours!" Je m'élançai. Soudain, dans le couloir, quelque chose me frôle la figure. C'est Cosaque, lancé furieusement. Dans le salon je ne vois pas d'abord les enfants; enfin, je les aperçois blottis sous le canapé. Je les saisis, les attire, les assieds sur mes genoux, veux les embrasser... Oh! leur figure, leurs mains toutes balafrees, sanglantes... Et cet air terrifié, hagard... Je regarde partout, pour tâcher de comprendre, et à ce moment je m'aperçois que la grande coupe en cristal est renversée sur le tapis, brisée.

—Est-ce que vous vous êtes coupés avec le verre, mes petits?"

Les chéris balbutient, pleurent. A la fin Lolotte, entre deux sanglots:

—C'est Cosaque; oh! maman, comme il est devenu méchant! Il s'est jeté sur nous!

—Lui?... sur vous?"

—Tout d'un coup, oui... et sur les murs... jusqu'au plafond... Et son poil tout droit... et de la mousse à la bouche...

—De la mousse... mais... alors il est... enragé!... Oh! monsieur Flamant, par grâce, courez vite, ramenez un médecin.

—Oui, madame, mon fils y va. Moi, pour que cette bête ne fasse pas d'autre victime, je vais l'abattre."

—D'autres victimes!... Mes enfants, mes enfants mordus par un chat enragé, cette terrible rage du chat contre laquelle, dit-on, il n'y a pas de vaccin! L'horrible chose! Quand je pense que ces chers petits qui m'étreignent, me couvrent de baisers, vont peut-être... Oh! Ils mourront... Et on les attachera avec des cordes pour qu'ils ne mordent pas!... Et cela par ma faute! Je reste là, anéantie, n'ayant plus conscience de rien. Et soudain la tête me tourne, je sens que je perds connaissance. Des voisins, accourus aux appels des enfants, me relèvent, paraît-il, me portent sur mon lit, tandis que je rêvais que j'allais me jeter à la rivière.

Et voici ce qu'on m'a raconté depuis. Dans la rue, les passants voyant des agents qui accouraient sabre au clair, s'amusent. On monte. La porte est ouverte; on trouve dans le corridor M. Flamant qui, posté contre la porte entre-bâillée de la cuisine, est là, son revolver à la main. Il explique que le chat est enragé. Du reste, la bête, sur les casseroles et la vaisselle, fait un tintamarre infernal. Caroline, descendue de sa mansarde, pleure toutes ses larmes.

Par deux fois M. Flamant vise le chat et le manque. Mais alors, Cosaque fait un bond prodigieux, défonce un carreau et se lance dans l'espace. Il tourne et s'abat sur le pavé de la cour.

Aussitôt tout le monde, avec les balais et pincettes dont on s'était armé, redescend quatre à quatre l'escalier, mais, ô surprise! quand on arrive dans la cour, Cosaque a disparu.

Cependant, l'élève de la pharmacie d'en face avait pensé les enfants, aidé de Mme Flamant. Cette bonne dame pressait de questions Charlotte et son petit frère pour qu'ils expliquent comment s'était produit l'accès de rage. On apprend que le chat avait d'abord été très doux, mais à un moment il sembla s'être accroché par une griffe dans le rideau. Alors il se débattit furieusement; puis ce furent des bonds insensés, précipités, fous, comme si cette bête souffrait affreusement. Il renversait tout. Les enfants voulurent l'arrêter, le prendre dans leurs bras, il les égratigna, si bien que les pauvres petits s'étaient cachés sous le canapé où ils n'osaient souffler mot, quand Lolotte tout à coup eut le sentiment de sa responsabilité de grande soeur, — une grande soeur de huit ans! — et elle appela désespérément au secours.

Quand, soutenue par deux voisins, je rentrai défaillante dans le salon, je trouvais mes chers petits plus calmes, mais affreusement pâles, entourés de bandages, et chacun dans un fauteuil. Il y avait là cinq à six personnes, dont l'élève en pharmacie — tu le connais bien avec ses lunettes, ses manches de lustrine.

—Et le médecin? dis-je.

—Chut! madame, fit l'élève, me montrant du doigt un grand monsieur barbu qui, le chapeau sur la tête, une bougie à la main, furetait dans les coins.

—Mais qu'est-ce qu'il cherche?"

—Je ne sais pas du tout, madame. Le docteur Thiébaud ne cause guère d'habitude, mais il est très, très fort. Allez, il a son idée!

Je retins ma respiration. Le médecin, que je devrais des yeux, secouait la tête: —Ma petite, dit-il alors à Charlotte, montre-moi donc l'endroit où il t'a semblé que le chat s'était accroché.

Lolotte se dressa sur ses petites jambes et, sans hésiter, indiqua un point dans le haut du rideau. Le médecin s'approche, saisit l'étoffe, puis tout à coup:

—Ah! voici ce que je cherchais. Tout va bien!

—Monsieur, suppliai-je, qu'y a-t-il?"

—C'est une griffe qui, arrachée, a déterminé chez cette bête une crise de faux tétanos. De là ces bonds et cette chute folle du quatrième étage. Je ne la crois pas enragée, seulement je ne pourrai vous rassurer définitivement que lorsqu'on l'aura retrouvée.

Juste à ce moment la concierge arrivait avec le cadavre de Cosaque dans son tablier. Elle l'avait ramassé à l'orifice d'un soupirail de cave.

Le docteur prit la bête, la palpa: —C'est cela... Crise nerveuse, aucune apparence de rage, aucune. Madame, je vous félicite!

Ah! vois-tu, mon ami, je l'aurais embrassé. Mais alors une détente se fait en moi et me voilà partie à sangloter, à sangloter...

Il a fallu qu'on me recouche.

Je t'en prie, ton colonel doit être père de famille, montre-lui ma lettre, obtiens un congé et viens me dire que tu ne m'en veux pas. Cela seul pourra me remettre, car l'alerte a été bien rude, encore plus que je ne le dis.

MASSON-FORESTIER.

Elle guérit son Père ivrogne



"Mon père m'a souvent promis de se corriger de son habitude de boire, mais il buvait toujours plus que jamais. Après une nocette terrible il me dit, je ne puis m'empêcher de boire. Je décidai de lui donner le remède sans goût Samaria, en lui mettant dans son thé, café et ses aliments sans sa connaissance. Un paquet à suffit pour lui ôter le goût de la boisson. Il y a 15 mois qu'il a suivi le traitement et il est complètement guéri." ECHANTILLON GRATIS et pamphlet vous donnant tous les détails, témoignages aussi que le prix envoyés sous enveloppe cachetée. Correspondance confidentielle. Inclure un timbre pour la réponse. THE SAMARIA REMEDY CO., 23 Rue Jordan, Toronto, Ont.

LIVRE GRATIS

concernant la surdité

Comment recouvrer l'ouïe

C'est le meilleur livre concernant la surdité qui ait jamais été donné en cadeau. Il est distribué absolument gratis par son auteur: le spécialiste Sproule, fameuse autorité dans les cas de surdité et pour toutes les maladies des oreilles.



Ce livre contient des informations qui seront d'une valeur merveilleuse pour toute personne atteinte de surdité. Il fut écrit dans le but d'aider honnêtement tous ceux qui souffrent de surdité, et il décrit tout ce qui concerne les causes, les dangers et la guérison de la surdité, en des termes très clairs. Il montre comment les conduits intérieurs de l'oreille se trouvent obstrués, ce qui occasionne la perte de l'ouïe et il explique les terribles sonneries et bourdonnements qui se produisent dans l'oreille, et comment les faire cesser. De jolis dessins faits par les meilleurs artistes, illustrent les pages de ce livre. Si vous voulez vous débarrasser de la surdité, demandez-nous ce livre et voyez ce que vous avez à faire. Actuellement on peut guérir le catarrhe, et ce livre explique comment. Il est très demandé, donc, demandez-le aujourd'hui-même. Ecrivez votre nom et votre adresse sur les lignes pointillées, découpez le coupon de gratuité et envoyez-le par la poste à: Deafness Specialist SPROULE, 409 Trade Building, Boston. Ce livre est imprimé en français. Ecrivez en français ou en anglais.

vent obstrués, ce qui occasionne la perte de l'ouïe et il explique les terribles sonneries et bourdonnements qui se produisent dans l'oreille, et comment les faire cesser. De jolis dessins faits par les meilleurs artistes, illustrent les pages de ce livre. Si vous voulez vous débarrasser de la surdité, demandez-nous ce livre et voyez ce que vous avez à faire. Actuellement on peut guérir le catarrhe, et ce livre explique comment. Il est très demandé, donc, demandez-le aujourd'hui-même. Ecrivez votre nom et votre adresse sur les lignes pointillées, découpez le coupon de gratuité et envoyez-le par la poste à: Deafness Specialist SPROULE, 409 Trade Building, Boston. Ce livre est imprimé en français. Ecrivez en français ou en anglais.

Coupon pour Livre Gratis Concernant la Surdité

NOM

ADRESSE

Complet, \$10.00

Fait sur commande

Pantalon, \$3.00

Parfait ajustement garanti ou l'argent sera remboursé. Si vous voulez vous payer le luxe d'un complet neuf taillé, cousu et ajusté sur commande et parfaitement seyant, si, en même temps, vous désirez épargner au moins \$10.00, écrivez immédiatement pour avoir des échantillons et des blancs de commande que nous vous enverrons par la poste, tous frais payés. Si vous demeurez à Montréal, adressez-vous à notre fabrique, No 564 rue St-Paul ou à notre succursale de l'Est, 502 rue Ste-Catherine Est.

Main 2004 Est 3311



Montreal Custom Tailoring Co

Si vous souffrez

d'Ulcères

Varices

Eczema

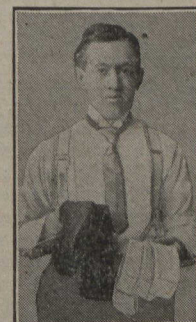
"Jambe de Lait"

ou de toute autre maladie de la peau

ECRIVEZ-NOUS.

Nos conseils ne vous coûteront absolument rien. Nous pouvons vous aider et le ferons volontiers.

The Dr Wilson Medical Co. 204 rue St-Jacques



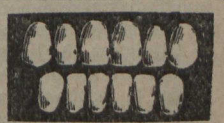
Gratis Deux très jolis mouchoirs, soie et fil, bord piqué, en couleur, la dernière nouveauté, garanti qu'il ne changera pas au lavage, valant 50c. Expédié à toute personne envoyant 25c en timbres ou argent, avec mon nouveau catalogue illustré de mercerie pour hommes de printemps et été 1906.

M. Beaupré, Dent.

1718, Rue Sainte-Catherine, MONTREAL

Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties.

Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé) 162, St-Denis, Montréal



CAUSERIE MEDICALE

Hygiène de la beauté.

C'est l'heure du renouveau, les feuilles tendres invitent aux promenades sous les ombres nouvelles, et les fleurettes sauvages montent des herbes pour offrir aux passants leur beauté et leur parfum. Mais pour notre espèce humaine, si c'est aussi une poussée de sève, c'est cependant un moment critique, parce que les "humeurs" sont en mouvement — ainsi parlaient nos grand'mères en préparant les poudres purgatives.

Vous avez, mes amies, à enregistrer ce précieux et ancien conseil: purgez-vous, faites bien soigneusement le petit "récurage" intime, mettez dehors les déchets. Vous n'avez pas idée comme vous possédez des scories amassées dans les coins où elles se tassent sans vouloir sortir toutes seules.

Il y a des estomacs qui gardent indéfiniment de vieux résidus, et des intestins d'une nature tellement conservatrice, qu'ils rendraient des points à tous les collectionneurs du monde. Songez donc, un beau matin, très doux, où il tombera une pluie tranquille, à vous offrir à jeun le bon régal d'une médecine... La journée sera à peu près perdue, par exemple, il faudra éviter de sortir ou de faire des visites en voiture ou même d'en recevoir, parce que... ce serait peu élégant d'avouer le... déjeuner matinal et par suite d'avoir à quitter fréquemment le salon. Même dans l'intimité de la famille, ce n'est jamais une chose à confier que les petits soins personnels, dont l'évocation amoindrit le prestige.

Le bel amour — surtout quand il est au printemps — a toujours besoin d'un entourage joli, il faut le poétiser, et il est de bonne hygiène morale de ne jamais étaler les petits dessous malpropres de la nature, comme il est d'hygiène "mondaine" de ne pas faire étalage de ses misères.

Vous savez que le protocole interdit de demander aux rois et aux reines de leurs nouvelles, c'est un exemple à suivre quand il faut en donner, la banalité courante veut la demande, passez vite sur la réponse. La plupart du temps, d'ailleurs, on ne l'écoute pas. Outre ceci, s'étendre sur son état physique, l'analyser avec soin, l'aggrave.

"Vouloir" se bien porter donne la santé, se croire malade, rend malade. Ne vous "écoutez" pas, marchez, amusez-vous, les nerfs ont besoin d'être oubliés pour être parfaits.

Done, voici l'heure du grand air. L'air pur du matin tout frais, traversé des premiers rayons du jour et du soleil, est exquis, il favorise l'état physique et moral, il rend gai, heureux, solide. Levez-vous tôt et partez! Le travail ensuite en sera d'autant meilleur. Rien n'est salutaire comme d'expirer dès le matin le mauvais air enfermé dans les poumons pendant la nuit, pour donner au sang appauvri par une mauvaise respiration, un nouvel essor de vie, un coloris plus vif. Et pour y parvenir, il faut aller à l'air pur et faire de profondes respirations. Du même coup les papillons noirs s'envoleront, parce que l'air pur contribue à la joie!

Michélet a dit: "De toutes les fleurs, la fleur humaine est celle qui a le plus besoin de soleil", et c'est tellement juste que la plupart des microbes nocifs ne résistent pas à l'action solaire. L'architecture contemporaine semble le comprendre, et la mode — par hasard — s'accorde avec l'hygiène, on fait des appartements clairs avec de grandes baies, on met des portes vitrées pour que le jour soit plus intense, et on peint les murs en blanc.

L'amour des tentures, des coins d'ombres, a passé avec le nouveau siècle, qu'on peut bien réellement appeler: siècle de clarté. Les meilleures cures sont celles d'air et de soleil, il est prouvé maintenant que le baccille de la tuberculose est impuissant après une exposition de quelques heures au soleil, et les sanatoriums dans lesquels les malades se promènent et se reposent dans la journée, vêtus à peine, exposés à l'air pur et aux rayons solaires, sont ceux qui obtiennent le plus de guérisons.

Prenez donc pour vos promenades des vêtements légers, souples, peu ajustés, que le buste ne soit pas enserré de baleines et l'abdomen rentré selon la mode, qui veut "la ligne droite". C'est anti-naturel; regardez une silhouette de femme, prenez-la en ombre chinoise avec cet aspect extraordinaire où toutes les parties arrondies sont par derrière, et regardez de cette manière à quel animal de l'apocalypse elle ressemble. Vous contemplez une chose grotesque. Voyez les Grecs, nos maîtres en esthétique, est-ce qu'ils torturaient ainsi leurs femmes? — Non, certes, ils avaient le sens vrai de la beauté, qui est la soeur de la santé, la fille de l'hygiène. Il faut que l'air passe jusqu'à la peau, la caresse et pénètre au sang par les pores.

Adjoignez à l'absorption de l'air une nourriture simple, légumineuse, l'hydrothérapie, le costume rationnel, le logement clair, et vous aurez en votre possession

tous les atouts de vie heureuse. Vous aurez le coeur léger, l'allure vive, le travail facile; le monde vous semblera charmant, vos semblables gracieux; vous aurez réalisé par la bonne harmonie physique, la conquête du bonheur.

Hygiène de la jeune fille.

De douze à quatorze ans, la fillette devient jeune fille, presque femme, c'est alors que les époques font leur apparition, lui rappelant ainsi que l'âge de l'insouciance enfantine est passé, qu'elle doit devenir sérieuse et prendre soin de sa santé en prévision de ses futurs devoirs d'épouse et de mère.

Mais, par malheur, c'est justement à cette période de sa vie que la jeune fille est débordée par des études au-dessus de ses forces intellectuelles et physiques. Elle se livre à un surmenage insensé pour arriver à la conquête d'un diplôme quelconque, et ses études, devenues aujourd'hui de plus en plus arides et compliquées, ne lui laissent pas le temps de s'occuper de sa santé, d'observer même une hygiène indispensable, et de s'initier aux soins du ménage, qui faisaient le principal objectif de la vie de nos grand'mères.

La jeune fille, toute préoccupée de ses cours, de ses problèmes et de sa chimie, ne s'aperçoit pas qu'elle travaille à la ruine de sa santé: c'est d'abord le manque d'appétit, puis l'amaigrissement, ensuite les palpitations, l'irrégularité des époques, les sueurs, la faiblesse, la toux sèche, insignifiante au commencement, et qui cache peut-être les germes d'un mal plus grand. Mais l'obtention du diplôme prime tout, et quand on est arrivé au terme de ses examens, on est parfois arrivé en même temps au terme de son existence.

Faut-il donc s'étonner de la fréquence de l'anémie, de la chlorose, de la tuberculose, chez la jeune fille d'aujourd'hui?

Jadis, il suffisait aux femmes d'être bonnes ménagères, de savoir élever leurs enfants, veiller au bien-être de la famille, diriger leurs domestiques, et mettre au besoin la main à la pâte; elles joignaient souvent l'agréable à l'utile en cultivant un art qui embellissait les heures de repos ou égayait le foyer conjugal. Elles ignoraient la géométrie ou l'algèbre, la physique ou la cosmographie, mais la société ne s'en trouvait pas plus mal, ni leurs maris moins heureux, au contraire; si les jeunes filles se mariaient plus difficilement aujourd'hui, c'est que les jeunes gens redoutent les bas-bleus, ils craignent d'épouser une belle demoiselle diplômée, qui dédaignerait de s'occuper de son ménage ou ne saurait pas diriger son intérieur.

Je ne veux pas dire cependant que la femme doit rester ignorante, non, il lui faut une certaine culture intellectuelle pour être agréable en société, comprendre et partager les idées, les projets de son mari, causer dans un salon sans dire de bêtises, écrire une lettre sans faire de fautes, et contrôler les progrès de l'instruction de ses enfants; ce que je veux seulement, c'est qu'elle ne se surmène pas et n'use pas sur les livres sa vie délicate et précieuse. Je veux que la jeune fille garde le fraîcheur de ses joues, l'éclat de ses yeux, la force de sa belle jeunesse, sa gaieté riieuse, sa simplicité modeste, et qu'au lieu de mettre sa vanité dans un diplôme, elle la mette dans sa santé.

Voici donc ce qu'elle doit faire: d'abord écarter tout travail exagéré, ensuite faire beaucoup de gymnastique et d'exercice au grand air, chose qui fait défaut à celles qui sont enfermées dans les pensionnats ou les ateliers. La vie à la campagne est la meilleure garantie de la santé, l'élément primordial de l'immunité contre les maladies, et le reconstituant par excellence pour les affaiblies, les anémiées, les convalescentes. Nous n'insisterons pas sur la toilette intime, qui est indispensable, et qui, malheureusement, est tant négligée à cause des notions très rudimentaires ou plutôt nulles qu'elles reçoivent de leurs mères.

Le régime de la jeune fille doit consister en aliments azotés pour réparer les pertes qu'elle subit à chaque période mensuelle, pertes qui, quoi qu'on en dise, sont les causes les plus communes de l'anémie. La nourriture sera, par conséquent, substantielle et composée de viandes saignantes, poissons, oeufs, légumes, thon et sardines à l'huile, macaronis, fromages, eau rougie, café au lait (qui ne provoque nullement des pertes blanches, comme je l'ai entendu dire par de vieilles bonnes femmes).

Le corset doit soutenir, mais non comprimer.

La chevelure, pour rester belle, ne doit être ni serrée, ni tirée, mais autant que possible flottante et maintenue par quelques rubans.

Le philosophe Bias disait: "L'hygiène" est la soeur de la "sagesse", l'une prévient les maladies du corps et l'autre celles de l'âme."

Dr De BELROY.

Cameras Brownie

No. 1, Grandeur 2 1/4 x 2 1/4 — \$1.10
No. 2, " 2 1/4 x 3 1/4 — \$2.18

Expédiés par Express franc de port sur réception du prix.



Brochure descriptive sur demande.

The D. H. Hogg Co.

660, Rue Craig Ouest, — Montréal

CARTES POSTALES — Si vous envoyez trois centimes en timbres, vous recevrez un groupe de seize portraits, sur carte postale. Adressez: Laprés et Lavergne, 360 rue Saint-Denis, Montréal. Département des cartes.

Solution de Biphosphate de Chaux

DES

Frères Maristes

TRENTE-DEUX (32) ANS DE SUCCES



Cette solution est un excellent fortifiant: elle est très efficace pour combattre la consommation. Ceux qui en font usage pendant un certain temps, en obtiennent des effets excellents.

Employée pour combattre les bronchites, elle donne toujours de très bons résultats; pour mieux dire, guérison complète si on en fait usage à temps et de la manière indiquée dans le prospectus.

A peu près toutes les maladies de poitrine proviennent du manque d'aliments phosphatés. La Solution de Biphosphate de Chaux des Frères Maristes, qui est très riche en phosphate de chaux, a pour effet de combattre ces sortes de maladies.

Cette Solution est un aliment précieux et nécessaire aux enfants qu'une croissance rapide épuise. Elle n'est pas moins avantageuse aux personnes qui pendant l'été digèrent mal et n'ont pas d'appétit, etc.

On trouve la Biphosphate de Chaux des Frères Maristes chez les principaux pharmaciens du Canada et des Etats-Unis. — Dépositaire Général: HURTUBISE & CIE, 20 rue St-Alexis, Montréal

CARTES D'AFFAIRES — Profession Commerce Industrie

Avocats

J. O. Fournier, L. L. L.

AVOCAT

BUREAU: 16 St-Jacques TEL. BELL MAIN 2940
RÉSIDENT: 208 Cherrier TEL. BELL EST 2982

HURTEAU & GIBEAULT

Tél. Main 2619 56, rue Notre-Dame Est

Jos. R. Mainville, L.L.B.

BUREAU: Edifice "La Presse" Rue Saint-Jacques TEL. MAIN 977
NOTAIRE LE SOIR: Coin Rachel et Av. de l'Hotel de Ville TEL. EST 2645

TEL. BELL EST 1702 TEL. DES MARCH. 297

L. R. Montbriant

ARCHITECTE, A.A.P.O. No 230 rue St-André Montréal

Pianos, Orgues, Musique

LEACH PIANO CO.

Up 908 2440, rue Ste-Catherine

Nouveautés

A. LAMY

Tél. Est 2552 830, rue St-Denis

ARCAND FRERES

Tél. Main 230 111, rue St-Laurent

Poêles et Fournaies

A. GALARNEAU & CIE

Tél. Marchands 2134 322, rue Mont-Royal

Articles de Sport

T. COSTEN & CIE

Tél. Main 2856 48, rue Notre Dame Ouest

Pharmacien

SYLVIO MOISAN

Est 4739 421, rue St-Laurent

Entrepreneurs de pompes funèbres

L. THERIAULT

Tél. Main 1399 231, rue Centre

JOSEPH LARIN

Tél. M. 3255—Ring 2 647, Notre-Dame Ouest

Ferronnerie

L. J. A. SURVEYER

Tél. Main 1914 6, rue St-Laurent

Doreurs, Argenteurs, Nicleurs, etc.

MONTREAL PLATING CO.

Tél. Bell Est 2576 414 rue St-Laurent

Tapis nettoyés

HENRY HAMMOND

Tél. Bell Up 1445 245A rue Bleury

Meubles

M. BEAUDOIN

Tél. Bell Est 2074 687-893 Ave Mont-Royal

Photographe

L. O. MAILLE

(Photographie prise le soir) 251 Ste-Catherine Est

Assurances

STEWART & MUSSEN

Tél. Bell Main 5189 Edifice Alliance

Chaussures

RONAYNE BROS

2027 rue Notre-Dame Ouest

Auvents et Tentes

"SONNE" AWNING, TENT & TARPULIN CO.

Tél. Bell Main 727 329 rue Craig Ouest

Entrepreneurs-Contracteurs

TEL. EST 3644 RÉSIDENT TEL. EST 1296

T. Lessard

Ci-devant Lessard & Harris Ingénieur mécanicien, Plombier et poseur d'appareils à eau chaude MONTREAL 101 RUE CRAIG EST

TEL. EST 4036

A. Carrière

PEINTRE de Maisons et d'Enseignes, Décorations et Tapisage 851 rue St-André Montréal

FÉLIX LABELLE THÉODOULE LESSARD

Labelle & Lessard

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX TEL. BELL MAIN 2996 Bureaux: 71a St-Jacques

Latreille & Frère

CONTRACTEURS EN PIERRE

129 rue Mitchison Montréal

TEL. MAIN 722 RES. ST-LAMBERT MAIN 45

Lacasse Rousseau

INGÉNIEUR ELECTRICIEN 66rnt 55 rue St-François-Xavier MONTREAL The Canada Electric Co.

TEL. BELL EST 1420

Brouillet & Lessard

CONTRACTEURS EN BOIS 79 1/2 rue St-Elizabeth Montréal

Jos. Daniel

CONTRACTEUR DE BRIQUES 140 rue Sherbrooke Montréal

Peintres d'Enseignes

Phone Est 1105 Spécialité: Lettrage de Voitures

LAFOND & COUTURE

Anciens employés de A. Giard & Cie. PEINTRES D'ENSEIGNES No. 1380, Boulevard St-Laurent, MONTREAL

Un homme heureux

LE père Leplus, véritable ruine humaine, vivait tout seul, car on ne lui connaissait aucuns parents.

La goutte, en tordant son corps, y avait apporté une telle fantaisie, l'avait creusé, ciselé, chantourné avec tant d'art, qu'elle avait fait du bonhomme une sorte de magot chinois dont, au premier abord, il était difficile de distinguer les membres.

Sa petite tête à cheveux de lin, encadrant des joues de brique éclairées d'yeux bleutés et chassieux, ressemblait à une pomme et lui donnait un air jeunet qui contrastait avec son torse déjeté et ses mains nouées aux doigts crispés sur les béquilles comme des pieuvres. Les jambes, inertes, traînaient sous lui, ou parfois s'arrêtaient en vaille, brusquement, comme pour forer le sol.

Cette loque humaine, toute sa vie, avait vécu dans sa chaumière, avec, pour horizon, la mare où s'étaient des fleurs d'eau, et son courtil planté de pommiers à l'ombre desquels paissait sa vache, qu'il regardait des heures en ruminant comme elle, affaissé sur un banc, au seuil de sa porte. Quand la goutte ne le torturait pas, il employait son temps à cultiver son petit jardin, malgré ses jambes infirmes, grâce à des prodiges d'équilibre qu'il exécutait avec ses béquilles. L'hiver, du coin du feu, il regardait longuement passer les nuées en chauffant son cidre, ou écoutait pleurer le vent et tomber la pluie en songeant au printemps prochain, qu'il espérait toujours revoir, car, malgré ses douleurs, il tenait à la vie, qu'il appréciait en sage sans trop lui demander, et chaque saison nouvelle lui apportait de petites joies, toujours pareilles, qu'il savourait d'avance, longuement, en connaisseur.

Les années du paysan, qui se succèdent perpétuellement pareilles, si vides en apparence, sont en réalité aussi diverses et remplies que celles des plus affairés citadins; le père Leplus, lui-même, qui lisait à peine, était des semaines sans ouvrir la bouche, travaillait peu et ne s'ennuyait jamais. Du premier janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre, sa route était semée de haltes qui en dissimulaient la longueur! le premier de l'an, en se levant, il était heureux de songer qu'il voyait encore une année nouvelle, tandis que de plus jeunes et moins estropiés que lui, qu'il avait bien connus, "ouïda", dormaient déjà dans le cimetière.

Cette idée le réchauffait pendant quelques jours, il songeait déjà au printemps, et, si la saison le permettait, il préparait son jardin, le garnissait de plantes hâtives, crocus et perce-neige, taillait les rosiers qu'il avait greffés ou plantait quelques arbres fruitiers pour remplacer les morts.

Il atteignait ainsi la Chandeleur et passait toute cette fête à constater avec plaisir que les jours commençaient à allonger sérieusement et le soleil à prendre de la force; il se disait que le coude de l'hiver était enfin tourné; cependant, s'il avait été clément jusque-là, il murmurait entre ses dents sous forme de correctif: "L'hiver est dans un bissac; s'il n'est dans un bout, il est dans l'autre", et se méfiait. Ses poules, aussi, commençaient à pondre, ce qui le réjouissait, car il aimait les oeufs, et il furetait longuement dans tous les coins, à la recherche des égarés.

En transplantant dans ses plates-bandes, les pensées, les oeillets de poète et les campanules, il parvenait à la Saint-Valentin et songeait alors que les oiseaux s'accouplaient. Si la bise aigre venant à souffler, exaspérait sa goutte et l'obligeait, par ses tortures, à interrompre son jardinage, il essayait de se consoler en s'appliquant, comme un cataplasme, ce proverbe: "Année venteuse, année pommeuse", et se disait que son petit plant de pommiers serait bientôt tout blanc de fleurs et que ce beau spectacle, dont on ne se lasse jamais, le guérirait de ses douleurs.

Puis venait le mardi gras, qu'il fêtait, solitaire, avec un morceau de boudin arrosé de "bon bère", d'un cidre pur qu'il avait en réserve et dont il ne buvait jamais qu'avec recueillement en répétant tout haut entre chaque verrée et après s'être essuyé les lèvres du revers de sa manche: — Il est gracieux.

Le jour des Cendres, il pensait à la mort, supputait ce qu'il faudrait laisser au curé pour se faire dire un nombre déterminé de messes, et demeurait morose, d'autant que le festin de la veille lui donnait généralement des crampes d'estomac.

En mars, il activait ses travaux de jardin, semait ses légumes, renouvelait parfois ses bordures d'oeillets nains et les remplaçait alors par des juliennes dont il aimait, les soirs d'été, l'odeur violente et douce.

Pâques! véritable aurore du printemps, est attendu et célébré à la campagne, plus qu'aucune fête de l'année; c'est l'adieu définitif de l'hiver, l'éclosion timide des premières feuilles dans l'enchantement du nouveau soleil, le recommencement de la vie agricole dans la jeunesse éternelle des choses et l'espoir des moissons futures dont les germes fermentent sous la terre échauffée.

Ce jour béni, le père Leplus, dès son réveil, en sentait peser sur lui toute la solennité, et revêtu de ses vieux habits de fête, il se promenait jusqu'au soir avec un recueillement particulier, dans Pâques fleuries, dont l'air auguste lui semblait chargé de parfums d'encens.

En mai, dès que ses pommiers commençaient à se couvrir de fleurs, il se demandait s'ils donneraient des pommes; serait-ce une pleine année, une demie, un quart... que feraient les "gros bois", toujours plus tardifs, et de pernicieux brouillards ne viendraient-ils pas, comme l'année précédente, létrir en une seule nuit cette floraison superbe?

Autant de graves questions ruminées dans ses insomnies et agitées souvent avec ses voisins, qui, le nez en l'air, essayaient aussi de tirer aux pommiers leur horoscope.

Juin couvrait son jardin des fleurs qu'il avait semées lui-même et dont l'éclosion, patiemment attendue, lui procurait des joies naïves et quasi-paternelles; les pavots éphémères aux couleurs diaprées poussaient parmi les lys et les roses mousues dans son parterre étroit aux bordures de buis soigneusement taillées, et quand le soleil devenait trop ardent, il invoquait saint Médard et ses bons coups d'arrosage.

Les pompes de la Fête-Dieu se déployant lentement au milieu des épis jaunissants étaient pour lui, chaque année, comme un nouveau spectacle qu'il suivait de loin, tête nue, derrière sa haie, en marmottant ce vieux dicton de circonstance: "A la Saint-Sacrement, l'épi devient froment."

Puis en juillet, quand les travaux de la moisson emportaient comme un coup de vent le village tout entier, il se levait dès l'aube pour aller voir louer les moissonneurs qui s'alignaient devant l'église, leur faux à la main, et débattaient leur prix dans le brouillard.

Ces prix, variables selon le temps et l'état des récoltes, l'intéressaient bien plus que le cours de la rente, dont il ignorait jusqu'à l'existence, et il rentrait manger sa soupe sur le pas de sa porte en songeant aux exigences des faucheurs ou à l'orage menaçant qui avait fait baisser le taux des salaires.

Oiseaux et limaçons qui attaquaient ses fruits lui donnaient aussi bien du mouvement; il leur faisait une guerre acharnée et déployait contre eux des ruses de vieux trappeur qui lui procuraient toutes les émotions de la chasse et transformaient en un champ de carnage son paisible jardin tout embaumé de la grisante odeur du foin nouveau qu'il respirait avec délices en s'attardant, parfois, le soir, sous sa tonnelle.

A cette époque, l'épanouissement de ses roses trémières, qui se dressaient, multicolores entre les lis et les soleils, achevait de donner au jardin l'aspect d'une tapisserie primitive sur laquelle le bonhomme sautillait comme un gnôme en béquillant avec agilité.

Il passait août à récolter ses fruits, en vendait une partie, gardait le reste sur la paille fraîche de son fruitier; puis avec l'automne et les premières feuilles jaunies de la Saint-Michel, venaient la récolte des pommes, la réparation des tonneaux et la "pilaçon" qui épanchait sur le pays tout entier la même odeur de marc fermenté et fournissait d'inépuisables sujets de conversation sur le mérite des différents crus, le prix des "corbeilles" et la quantité d'eau à employer. Il s'occupait ensuite de réunir sa provision de bois pour passer l'hiver, et le jour des Morts survenu, dans une floraison de chrysanthèmes, le vieillard, qui n'avait pas d'absents à pleurer, portait d'avance son propre deuil et vaguement songeait qu'il irait bientôt rejoindre la grande foule des trépassés anonymes qui dormaient sans pierre tombale, à l'ombre du calvaire, sous l'herbe haute et drue.

La Saint-Martin venant, il en épiait l'été, dernier regain du soleil affaibli, et ces rayons suprêmes lui paraissaient d'autant plus doux qu'il redoutait toujours de ne plus être là pour assister, l'année suivante, au retour du printemps.

Puis venaient la froidure, la pluie et les grands vents d'automne, qui exaspéraient ses douleurs et le tenaient cloué des semaines au coin de son âtre, d'où il regardait frémir les grands peupliers. Leur bruissement berçait sa rêverie et emplis-

sait sa solitude d'un murmure continu, prélude des ouragans qui se déchaînent aux avants de Noël, ou par les nuits sans lune, les spectres tournaient dans les rafales en poussant des cris sinistres et rôdent autour des vivants pour implorer des prières.

Ces plaintes des âmes du Purgatoire dans les longues nuits d'hiver, le vieux, blotti sous ses couvertures, y répondait en égrenant son chapelet, afin de leur obtenir ce repos de la tombe que, pour son compte, il souhaitait tant.

Décembre venu, il surveillait l'éclosion de ses roses de Noël et songeait avec satisfaction que les nuits étaient déjà moins longues: "A la Sainte-Luce, les jours croissent du saut d'une puce." — ce qui lui faisait maintenant espérer de vivre assez longtemps pour voir fleurir l'an neuf, qui s'annonçait déjà, sur le bord des chemins, par les primevères avant-coureuses.

Et les saisons se déroulaient ainsi, pour lui toujours nouvelles, émaillées de joies simples, qu'il cueillait au passage, comme autant d'humbles fleurs.

GASTON De BEAUMONT.

Dans la société des méchants nos bonnes qualités se corrompent; l'eau du Nil perd sa douceur en se mêlant à celle de la mer.

Une orange gâtée perd ses voisines, comme un seul homme méchant peut gâter toute une société.

Montre de la force et du courage au méchant: ta faiblesse ne ferait qu'accroître son audace.

Il n'y a point de cheveu si délié qui ne porte son ombre.

HYMNE DU MATIN

(Composé pour l'Album Universel)

Le matin prend sa robe blanche...
Sur le nid caché dans la branche.
Glisse un chaud rayon de soleil
Qui tire l'oiseau du sommeil.

Comme une cantilène tendre,
De petits cris se font entendre,
Sur les arbres semblent courir
Pour dans un choeur se réunir.

Le vent qui souffle et qui balance
Doucement marque la cadence
Aux troubadours ailés joyeux
Dont les chants s'élèvent aux cieus.

Le ciel est tout plein de lumière.
L'enfant s'éveille, il voit sa mère
Qui le regarde, qui sourit
A travers les rideaux du lit.

Il tend ses petits bras vers elle,
Ce bébé rose, ange sans ailes.
"Maman!" dit-il, et, sur son front,
Un doux baiser seul lui répond.

Puis à Jésus, avec sa mère,
L'enfant bientôt dit sa prière.
Son ange gardien, joyeux,
Présente ses desirs aux cieus.

Dans leurs clochers les cloches dansent,
Vont et reviennent, puis s'élancent
Comme pour porter l'Angelus
Jusqu'à la Mère de Jésus.

Le prêtre tient la sainte Hostie
Au-dessus de la foule pie...
Bien des ciboires sont des coeurs
Que Jésus comble de faveurs.

Partout, l'on voit des hirondelles
Planant, ou frappant l'air des ailes...
Et des jardins les belles fleurs
Embaument tout de leurs senteurs.

Pour moi qui contemple ces choses:
Oiseaux, ciel bleu, anges et roses,
Prière, enfant, ciboire ou coeurs,
Je me sens rempli de bonheur!

Tout ce qui pare notre terre
Me semble un vivant sanctuaire
Qui fait resplendir à mes yeux
La majesté du Roi des cieus.

Ainsi, du sein de la nature
D'un hymne heureux le doux murmure
S'élève quand la nuit s'enfuit,
Quand dans l'azur le soleil luit.

Padre ALBERTO, O.M.I.

Refaites votre santé faites disparaître maux de tête, douleurs aiguës, manque d'appétit; guérissez toutes maladies du Foie, du Sang, de l'Estomac, des Rognons ainsi que des troubles féminins par l'usage des

200 doses, \$1.



avec une garantie parfaite que si vous n'obtenez pas une guérison votre argent vous sera remis. Demandez-les à notre agent local. Si nous n'en avons pas chez vous, envoyez \$1.00 directement à

The Rival Herb Co., 207 St-Jacques, Montréal
Si vous pouvez travailler pour nous pendant quelques heures chaque semaine écrivez-nous, et nous vous enseignerons comment augmenter considérablement vos revenus.

Madame, VOUS POUVEZ NETTOYER ET POLIR



votre poêle et vos ustensiles de cuisine

AVEC

La Mine Grasse et le Poli pour Métaux

OZO

Plus promptement qu'avec tout autre produit en vente

LA MINE GRASSE

OZO

Donne un lustre très brillant et doux, empêche les poêles de rouiller, polit rapidement; est la seule qui ne sèche pas.

LE POLI POUR METAUX

OZO

Est l'extrait le plus populaire pour nettoyer et polir les ustensiles de cuisine, enseignes en cuivre, nickel, etc. Il n'égrotte pas, il ne contient ni benzine, ni pétrole, ni acides.

Demandez ces produits et exigez qu'on vous fournisse les véritables

The OZO M'fg Co., Ltd, Montreal

Reçoit enfin le message d'une bonne santé



La Société Bienfait-sante et Mutuelle des Femmes

Possède des remèdes pour guérir absolument toutes sortes de maladies féminines, et évitant par leur emploi, des opérations parfois si dangereuses parce que ces affligées reçoivent la prompte et personnelle attention de femmes sympathiques qui connaissent les maladies des femmes, et seront toujours prêtes à leur donner une assistance cordiale, à les secourir et à les aviser. Les milliers de témoignages de guérison que nous recevons, sont authentiques et attestés par des milliers d'amis qui apprécient et proclament à d'autres affligées, les remèdes de notre Société si Bienfait-sante et Compétissante au sexe faible.

Adresse: Madame Gaspard Dion, Gérante Générale, Phone 2546, 694-696, St-Valier, St-Sauveur, Québec

Librairie DEOM

47, Ste-Catherine Est

Vient de paraître

Jeanne d'Arc

Magnifique volume illustré de nombreuses gravures, cartes et plans, de 380 pages, relié. ✕ ✕ ✕ ✕ ✕

Prix, - - 25 cts



La Créole
LE MEILLEUR DES
CAFÉS D'HAÏTI

Comme nous désirons vous faire goûter ce nectar des Antilles, nous vous en enverrons une boîte échantillon contenant 1/2 de livre, sur réception de 10 cts et le nom de votre épicer.

AUGUSTIN COMTE & CIE
442, Rue St-Paul Montréal

LES GRANDS MUSICIENS

(Suite)

Bach, Jean-Christophe, — 1643-1703, — né à Arnstadt.

Contrepointiste et improvisateur d'une haute valeur, qui a écrit beaucoup d'ouvrages religieux ou profanes.

Plusieurs autres membres de la même famille ont porté les mêmes prénoms.

Bach, Jean-Ambroise, — 1645-? — qui fut le père du célèbre Jean-Sébastien.

Bach, Guillaume-Friedmann, — 1710-1734, — né à Weimar, fils aîné de Jean-Sébastien.

Improvisateur remarquable, il a laissé de nombreux ouvrages pour orgue, clavecin, orchestre ou choeurs, restés pour la plupart à l'état de manuscrit.

Bach, Philippe-Emmanuel, — 1714-1788, — né à Weimar, deuxième fils de Jean-Sébastien.

Abandonna partiellement le style purement fugué et contrepointé de son père, fut beaucoup plus mélodiste et "créa la forme de la Sonate" moderne, qu'Haydn, Mozart et Beethoven devaient porter à son extrême perfection, et d'où est sorti le modèle de la Symphonie. Il exerça donc, quoique ses ouvrages soient trop peu connus de nos jours, une action considérable sur le développement des grandes formes de la musique instrumentale et symphonique, et il doit être considéré comme le trait d'union entre l'école sévère de son père et le style moins austère de l'école classique allemande, à laquelle il a ouvert la voie.

Nombreuses compositions religieuses et profanes, vocales, symphoniques et instrumentales, notamment pour clavecin.

Bach, Jean-Christophe, — 1735-1782, — né à Leipsick, onzième et dernier fils de Jean-Sébastien.

En dehors de sa musique d'église ou symphonique, il a écrit de nombreux opéras, dont plusieurs ont été représentés en Allemagne, en Angleterre ou en Italie.

Il était autant élève de son frère Philippe-Emmanuel que de son père, et cultiva la forme mélodique.

La vie de J.-S. Bach, issu d'une véritable tribu de musiciens, fut calme et sédentaire, toute consacrée à l'étude, à la production et à la famille.

Autrement mondaine fut l'existence de Haendel, d'où son style plus vivant, à la fois plus aimable et plus dramatique, dans lequel on retrouve parfois des traces indéniables de l'influence italienne.

G. F. Haendel, — 1685-1759, — né à Halle, Saxe.

(Voir la première page de la musique publiée dans le No 1157 du 30 juin 1906, de l'Album Universel.)

C. W. Gluck, — 1714-1787, — né à Weidenwank (Haut-Palatinat).

(Voir la première page de la musique publiée dans le No 1158 du 7 juillet 1906, de l'Album Universel.)

Ces deux hommes extraordinaires, Bach et Haendel, dominant non seulement leur époque et leur école, mais l'histoire de la musique tout entière.

De leur vivant encore, et dérivant surtout, avec des formes plus élégantes et plus spirituelles, de Bach et de son fils Emmanuel, apparut un autre grand génie qui devait s'attacher surtout au développement du style symphonique :

Haydn, François-Joseph, — 1732-1809, — né à Rohrau, Autriche.

Fut d'abord simple enfant de chœur à la cathédrale de Vienne; né de parents obscurs, — son père était charron, — il pourvut lui-même, par la lecture de bons ouvrages, à son instruction musicale élémentaire, et vécut dans la misère la plus complète jusqu'au jour où il fut pensionné par divers hauts personnages, surtout par les princes Antoine et Nicolas Esterhazy, auprès desquels ses fonctions tenaient autant du valet de chambre que du maître de chapelle.

Il reçut quelques conseils de Porpora, en échange de services domestiques; mais son vrai modèle, il l'a dit lui-même, fut Philippe-Emmanuel Bach, dont il adopta le style, la forme et divers procédés.

Haydn est considéré comme le père de la Symphonie, dont, à vrai dire, il fixa le plan définitif, resté classique; il n'en a pas écrit moins de cent dix-huit, dont une vingtaine seulement est connue en France; il a aussi écrit un assez grand nombre d'opéras sur des poèmes allemands ou français, entièrement oubliés. Il n'en est pas de même de deux grands oratorios, "la Création" et "les Quatre Saisons", qui sont de véritables chefs-d'oeuvre; puis beaucoup de musique de chambre consistant en quatuors pour instruments à cordes, trios pour clavecin, violon et violoncelle, sonates pour piano seul, etc.; puis de la musique d'église, notamment "les Sept Paroles du Christ".

(A suivre)

Bibliographie

Sommaire du numéro de LA REVUE HEBDOMADAIRE du 23 juin.

Envoi, sur demande, 8, rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du Catalogue des primes de librairie (26 francs de livres par an).

Partie littéraire. — Louis Madelin : Le Cardinal Mathieu. — François Herczeg : Des Loups sur la grande route, nouvelle hongroise traduite par Pierre Brun. — Félix Klein : Les Conséquences de la séparation (II) : l'Avenir. — Comte Fleury : L'Opposition académique sous le second Empire. — François de Nion : Courrier de Paris. — E. Prampain : Un Malouin : André Desilles. — F.-Marion Crawford : roman : Le Coeur de Rome (IX). — Ch. Levif : Les Idées au théâtre; L'Histoire de la Semaine.

La Revue des Revues françaises et étrangères. — La Vie mondaine. — La Vie sportive.

Partie illustrée. — Le couronnement du roi de Norvège Haakon : Médaille commémorative du couronnement du roi et de la reine de Norvège. — La cathédrale de Trondjem, où a eu lieu, le 22 juin, le couronnement de Haakon VII et de la reine Maud. — Le président de la République à Tourcoing. — Inauguration de la statue de Bismarck à Hambourg. — Les morts centenaires : Mme Roland. — Les représentations de la Passion à Nancy. — Après la Conférence d'Algésiras : les troupes de police et les officiers espagnols. — Le Cardinal Mathieu. — Un nouveau fusil automatique italien. — Le colonel Vulcain, nouvellement promu au commandement du régiment de pompiers de Paris. — Le pont du Métropolitain sur la Seine, à Passy. — Galerie des hommes politiques : M. Millebrand.

L'Instantané, partie illustrée de la Revue Hebdomadaire, tiré chaque semaine sur papier glacé, peut être relié à part à la fin de l'année. Il forme deux volumes de 300 pages.

Pour tous les abonnés de notre revue, 15 francs par an au lieu de 20, payables en deux semestres de 7 fr. 50. — Joindre la bande d'abonnement de notre journal pour avoir droit à cette réduction.

REVUE DES POETES

Paraissant le 10 de chaque mois. — Directeur : Eugène de Ribier.

Sommaire du mois de juin. — "La Sandale ailée" de M. Henri de Régnier, M. Prax. — Quelques notes sur la jeunesse de V. Hugo (suite), U. V. Châtelain. — A. Petit-Couronne, A. Dorchain, (Fac-similé d'un autographe). — Relégation, F. Fabié. Héroïsme cornélien, G. Zidler. — A. Corneille, Ch. Dornier. — A. Corneille, E. Montier. — Le jardin résigné; Colonnades dans le Désert, G. Simon. — Le Miracle de la Montagne, E. Hinzelin.

La Vie Poétique : Les Livres, par B.-H. Gausseron, P. Handrey, M. Prax, R. Valéry-Radot. — Echos et Nouvelles. — Portrait du poète G. Zidler.

Administration : 5, rue de Sontay, Paris XVIIe.

Le Baron Marc de Villiers du Terrage. — Conquistadores et Roitelets. — Rois sans Couronne, du Roi des Canaries à l'Empereur du Sahara, 1 volume in-8 écu, avec Gravures et Cartes. Prix, 5 fr. — Librairie Académique Perrin et Cie, Paris.

Jamais l'imagination d'un Alexandre Dumas ni d'un Jules Verne n'a inventé des aventures aussi extraordinaires que celles que nous raconte le baron de Villiers, et qui ont, en outre, l'avantage d'être absolument authentiques.

Depuis le gentilhomme normand Bethencourt qui, en 1402, s'institua souverain des Iles Canaries, jusqu'au tout récent Jacques Ier, empereur du Sahara, depuis les "conquistadores" de l'Amérique du Sud jusqu'à Phéroi que et infortuné Raoussset Boulbon, depuis les rois d'Yvetot jusqu'à ces autoocrates d'Araucanie, des Sédangs, de Coumani, que nous avons naguère connus, dans les tavernes de Montmartre, vendant ou distribuant titres et décorations, il y a là une galerie merveilleuse de chasseurs de couronne, aussi différents que possible, les uns des autres, par leurs origines, leur caractère, et les circonstances de leur destinée, mais qui tous nous apparaissent en proie à la même folie, sauf pour les uns, pour les heureux, à devenir des Napoléon de Sarawack ou de Kaehgarie, et pour d'autres à périr tragiquement ou à reprendre leur obscure existence de petits bourgeois. Chacun d'eux, en tout cas, a joué son rôle, dans l'histoire : et il n'y en a pas un qui n'ait de quoi nous toucher ou nous divertir, tels que les ressuscités pour nous la consciencieuse érudition de M. de Villiers, à grand renfort de portraits, de cartes géographiques, de documents oubliés ou tout à fait inédits.

Tel. Est 2224 **GIRARDOT** Restaurateur Français
DINER ET SOUPER 35c
ESCARGOTS 40c LA DOUZAINE. PATISSERIES FRANÇAISES
1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)

DUPUIS FRERES

Notre politique est de n'offrir en vente que des **Marchandises RECOMMANDABLES**

C'est un manque de tact et une politique ruineuse que celle d'annoncer des bas prix au détriment de la qualité, politique qui ne profite pas plus au vendeur qu'à l'acheteur; une marchandise inférieure est toujours trop chère quelque prix qu'elle soit vendue. Notre programme n'admet aucune marchandise de qualité douteuse, nous voulons les bas prix, et nous les avons; mais jamais au détriment de la qualité, et c'est à cette politique de n'offrir en vente que des marchandises parfaitement recommandables que nous devons le développement vraiment extraordinaire de notre commerce.

DUPUIS FRERES
Le Grand Magasin Départemental de l'Est
441 à 449 rue Sainte-Catherine Est

FERDINAND MORETTI

TAILLEUR FASHIONABLE

IMPORTATIONS DIRECTES d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance

COUPE GARANTIE

Téléphone Bell MAIN 2681

1658 rue Notre-Dame (2 portes de la cote St-Lambert)



Réparation de meubles

Organisation toute spéciale pour réparer rapidement les ameublements de salon, sofas, fauteuils, matelas, etc., que nous remettons complètement à neuf, avec des étoffes solides et de bon goût.

Confection de Rideaux et Draperies, 20 années d'expérience à Paris.

F. DUFOUR
395 Ontario Est, coin St-Hubert Tél. Bell EST 3389

Lunettes et Lorgnons

ajustés à votre vue—L'examen et l'essai sont gratuits. — Salon privé à votre disposition.

SATISFACTION GARANTIE

H. SENECALE & CIE, Opticiens
1467, Ste-Catherine, 2ième porte de la rue Montcalm



\$2.75
Berceuse en Rotin pour \$2.15



Voici une berceuse également appropriée pour balcon, véranda ou intérieur.

C'est l'une des plus confortables berceuses en rotin.

Les dossiers et les sièges sont faits en roseau tressé fin.

Les montures sont en bois franc.

Ces berceuses sont très fortes et très résistantes.

Il ne nous en reste environ qu'une douzaine.

Aux lecteurs de l'Album Universel, nous les réduisons de \$2.75 à \$2.15.

Venez les voir.

RENAUD, KING & PATTERSON
Coin des rues Guy et Ste Catherine.



Il doit y avoir quelque avantage, 300,000 personnes emploient le clavographe

Smith Premier
Wm. M. HALL & CIE, 236 Notre-Dame Ouest, Telephone Main 212

ENLEVEZ VOS CORS

Ne les coupez pas. Employez **ANTIKOR LAURENCE**

Un remède sûr, inoffensif et efficace. En vente partout, 25c, ou expédié franco sur réception du prix.

A. J. LAURENCE, Montréal.



Pour les jeunes dames

Un voyage autour d'une chambre bien française

Xavier de Maistre, ce fin lettré doublé d'un psychologue toujours intéressant, a écrit, sous un titre à peu près analogue à celui de cet article, un charmant ouvrage dont nous aurons occasion de détacher quelques pages pour les "Feuillets jaunés". Tout passe, en effet, même ce qui ne lasse pas.

La chambre de Xavier de Maistre n'était pas, assurément, aussi bien meublée que celle dans laquelle nous vous invitons à pénétrer aujourd'hui.

L'ameublement tout entier est en bois peint.

Le grand lit Louis XVI a un aspect essentiellement pratique avec son haut dossier canné, alors que les motifs de sculpture, des guirlandes de roses, paraissent placés là tout exprès pour exercer une heureuse influence sur les rêves qui sont appelés à voltiger dans les plis des grands rideaux et sous l'élégant baldaquin, orné lui-même de broderies appliquées.

Le dessus de lit est en tissu vert, jolie couleur puisque c'est celle de l'espérance. Il en est de même du décor de lit relevé par des embrasses. Quant aux rayures qui strient ce tissu, ne leur trouver aucun lien psychique avec les travers de l'existence, ce serait pousser trop loin la philosophie de l'ameublement.

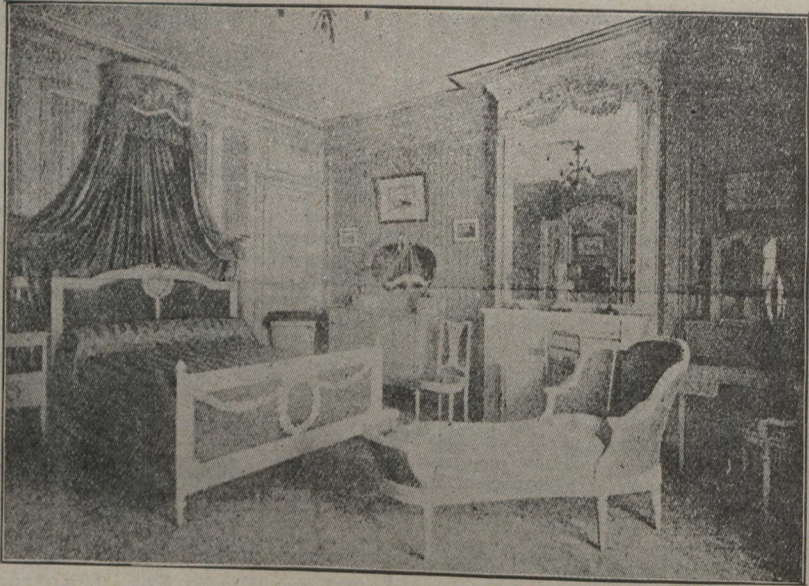
Voici la chaise longue (1), dossier canné et coussin de peau rembourré avec des plumes et recouvert de soierie. La chaise longue est un des meubles les plus doucement familiers, les plus calins en quelque sorte. La chaise longue est la consolatrice des petites misères, des petits malaises. N'est-elle pas complice de maintes petites nonchances? La chaise longue a été sur-

Grillon du Foyer. Dans un tiroir de votre petit bureau, n'a-t-elle pas comme le "Lui" de Lucienne, l'héroïne des "Fausse Epreuves", découvert le carnet bleu ou le carnet rose dont les pages souvent feuilletées se sont refermées un beau jour, tel l'oiseau qui, son nid trouvé, replie ses ailes et s'endort?

Au-dessus du bureau, les artistes qui ont conçu cette chambre — car ce sont des artistes véritables — ont disposé une bibliothèque. Ce n'est pas, bien entendu, le meuble magistral qui aura sa place dans le cabinet de travail. C'est l'asile des livres intimes, un petit temple de la pensée. Elle est presque symbolique. Par sa présence, elle indique qu'il faut lire; par sa petitesse, elle peut rappeler qu'il ne faut pas lire, que la lecture ne doit occuper qu'une partie du temps déterminée. Nous passons devant la cheminée, devant le paravent, dont les trois feuilles, bois ajouré dans le haut, sont recouvertes de soie dans le bas.

En réalité, ce paravent est plutôt un parafeu destiné à tempérer les premières ardeurs du feu de bois que l'on allume en hiver, et qu'a justifié plus longtemps que de coutume l'inclémence de notre printemps... Je dis feu de bois, car, en dépit des progrès de la fumisterie moderne, — sans double sens, — bien entendu, c'est le feu de bois qui convient le mieux à l'intimité de la chambre.

Nous arrivons à la commode. Elle est composée de quatre grands tiroirs. Deux autres petits tiroirs, serre-bijoux ou vide-poche, se présentent à vous avec un aspect engageant et intime qui semble résulter de leur petitesse même. Ils sont placés à droite et à gauche d'une glace ovale, devant



CHAMBRE A COUCHER FRANÇAISE

nommée par un poète mignard le "Berceau des Songes". Elle est l'auxiliaire complaisante de bien des lectures. Il ne convient pas d'en trop user, car elle est responsable de pas mal de temps perdu, ce temps qui nous sera compté comme le seront, paraît-il, les paroles inutiles. Mais nous ne la bannirons pourtant pas d'une chambre élégante dans laquelle son heureuse habitante a le loisir de séjourner un peu. Le tout est une question de mesure.

Près d'elle voici, d'ailleurs, le petit bureau, qui doit symboliser à vos yeux, madame, les devoirs sérieux de l'existence. Il est charmant, le petit bureau, dans la ceinture duquel sont ménagés trois tiroirs, et qui contient, de plus, un tiroir-caisse. Lorsqu'on possède un aussi joli petit bureau, c'est un plaisir véritable d'écrire à ses amies.

Combien s'en envolent de lettres qui contiendront ces phrases conventionnelles: "Le temps me manque pour vous dire..."; "L'heure du courrier me pressant, je dois interrompre..."

Je reprendrai cette trop courte causerie... et autres petits trois quarts de vérités à peu près. Mais aussi combien en partiront de feuillets tout imprégnés d'amitié véritable, de tendresse et souvent d'esprit. N'est-ce pas de ce petit bureau — ou de quelque autre que nous vous souhaitons à peu près semblable — que s'élancent les "Poste-Court" que vous confiez aux bons soins de Tante Marguerite et les excellentes recettes — phrases sucrées, si je puis m'exprimer ainsi, que vous envoyez à notre

(1) Au Canada, la chaise longue est ce que nous nommons canapé, mais elle se compose de deux ou trois parties qui se juxtaposent ou se disjointent au besoin.

laquelle il vous est loisible de vous arrêter pour vous sourire comme à une vieille connaissance — je me trompe — comme à une jeune connaissance — puisqu'il est entendu que personne ne vieillit plus ou, du moins, que l'on a seulement l'âge que l'on paraît, euphémisme consolateur assez vrai, pour que nous ayons le droit de lui accorder quelque créance.

Pour sièges, indépendamment du petit fauteuil de bureau, des chaises cannées à dossier ajouré. Et enfin, le prie-dieu, sur le fond bas duquel Bébé peut s'asseoir et maman s'agenouiller.

(De "La Famille")

LE GRILLON DU FOYER.

LE COURRIER DE L'OUEST

Organe des Canadiens-français de l'Ouest.

Le seul journal publié en langue française à l'ouest de Winnipeg. Publié tous les jeudis à Edmonton. Contient des descriptions du pays, nouvelles des colonies canadiennes et une foule d'informations sur l'Ouest canadien. Contient un "Coin Féminin", rédigé par Magali.

Abonnement, \$1.00 par an.

Adresse: "Le Courrier de l'Ouest", Edmonton, Alberta.

LA BEAUTE de la femme est indissolublement liée à la beauté de la chevelure.

Pour avoir des cheveux souples, légers, brillants, il faut leur donner des soins constants, il faut surtout se coiffer avec les merveilleux postiches de la



Les Dames âgées ou chauves qui se désespèrent en voyant disparaître la royale parure de leur chevelure, s'adressent toutes à la

Maison Palmer

qui crée pour elles des modèles spéciaux en cheveux blancs ou gris, à des prix défiant toute concurrence.

Maison Palmer

No. 105 RUE NOTRE-DAME Ouest, TETEPHONE BELL MAIN 391

Sac "Anglais" profond

AVEC TROUSSE BRUN OU OLIVE

Sac en cuir à grain, monture anglaise, couvert en cuir, garniture bronzée, poignée style anglais, doublure en cuir, assortiment d'objets de toilette.



PRIX: 16 pouces, \$15.00 18 pouces, \$16.25

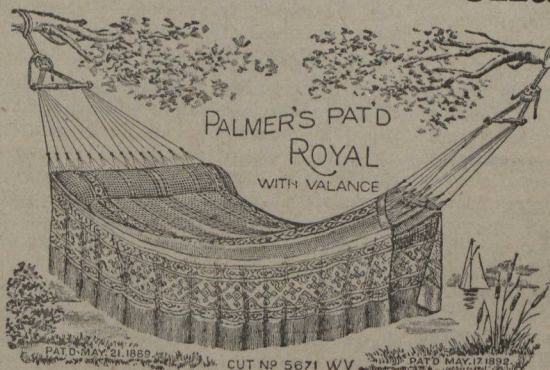
Chez votre fournisseur, ou s'il ne l'a pas, il vous sera expédié, franc de port, sur réception du prix.

Samontagne Limitée.

BLOC BALMORAL

RUE NOTRE DAME OUEST. MONTREAL, Can.

Pour la saison chaude



- Hamacs - \$0.90
- Congélateurs, 1.90
- Poêle à l'huile. - 0.75
- Portes à mouches, 1.00
- Fenêtres à mouches, 0.25

L. J. A. SURVEYER. 52 Boulevard St-Laurent 2ème porte angle Craig

M. Arthur Gaboury,

ASSISTANT SURINTENDANT DE LA COMPAGNIE DES TRAMWAYS
URBAINS DE MONTRÉAL

Parmi la phalange des jeunes Canadiens-français qui ont atteint au succès, grâce à leur talent et à leur énergie, il convient de citer M. Arthur Gaboury, qui, dernièrement, était nommé assistant-surintendant de la "Montreal Street Railway Co."

A "La Presse" du 12 mai dernier, nous empruntons les excellentes notes biographiques ci-après. Non seulement elles font le plus grand honneur à l'homme de valeur qu'est M. A. Gaboury, mais surtout, elles peuvent servir d'exemple et d'encouragement à nos jeunes hommes. C'est pourquoi nous reproduisons ces notes avec le plus vif plaisir, souhaitant à M. A. Gaboury une suite non interrompue de succès, que ses hautes qualités sauront appeler, nous n'en doutons pas.

Voici ce que "La Presse" disait de M. Gaboury lors de sa récente promotion :

"Le principe de la promotion vient d'être appliqué par le "Montreal Street Railway" d'admirable façon. Les employés de cette puissante Compagnie trouveront là une nouvelle invitation à bien remplir leurs devoirs. Un de ceux qui a fait du service comme simple wattman vient d'être nommé assistant-surintendant de la Compagnie c'est M. Arthur Gaboury, que tout le public de Montréal a pu apprécier déjà à l'oeuvre aux divers postes qu'il a occupés au "Street Railway" depuis quelques années.

"Rarement nomination a été plus populaire.

"Si M. Gaboury, en effet, a réussi par ses solides qualités et par son dévouement à toute épreuve à capter la confiance de ses chefs, il a en même temps conquis chez ses subalternes une popularité bien méritée.

"Celui qui écrit ces lignes l'a vu à l'oeuvre, lors de la première grève des employés de tramways, il y a quelques années, alors que M. Gaboury était commis en chef aux bureaux de la rue Saint-Denis; il a pu constater alors l'ascendant qu'il exerçait sur les hommes, ascendant qui a fait que durant le district nord, la plus parfaite dignité n'a cessé de marquer en tous points l'attitude des grévistes.

"M. MacDonald a déclaré au représentant de "La Presse" qu'il considère l'avancement donné à M. Gaboury comme une bien juste récompense des services que ce dernier a rendus à la Compagnie; c'est aussi là l'appréciation faite par tous ceux qui connaissent le nouvel assistant-surintendant et qui ont déjà été mis au courant de la bonne fortune qui lui arrive. Cet avancement fait grand honneur à nos compatriotes, montrant qu'ils possèdent eux aussi, à un haut degré, les talents d'organisation et d'administration que doit posséder le fonctionnaire occupant un poste de

l'importance de celui que l'on vient de créer pour M. Gaboury.

"Ce dernier est le fils de feu Alphonse Gaboury, entrepreneur général, et de Dame Ezilda Stebens. Il est né à Montréal le 6 avril 1875. Il a fait ses études au collège Saint-Laurent, et a été gradué au "Montreal Business College". Il entra au Street Railway en 1893.

"Il passa par tous les grades, il fut d'abord conducteur et wattman. Lors de la visite du Duc d'York, on le nomma assistant-inspecteur pour le temps que les distingués visiteurs devaient passer à Montréal; puis, immédiatement après, on lui



M. ARTHUR GABOURY
Photo. Dupras & Colas

confia le poste de commis de nuit aux bureaux de la rue Côté. En 1901, M. Gaboury passait au dépôt de la rue Saint-Denis, comme commis en chef, puis en 1903, à l'arrivée de M. MacDonald de Paris, celui-ci remarqua les qualités du jeune employé, et il l'appela à prendre la charge du bureau des réclamations de la Compagnie. C'est là surtout que M. Gaboury a su s'attirer, dans ses délicates fonctions, l'estime de tous les citoyens les plus importants de Montréal.

"Le nouvel assistant-surintendant aura les mêmes pouvoirs que le surintendant général, M. Trudeau, actuellement indisposé.

M. Gaboury appartient à un grand nombre de clubs sociaux de notre ville.

Le présent et l'avenir de l'Ouest Canadien

Un de nos confrères parisiens en dit :

L'émigration a sa routine; elle a ses préjugés aussi. La misère, souvent, la fait naître, ou le désir décevant d'une fortune rapide. Il est cependant des pays d'exil qui pourraient devenir une terre promise à qui leur demanderait seulement une vie large et libre basée sur le travail des champs. Parmi ces contrées vient en première ligne le Canada.

Au sud de l'Athabaska se trouvent les territoires du Manitoba, du Saskatchewan, de l'Assiniboine et de l'Alberta, qui forment ce que l'on appelle communément l'Ouest Canadien; divisions géographiques limitées, comme il est d'usage en Amérique, par des méridiens et des parallèles, et qui ont la forme de vastes rectangles. C'est le pays par excellence de l'émigration.

Depuis la création du chemin de fer canadien du Pacifique, ce pays se transforme. L'Ouest Canadien se peuple: Winnipeg, capitale du Manitoba, qui ne comptait que 250 habitants en 1870, en contient actuellement 80,000. Tous les centres établis sur la grande voie canadienne gagnent chaque jour en importance: Brandon, sur l'Assiniboine, compte 7,000 habitants; Regina, d'où part l'embranchement vers Prince Albert; Calgary, en communication avec Edmonton par une voie ferrée et d'autres stations, ont déjà quelques milliers d'habitants.

Edmonton, à l'autre bout de la prairie par rapport à Winnipeg, devient, comme cette dernière ville, une cité prospère, le

rendez-vous des traitants et marchands de fourrures qui viennent apporter les produits de leurs chasses et se réapprovisionner.

Entre Edmonton et les montagnes Rocheuses s'étend la région boisée. La végétation y est aussi belle qu'elle peut l'être sous le climat canadien. On y trouve le pin, le bouleau, l'aulne, le saule, l'érable et le tremble. A part cette région boisée, tout le reste des quatre territoires, depuis Edmonton jusqu'à Winnipeg, constitue l'immense prairie canadienne. L'élevage doit naturellement y prospérer, et le Canada est appelé à devenir un important pays pour la production du bétail. Malgré des massacres irraisonnés, il reste quelques buffles. Ils sont parqués en vue d'une tentative de reproduction.

La prairie n'est pas seulement propre à l'élevage, elle est encore éminemment propre à la culture. Le sol de la prairie est un terrain d'alluvion présentant une couche d'humus d'au moins deux pieds de profondeur. La prairie ne demande qu'à être défrichée pour produire immédiatement, sans le moindre engrais, le blé en abondance.

On ne peut même songer à utiliser le fumier des bestiaux comme engrais. Le sol de la prairie est par lui-même déjà très riche. Une addition d'engrais ne pourrait qu'être nuisible. Elle augmenterait encore la végétation, prolongerait sa durée, retarderait d'autant la maturité; et il est important au Canada de ne pas se laisser

surprendre par les premiers froids, qui arrivent brusquement.

Pour mettre la prairie en valeur, le gouvernement du Canada a fait appel aux immigrants du monde entier. Dès l'établissement du chemin de fer, et chaque fois que cela fut utile, des arpenteurs du gouvernement sont venus prendre possession du sol et l'ont divisé, au moyen de lignes parallèles ou perpendiculaires aux méridiens, en carrés appelés cantons ou "townships", dont la superficie est de 9,360 hectares. Entre chaque canton ont été aménagées des routes suffisamment larges, de sorte qu'en suivant l'une de ces routes on ne peut manquer de rencontrer à intervalles réguliers (tous les 5 milles) d'autres routes perpendiculaires à celle suivie.

Les cantons sont numérotés. Chaque canton est lui-même divisé en 36 carrés égaux appelés sections, et numérotés également.

Chaque quart de section constitue un "homestead" ou lot de 650 verges carrées. Le gouvernement cède pareil lot à qui en fait la demande. Un droit d'inscription de 10 dollars est prélevé, et c'est tout. Après trois ans de séjour et la mise en valeur du lot pendant ce temps, le tenancier en est déclaré définitivement propriétaire. Il pourra acheter alors d'autres lots. Il y en a, et non des moins bien situés, que l'on peut acquérir pour 800 dollars environ.

Le premier travail, le défrichement, est pénible. C'est ce que l'on appelle là-bas le cassage (breaking). Mais ensuite le blé ne demande qu'à venir. Il y a deux ans, on a récolté 40 millions de boisseaux de blé, et cependant, il n'y a qu'un cinquantième de la prairie qui soit défriché.

Dans ces conditions, le Canada est appelé à devenir un gros fournisseur de céréales. Le climat est essentiellement sec, chaud en été et très froid en hiver. L'hiver dure environ cinq mois. Quelquefois, il règne un froid de 400 au-dessous du zéro Fahrenheit, mais pas bien longtemps. Par ces grands froids, il y a ordinairement peu de vent, aussi sont-ils très supportables. La neige recouvre la prairie pendant tout l'hiver, et la garantit contre les gelées. L'Alberta et le Saskatchewan sont dans de meilleures conditions de climat encore que le Manitoba.

Les voies de communication ne sont pas encore nombreuses. Il y a d'abord le chemin de fer. Construit à la hâte, il ne paraît pas partout solidement établi. Les ponts en bois sur lesquels il passe en maints endroits, sont d'une solidité plutôt douteuse. Il escalade audacieusement les montagnes Rocheuses, contourne les difficultés pour éviter la construction de tunnels. Cela fait, en somme, quelques milles en plus que l'on peut faire payer par les voyageurs. Tel qu'il est, le chemin de fer a rendu et rend de grands services.

Puis le Canadien peut encore utiliser les bateaux à vapeur, nombreux partout. Les routes non encore macadamisées sont impraticables au printemps et à l'automne. Par contre, elles sont excellentes en hiver. C'est la véritable saison des transports. Ils se font en traîneaux. Alors, plus n'est besoin de chercher un gué comme en été, au passage des rivières, car il n'y a pas encore d'autres ponts que ceux du chemin de fer, qui sont ouverts à la circulation des voitures quand il n'y a pas de trains signalés. En somme, les frais de transport sont encore fort coûteux, pour peu qu'on s'éloigne des lignes de chemin de fer.

Quelques rivières charrient de l'or. Le charbon est presque à fleur de terre à Edmonton, et les montagnes Rocheuses en tiennent en réserve de grandes quantités.

Le Canada est le paradis des chasseurs. La chasse n'est fermée que du mois de mai au mois d'août. En dehors de ce temps, tout le monde peut chasser. Pas besoin de permis. Lapins, poules sauvages et autre gibier sont en abondance. Les oies, outardes et canards y viennent par bandes et en quantité incroyable au printemps.

Le Canada a maintenant des colons de toutes les nations. Au milieu des Canadiens-français, on rencontre beaucoup d'Anglais, des Allemands, des Hongrois, des Belges, des Russes, des Suédois, des Italiens, etc. Ce serait le paradis des émigrants, si une terre d'exil, même volontaire, pouvait jamais être un paradis!

PERSONNEL

Cette semaine, nous avons eu le vif plaisir d'avoir la visite de Mademoiselle Marie-Ange Mackay, du couvent de Notre-Dame de Bellevue, Chemin Sainte-Foy, près Québec.

Mlle M.-A. Mackay, qui est la grâce juvénile personnifiée, nous a chaleureusement remerciés du compte-rendu publié sur la distribution des prix du si renommé couvent où elle fait ses études.

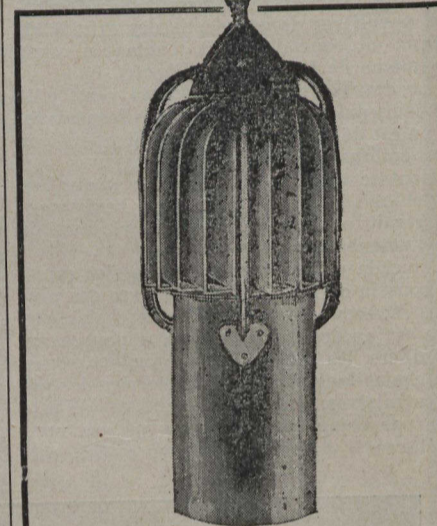
UN BON DESSERT

demande de bons ingrédients. Vous ne réussirez jamais à faire un bon dessert avec des essences inférieures. Les Essences Culinaires de JONAS doivent leur vogue sans cesse croissante, au choix rigoureux des matières premières, à leur parfaite distillation et à leur qualité supérieure invariable. Exigez toujours les Essences de JONAS.

Henry Jonas & Co,
389 et 391 Rue Saint-Paul



Ventilateur Aeolien



CE VENTILATEUR a établi sa supériorité sur tous ceux qui ont été soumis au public. Il a établi, par des essais qui en ont été faits, son adaptabilité à la ventilation des grandes bâtisses, de cabinets, des voûtes d'églises, des écoles, des manufactures, des étables, etc. Il est pourvu intérieurement d'une vis à ailes, au moyen de laquelle un courant d'air continu est établi.

Le caractère distinctif de ce ventilateur est que le pouvoir moteur n'est pas seulement produit par le plus léger courant d'air, mais encore par la différence de température à l'intérieur et à l'extérieur de la bâtisse.

Tout ventilateur est garanti donner entière satisfaction.

Catalogue illustré envoyé gratis sur demande

T. LESSARD

Ci-devant de Lessard & Harris
SEUL MANUFACTURIER

Plombier et Poseur d'Appareils de Chauffage

191 rue Craig Est, Montréal

En face du Champ-de-Mars

USTENSILES DE PECHE

Supérieurs



Nous invitons les amateurs à venir examiner notre assortiment complet et varié d'accessoires pour la pêche.

Nous avons tout ce qui a de mieux à des prix défiant toute concurrence.

Cannes en bambou, Cannes en bambou spécial refendu, moulinets en cuivre et en nickel, Epuisettes démontables, Séries spéciales de mouches, lignes, appâts, Hélices, cuillers, hameçons, paniers, flotteurs, trouses, etc., etc.

Beaurvais Freres
236 RUE S^T LAURENT

Tue les Punaises

une application du Poison Liquide de LYONS suffit. Coute 25c. le gros flacon. Votre argent remis s'il ne donne pas satisfaction. Chez les marchands

Les Corsets

D. & A.

Pour celles que les corsets ordinaires ne peuvent satisfaire.

Ces corsets remplissent bien la lacune entre le dispendieux corset fait à ordre et le corset ordinaire acheté tout fait. Très peu de personnes peuvent se procurer le premier — un plus petit nombre encore veut porter le second.

Cependant les Dames les plus recherchées trouvent l'élégance et la satisfaction de leur goût dans le corset "D. & A." Vous pouvez vous en rendre compte à votre magasin.

Demandez le corset "D. & A." et assurez-vous que ce soit bien celui que l'on vous montre. Si votre marchand ne garde pas ce corset dans son magasin informez-vous-en, nous vous le procurerons.



Vin Biquina

Vin Généreux
de BOURGOGNE
au QUINQUINA et au
PHOSPHATE DE CHAUX



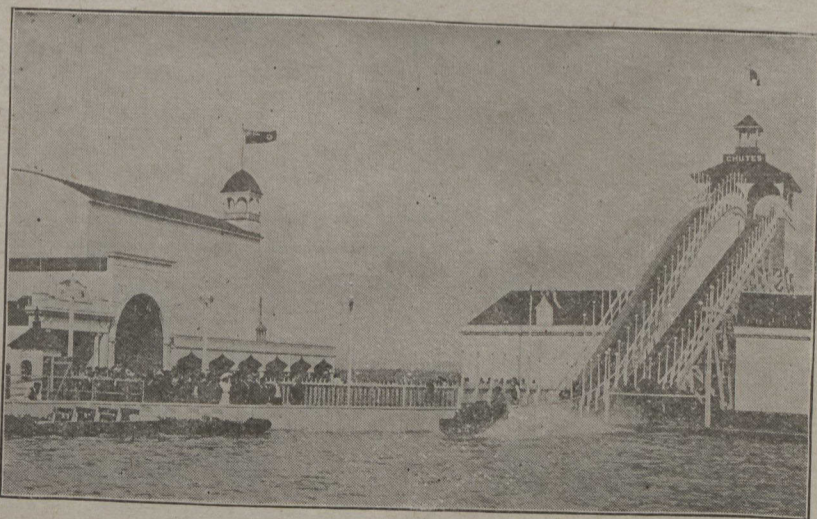
— TIENS CHÉRI, C'EST L'ORDONNANCE DU MÉDECIN —

Vous tous, victimes du surmenage résultant de l'assiduité aux affaires et aux études; vous qui êtes neurasthéniques, qui souffrez de nervosité, de prostration nerveuse, de faiblesse générale, d'insomnie, d'étourdissements, et qui êtes la proie de ces misères physiques qui troublent si profondément l'existence, n'hésitez pas à employer le meilleur des médicaments toniques, le VIN BIQUINA. En vente chez tous les pharmaciens et épiciers, aussi dans les hôtels et restaurants de première classe. Demandez-le.

PARC DOMINION

PAR EXCELLENCE LE RENDEZ-VOUS DE LA POPULATION

Spectacles nouveaux et extraordinaires chaque semaine



LES CHUTES

AUTRES ATTRACTIONS

Ascension de Ballon
Dirigeable

Par LINCOLN BEACHEY

Fanfare Militaire française de Morin

De Ranzo & Ladue

Dans leur acte sur perche tournante

ENTRÉE:

ADULTES 10 cts

ENFANTS 5 cts



Billets en vente à toutes les stations de tramways. Tous les tramways allant vers l'Est, conduisent au Parc.

Solution de Biphosphate de Chaux

DES FRERES MARISTES

Employée avec succès pendant 30 ans

Recommandée par MM. les Médecins
d'Europe et d'Amérique.

Employée avec succès dans les
hopitaux,



Spécifique contre

Toux .:
Bronchites
Catarrhes
Consomption
Maux de
Gorge

Et toutes les maladies
de poitrine, qui provien-
nent en général du man-
que d'éléments phos-
phatés dans l'économie



Cette solution est un aliment pré-
cieux et nécessaire aux enfants qu'une
croissance rapide épuise. Elle n'est
pas moins avantageuse aux personnes
qui, pendant l'été, digèrent mal et
n'ont pas d'appétit.

On trouve le Biphosphate de Chaux
des Frères Maristes chez les princi-
paux pharmaciens du Canada et des
Etats-Unis.



Agent précieux
pour combattre

Scrofules
Débilité
Générale
Carie des Os
Anémie
Hydropisie
Dyspepsie



C'est un puissant reconstituant qui
prépare les pertes d'économie et for-
tifie tout le système, car il contient
les principes constitutifs des nerfs,
des muscles et des os et entre pour
une part dans la composition des glo-
bules du sang qu'il enrichit.

DEPOSITAIRES GENERAUX:

HURTUBISE & CIE, 20 rue St-Alexis, MONTREAL